

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE DES FRERES MENTOURI CONSTANTINE



FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DE LITTERATURE ET LANGUE FRANCAISE

**Cours de Littérature de la Langue d'Étude (LLE) destiné aux
étudiants de L2 LMD**

Présenté par : **Dr Hanène LOGBI**

Année Universitaire : **2021-2022**

Présentation du cours

Ce cours, conformément au programme de deuxième année de licence, est scindé en deux parties.

La première consacrée à la littérature algérienne des années vingt à quarante-cinq représentée essentiellement par Kateb, Dib, Feraoun, Mammeri, Djébar et s'étalant sur le premier semestre.

La seconde partie regroupe des auteurs qui ont succédé depuis Boudjedra jusqu'à l'époque contemporaine. Des chapitres ont été consacrés à la naissance de l'écriture des algériennes, de l'écriture de la migration, au théâtre. Conçu pour inciter à la lecture, le cours contient des présentations d'auteurs, des résumés de roman, des analyses, des citations et propose critiques confirmées et des extraits.

Le choix des textes est destiné à donner un aperçu des romans et poèmes cotés. Plutôt que d'imposer aux étudiants, souvent inhibés par la lecture intégrale de deux ou trois romans, nous avons préféré leur présenter un large éventail de textes à partir des quels, ils pourront avoir une idée d'ensemble sur cette littérature.

Nous espérons que l'un ou l'autre des extraits éveillera en eux l'envie de lire d'eux-mêmes tel ou tel auteur.

Ce cours est fondé sur l'idée que la littérature algérienne de langue française reste profondément en relation avec l'Histoire et la société et que la mémoire de la glorieuse guerre de libération nationale constitue le pivot, une référence essentielle de cette littérature, même pour les générations d'écrivain qui n'ont pas vécu cette période de guerre.

Objectifs : à l'issue de ce module l'étudiant sera capable de :

1. Approfondir les connaissances acquises en 1^{ère} année
2. Découvrir les différentes littératures de la langue d'étude
3. Lire un texte littéraire (qui relève des LLE)
4. Analyser et interpréter un texte littéraire.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	04
Quelques pré-requis et définitions utiles	04
CHAPITRE 1 : Cas de la littérature Algérienne	19
1. Son Histoire.....	20
2. Ses différents genres.....	22
3. La littérature des « français d'Algérie ».....	25
4. Les précurseurs algériens des années 20-30.....	29
Phase 1 : Avant l'indépendance	38
I. Le cas du roman :	
1. Mohammed DIB.....	45
2. Mouloud FERAOUN.....	53
3. Mouloud MAMERI.....	64
3. Yacine KATEB.....	75
4. Malek HADDAD.....	87
5. Taos AMROUCHE.....	94
6. Assia DJEBBAR.....	96
II. Le cas de texte poétiques :	
1. Yacine KATEB.....	110
2. Malek HADDAD.....	111
3. Taos AMROUCHE.....	114
III. D'autres écrivains, d'autres œuvres de la période des années 50	
Phase 2 : Après l'indépendance (Nouvelles écritures)	126
Cas de Mohamed DIB	126
Phase 3 : Littérature algérienne contemporaine	
• Rachid Boudjedra.....	135
• Yasmina Khadra.....	170
CHAPITRE 2 : Les Algériennes et la littérature	205
• Maïssa Bey.....	277
CHAPITRE 3 : La littérature de la migration	232
Conclusion	244
Bibliographie	249
Progression proposée par le département	253

INTRODUCTION :

Lorsqu'on parle de littérature, très souvent la question de la définition du mot se pose. Si l'on se réfère à l'origine latine, « *literatura* » signifie écriture. Or la littérature n'est pas uniquement écrite. Bien avant l'écriture, existait et continue encore d'être pratiquée dans certaines sociétés une littérature orale. Les premières écritures vont permettre de transcrire ces premiers textes littéraires oraux dont les principaux sont les mythes, les contes, les poèmes.

La littérature est une notion **complexe**. Elle est considérée comme un objet d'art. L'art selon le dictionnaire, *Trésor de la langue française*, est « *l'expression dans les œuvres humaines d'un idéal de beauté* », mais puisque l'idée de beauté change d'une époque à l'autre, d'une société à l'autre, il est difficile de définir les propriétés de l'art. Aussi l'art ne peut se définir uniquement par ses propriétés puisqu'il change sans cesse et innove fréquemment. En est-il de même pour cet art du langage qu'est la littérature ?

Pour la littérature, on s'attachera à décrire son **contenu**, sa **forme**, la puissance de l'**émotion** qu'elle dégage. En sémiotique, la littérature est définie par sa **littéarité**. Jakobson écrit : « *Ainsi l'objet de la science de la littérature n'est pas la littérature, mais la littéarité, c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire.* »

On distinguera, dès lors, les textes **non littéraires**, pragmatiques, ceux du quotidien, dans lesquels **la langue sert le contenu**, des **textes littéraires**, ceux dans lesquels **la forme et le contenu sont dans un rapport dialectique destiné à servir l'émotion**.

Cependant, la littérature est également prise dans un ensemble de relations sociales. Un écrit est voué à être lu. Sans lecteur, il n'y a point de littérature. De plus, entre écrivains et lecteurs, tout un ensemble de passages à franchir est nécessaire. Ce sont les éditeurs, critiques, prix qui forment l'institution littéraire.

Le texte littéraire est perçu comme un discours sur le monde, d'où son aspect référentiel, mais sa spécificité reste sa dimension linguistique. La littéarité concerne cet aspect linguistique. En revanche si la littérature n'est pas le réel, elle est son double mimétique.

Par son mimétisme la littérature est également tributaire d'idéologies, dont l'idéologie dominante, et des mentalités collectives qui, elles aussi, évoluent au fil du temps et de **l'Histoire**. Elle représente un certain nombre de valeurs communes à une **société donnée**, dans une époque donnée.

Bref, la littérature, objet d'art du langage, est constituée d'un ensemble de textes en rapport avec **l'Histoire et la société**. L'on verra que pour ce qui concerne la littérature algérienne de langue française, les différents mouvements de son évolution sont marqués parfois par une prédominance du référentiel sur la littérarité alors que d'autres fois l'inverse se produit.

1. Diverses littératures de la langue

Plusieurs littératures se partagent le champ de la littérature de langue française. Ce champ rendu complexe par sa diversité a soulevé des problématiques qui l'ont enrichi et qui restent souvent, pour la plupart, d'actualité.

En effet, les littératures de langue française rassemblent des œuvres d'auteurs issus de plusieurs continents, on parle de littérature française, québécoise, africaine, maghrébine, haïtienne pour citer quelques-uns de ces espaces.

Cette littérature a eu diverses appellations : d'abord « littérature d'expression française » Jean Déjeux a proposé « littérature d'écriture française », on a parlé de « littérature de graphie française », on a tenté également « littérature francophone ».

L'espace francophone est une réalité ambiguë. Il existe une francophonie linguistique et littéraire, et une francophonie politique et économique.

D'une part, le terme « francophone » peut désigner des territoires utilisant le français comme langue maternelle et officielle dans leur quotidien comme il peut désigner d'autres espaces où la langue française n'est pas la langue maternelle ni officielle, mais la langue dans laquelle une littérature a pris forme, alors que d'autres langues sont utilisées dans la vie quotidienne et/ou dans la pratique d'écriture, comme en Algérie.

Il faut souligner que la francophonie recouvre une autre réalité, celle de certains pays regroupés autour de l'ancien colonisateur dans un but économique et/ou politique ; aussi le fait de mettre en avant l'universalité de cette langue peut prêter à confusion. « Littératures de langue française » est une tentative d'éviter ces difficultés terminologiques.

Dans cette introduction, nous ferons un bref panorama des principales littératures dans les différents espaces, mais auparavant nous rappellerons les circonstances dans lesquelles cette langue s'est propagée et s'est étendue sur les continents et les îles.

CHAPITRE1

Cas de la Littérature algérienne de langue française

Tout pays possède une littérature connue, diffusée, enseignée, étudiée. Elle constitue ainsi un patrimoine culturel du pays et du peuple.

A des moments particuliers de leur histoire, les membres d'une communauté produisent des œuvres littéraires, soit pour mettre en avant les exploits de leurs héros, soit pour conserver présents dans les esprits des événements qui les ont marqués. Ces événements seront la mémoire des générations qui se succèdent. C'est ainsi que se forge la conscience collective.

Les romans, les pièces de théâtre, la poésie et tous types de récits : contes, mythes, nouvelles, fictions, autobiographie, témoignages... peuvent constituer des textes fondateurs de la mémoire sauvegardée de l'oubli par ces récits et autour desquels se construit le consensus des populations.

La littérature algérienne de langue française n'est pas une exception à cette règle. Elle s'est forgée à partir d'un contexte précis, celui de la colonisation où il a fallu montrer au monde que ce pays avait son propre peuple, ses héros, son Histoire, sa civilisation, ses traditions, son mode de vie et qu'il devait être considéré comme tel. En somme, la mémoire collective portée par la littérature a voulu projeter la libération du poids de la colonisation dans les consciences.

La littérature algérienne est le fait d'écrivains qui ont pris la parole pour revendiquer l'indépendance.

Pour désigner ces auteurs, Tahar Djaout écrit :

« Je pense qu'un écrivain algérien est un écrivain de nationalité algérienne et que le regard qu'il peut porter sur son environnement et sur le monde ne peut qu'être algérien, un regard qui enrichira l'Algérie, d'autant plus qu'il l'inscrira dans un contexte de valeurs universelles. »¹

Jean Déjeux, quant-à lui précise que cette littérature a été reconnue « par des experts arabes réunis à l'Unesco du 29 au 3 Juin 1969 pour traiter de la culture arabe : « *On ne saurait*

¹Cité par Jean Déjeux in Littérature maghrébine d'expression française, (Que sais-je, p.6)

exclure des écrivains d'expression non arabe, tel que Iqbal ou certains romanciers algériens d'aujourd'hui. »²

La littérature algérienne de langue française a évolué de façon inattendue et continue, sous la poussée d'événements nouveaux, elle continue à produire des œuvres de tous genres. L'Histoire passée et présente garde la mémoire d'un pays qui a souffert et d'un peuple déterminé à retrouver la paix et le bien-être. On peut donc sans se tromper avancer que, née d'un traumatisme, cette littérature reste marquée par l'Histoire et évolue avec une grande aptitude à s'ouvrir au monde.

1. Le contexte historique

1.1. Naissance et contexte linguistique

La littérature algérienne de langue française naît avant même celle des autres pays du Maghreb (Tunisie, Maroc), car la colonisation en Algérie était une colonisation de peuplement. Le pays était entièrement dirigé par les colons qui s'y étaient établis, et avaient décidé de « franciser » l'Algérie, contrairement aux deux autres pays qui étaient simplement mis sous protectorat français, c'est-à-dire que la présence et la gestion françaises étaient moins fortes. De sorte que « l'héritage culturel a été mieux préservé » (Déjeux) au Maroc et en Tunisie et que les écrivains autochtones n'ont pas ressenti avec autant d'acuité le besoin de s'exprimer.

Pour les premiers écrivains, la langue française n'était pas la langue maternelle orale, ni la langue écrite. L'arabe classique est dispensé jusque-là dans les medersas et les zaouias, mais qui sera combattue afin de la remplacer par le français.

La langue arabe est donc déclassée au profit de la langue française, pour mieux asseoir le pouvoir colonial.

C'est pourquoi les écrivains algériens, en prenant la plume, n'avaient pas d'autre choix que d'écrire en français pour faire entendre leur voix et donner une autre image de l'autochtone que celle décrite par la littérature exotique.

L'école, lieu de transmission de la langue, va permettre, en effet, aux écrivains autochtones de se retourner progressivement contre ce pouvoir colonial.

Les rapports entre la formation scolaire et la langue sont bien représentés dans la littérature des années 50, littérature engagée, de combat.

²Id. p.7

1.2. Le choc culturel

La rencontre avec l'autre provoque le choc culturel entre la société traditionnelle et les nouvelles formes de pensée occidentales.

Sous prétexte de « mission civilisatrice », la volonté **d'assimilation** et **d'acculturation**, c'est-à-dire la modification d'une culture par le contact avec une autre culture, marque le changement des mentalités.

Frantz Fanon relève que, en réaction à ce phénomène d'acculturation, les conteurs développent une littérature orale qui renouvelle le répertoire. Les histoires racontées sur les places publiques sont actualisées, remises dans le contexte colonial.

A partir des années 55, les colons qui avaient compris les objectifs de cette littérature orale, font la chasse aux conteurs et les mettent en prison.

Kateb Yacine, dans son œuvre littéraire, montre l'importance du rôle des conteurs dans la diffusion de certaines idées nationalistes.

En définitive, pour comprendre l'évolution de la littérature algérienne de langue française, il est nécessaire de se pencher sur l'Histoire, la culture et la société.

Dans l'histoire de cette évolution, il faut remonter aux écrivains français qui ont visité l'Algérie et peint une image fortement inspirée de la vision déformante coloniale, celle de l'étranger qui regarde cette société de l'extérieur, sans vraiment chercher à la comprendre.

2. Ses différents genres :

Essentiellement constituée de romans, la littérature algérienne de langue française n'exclut pas pour autant la poésie ni les pièces de théâtre.

La poésie

A la suite de la colonisation, la littérature ne disparaît pas totalement, il reste de nombreux écrits religieux, des chroniques et des poèmes qui sont écrits soit en arabe classique soit en berbère ou arabe dialectal. Les poèmes de Si Mohand ou Mhand (mort en 1907) ont fait l'objet de traductions. ; Néanmoins, c'est le discours oral qui véhicule la culture.

La poésie existait donc, dans les discours de l'autochtone, et c'est tout naturellement que les écrivains en langue française y recouraient aisément même quand il s'agissait de s'inscrire dans le registre pathétique ou lyrique à l'intérieur des romans, ainsi que nous le

verrons à travers les textes dans le chapitre qui traite des premiers écrivains en langue française.

De même, Kateb Yacine passe de la prose à la poésie avec une facilité qui a déconcerté ses lecteurs et critiques. Mohammed Dib, plus connu pour son œuvre romanesque, a rédigé un grand nombre de recueils de poésie.

Donc, la poésie n'est pas un genre totalement neuf pour les écrivains en langue française, car les Algériens sont héritiers d'une profonde tradition littéraire et culturelle arabe. La poésie populaire dans les différentes langues des autochtones se maintiendra tout au long de la colonisation en tant que genre littéraire privilégié.

Le roman

Il en va autrement pour le roman. Le genre romanesque est de l'avis général, un genre importé avec la colonisation, inconnu dans la littérature arabe.

Dès les années 1880, les algériens tentent de se défendre dans des pamphlets ou des opuscules écrits en français, les Algériens qui ont appris le français peuvent lire des romans rédigés dans cette langue et peuvent s'exercer ainsi à l'écriture romanesque. Les premiers romans connus sont celui de Caïd Ben Cherif, *Ahmed Ben Mostefa goumier* (1920) et Abdelkader Hadj Hamou, *Zohra, la femme du mineur* (1925).

Ces premiers romans ont été d'emblée jugés médiocres, alors qu'en 1947, *Yacinthe noire* de Marguerite Taos-Amrouche semble marquer selon Jean Déjeux un pas vers la qualité. Mais c'est à la veille du déclenchement de la révolution algérienne en Novembre 1954 que Mohammed Dib avec *La grande maison* accompagne le mouvement vers la décolonisation et éveille véritablement l'intérêt tant du public algérien que français.

Le théâtre

Le théâtre, en revanche, présente un cas plus complexe. Jaques Berque estime que le monde arabe classique ne connaît pas le théâtre ; tandis que d'autres pensent que les arts de la scène sont un phénomène universel avec des formes différentes selon les sociétés.

C'est ainsi que l'on a pu rapprocher des formes traditionnelles comme les maqamat (ou séances), qui sont des récits courts liés à des situations de la vie quotidienne et qui se situent entre le récit et la représentation, des formes théâtrales occidentales. Les conteurs en Algérie et en Tunisie miment, en effet, les personnages évoqués dans ces récits courts.

Ainsi, en rejetant, le théâtre à l'occidentale de type aristotélicien, certains comme Mohammed Aziza affirment que les « arabes ont leur propre écriture dramatique différente dans sa forme et dans son esprit ».

Par contre, d'autres spécialistes, à l'instar d'Ahmed Cheniki « refusent d'appeler les formes traditionnelles « structures pré -théâtrales » ce qui laisserait supposer que nous sommes en présence de formes primaires appelées à donner naissance au phénomène théâtral. En tout état de cause, le théâtre en langue arabe a pris son essor sous l'occupation coloniale, en arabe en empruntant au théâtre français le découpage en actes et en scènes, puis l'on est passé à la langue française avec Kateb Yacine et Boudia.³

Poésie de Kateb Yacine portant des traces autobiographiques dans *Le polygone étoilé*

« Salut porte fermée

Couverture d'un autre livre

Abattue sur nous

Les pages du livre déchiré

Nedjma Nedjma ouvre ta porte ou ta fenêtre

Ou trotte seulement dans ton couloir

Ou parle ou crie ou chante ou pleure

Jette sur nous le mensonge dû aux fidèles

Ou le seau d'eau sur la tête des fous

Envoie nous ton chien ou ton chat

Ou l'une des mouches de ta maison

Secoue sur nous ton vieux tapis

Je ne puis supporter cette solitude !

Une seule femme nous occupe

Et son absence nous réunit

Et son absence nous divise »

3. La littérature des « français d'Algérie »

3.1. Tendances littéraires avant 1954

³Pour ce volet voir Eve Feuillebois Pierunek thèse, *Le théâtre dans le monde arabe*, Sorbonne nouvelle, Paris3, 2011.

3.1.1. La littérature des écrivains touristes ou le courant orientaliste

Des écrivains français en quête de dépaysement et de nouvelles sensations, découvrent un pays qui les séduit par sa géographie, ce sont les écrivains touristes qui en visitant l'Algérie sont fascinés par la beauté et l'étrangeté de ce monde qui s'offre à leurs regards, paysages et société.

A leur tour, à travers leurs œuvres, ils veulent donner à voir aux lecteurs français des paysages pittoresques dans une Algérie qui les séduit, mais qu'ils transforment rapidement par des stéréotypes et de clichés qui confinent le paysages, les us et les coutumes dans des reproductions sans saveur (désert, chameaux, fantasias ...)

C'est une littérature **exotique** qui met en avant l'aspect autobiographique où les auteurs veulent se libérer des contraintes de la vie à l'occidentale, de ses principes et des valeurs du progrès matérialiste.

De façon générale, la population qu'ils trouvent dans ce pays est soit effacée, soit décrite comme une masse anonyme, sauvage et frugale, c'est-à-dire éloignée des apports de la technologie et de la civilisation prétendument offerte par les nouveaux envahisseurs.

De ce fait, ils contribuent à renforcer le discours colonial sur la vacuité d'un pays neuf, affranchi des vices engendrés par le progrès et les techniques de l'Europe, un pays vierge.

Parmi ces écrivains, on retiendra **André Gide** dans *Les Nourritures terrestres* (1897) qui situe l'action à Blida ou *L'immoraliste* (1902) qui décrit Biskra.

Également Alphonse Daudet écrit *Tartarin de Tarascon* en 1872. Eugène Fromentin publie en 1891 *Une année dans le désert*.

Quant à Maupassant, il prédit la disparition du peuple algérien, mais modère son propos en regrettant les moyens mis en œuvre pour sa disparition de cet « *immense pays de sable* » :

« *Il est certain que la terre entre les mains de ces hommes (les coloniaux) donnera ce qu'elle n'avait jamais donné entre les mains des Arabes, il est aussi certain que la population primitive disparaîtra peu à peu, il est indubitable que cette disparition sera fort utile à l'Algérie, mais il est révoltant qu'elle ait lieu dans les conditions où elle s'accomplit.* »

TEXTE : *Une année dans le Sahel* d'Eugène Fromentin

Au soleil

« On voit s'ouvrir discrètement les quartiers recueillis du vieux Alger, et monter des rues bizarres comme autant d'escaliers mystérieux qui conduisaient au silence. Tout d'abord, on aperçoit du peuple arabe les meilleurs côtés, les plus beaux, ceux qui font précisément contraste avec notre état social. Ce peuple a pour lui un privilège unique, et qui malgré tout le grandit : c'est qu'il échappe au ridicule. Il est indigent, il est sordide, sans trivialité. Sa malpropreté touche au grandiose(...) il est grave, il est violent; jamais il n'est ni bête ni grossier. Toujours pittoresque dans le bon sens du mot. Il est effréné dans ses mœurs, mais il n'a pas de cabarets, ce qui purge au moins ses débauches de l'odeur du vin. Il sait se taire, autre qualité que nous n'avons pas(...) il a la dignité naturelle du corps, le sérieux du langage, la solennité du salut, le courage absolu dans sa dévotion. Il est sauvage, inculte, ignorant.

Tous ces attributs, il les garde (...) avec une force de résistance ou d'inertie

(...) quoiqu'il ait toutes les raisons possibles d'être policé malgré lui-même (...) il a tout retenu comme au premier jour, ses usages, ses superstitions, ses costumes, et la mise en scène à peu près complète de cette existence opiniâtre dans la religion du passé. On pourra le déposséder entièrement, l'expulser de son dernier refuge, sans obtenir de lui quoi que ce soit qui ressemble à l'abandon de lui-même. On l'anéantira plutôt que de le faire abdiquer. Je le répète, il disparaîtra avant de se mêler à nous.

En attendant, cerné de toutes parts, serré de près, j'allais dire étranglé, par une colonie envahissante, par des casernes, et des corps de garde dont il n'a d'ailleurs qu'un vague souci, mais éloigné volontairement du cours réel des choses, et rebelle à tout progrès indifférent même aux destinées qu'on lui prépare, aussi libre néanmoins que peut l'être un peuple exproprié, sans commerce, presque sans industrie, il subsiste en vertu de son immobilité même et dans un état voisin de la ruine, sans qu'on puisse imaginer s'il désespère ou s'il attend. »⁴

Questions :

- Après avoir dégagé les champs lexicaux, dire quelle vision de l'Autre se dessine à travers les stéréotypes que construit le texte.
- De quelle manière ce texte constitue un témoignage sur la violence de la colonisation ?

⁴Extrait proposé par Fouzia Bendjellid in *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab Éditions, 2012, p. 106.

3.1.2. Littérature produite en Algérie

-Les Algérianistes

A partir des années 1900, des écrivains français vivant en Algérie conçoivent ce pays comme un terroir. **Robert Randau** et **Louis Bertrand** dans *Le sang des races* (1899), tentent de retrouver les racines latines et méditerranéennes de ce pays anciennement colonisé par les romains. Ils constituent ce groupe appelé les Algérianistes.

Ce groupe s'élève contre l'exotisme et veut porter son propre point de vue sur cette terre, ancien empire romain. Il nie la culture arabe qu'il veut effacer. Il évite de parler des violences de la conquête coloniale et ne décrit pas l'exploitation, l'asservissement et l'humiliation du peuple autochtone.

En revanche, Louis Bertrand, né en 1866 et mort en 1941, évoque la puissance des colons, ces hommes venus de diverses régions de France et d'Europe et dont le métissage fera « *une nouvelle race d'hommes forts* » qui va régénérer physiquement, socialement et intellectuellement les Français. C'est la nouvelle race à laquelle il croit. Il développe de la sorte l'idéologie coloniale, après avoir passé 10 ans en Afrique du Nord, en voulant légitimer l'occupation française à travers la notion d'Afrique latine, en effaçant d'un trait le reste de l'Histoire.

Robert Randau né en 1873 en Algérie et mort en 1950, représente, lui aussi, le roman colonial. Administrateur colonial et écrivain, il s'est fait connaître par sa trilogie, *Les colons*, 1907, *Les Algérianistes*, 1911, *Cassard le Berbère*, 1911. Il est considéré comme le père de l'expression les Algérianistes.

-L'École d'Alger

En 1935, est fondé le mouvement de L'École d'Alger qui va se poursuivre jusqu'en 1945.

Elle est constituée d'écrivains tels que **Gabriel Audisio**, **Emmanuel Roblès**, **Jules Roy**, **Jean Pélegri**, **Albert Camus** qui se sont regroupés autour de l'éditeur d'Alger, Charlot. Leurs romans se déroulent dans des milieux populaires français.

Ils veulent créer une littérature éloignée des clichés et stéréotypes que la littérature exotique a transmis.

Ils sont influencés par les idées libérales de la période entre les deux guerres mondiales. Ils tentent d'éviter les sujets politiques qui divisent l'Europe à la veille de la 2^e guerre mondiale.

Ils mettent l'accent sur la sensibilité méditerranéenne et célèbrent le soleil, la mer, la vie. Ils sont pour un dialogue avec les autochtones, tout en continuant à considérer que l'Algérie est une partie de la France.

Ils créent des revues dont la revue Forge dirigée par Emmanuel Roblès qui fera connaître des écrivains algériens comme Dib, Kateb ou Jean Amrouche.

Fruit de la colonisation, l'école d'Alger a été un instrument d'acculturation dans la mesure où elle a permis l'émergence d'auteurs algériens majeurs, qui, de fait, se sont retournés contre cette colonisation. L'acculturation, mot anglais, étant considérée comme « l'entrée dans une nouvelle phase culturelle d'une culture dite inférieure lorsqu'elle est influencée par une culture considérée comme supérieure » (P. Gilbert, Dictionnaire des mots nouveaux, Hachette, 1971.)

TD *Le sang des races* de Louis Bertrand

On bâtissait l'Algérie moderne.

La fièvre de la construction, qui dure encore, commençait à répandre dans les faubourgs tout un peuple bariolé de travailleurs. On édifiait les voûtes du port et le boulevard de l'impératrice. La rue d'Isly et de Constantine s'ébauchaient entraînant, comme deux grands canaux, le flot montant des populations neuves vers les plages et les ravins fleuris de Mustapha. Du côté des carrières de Bab- El- Oued, c'était un mouvement perpétuel, de lourdes galères, chargées de matériaux. Les cris de charretiers s'élevaient sans cesse, en inflexions rudes ou longuement modulées, au milieu du claquement des fouets et des poussières aveuglantes soulevées des ornières de la route par les pieds des bêtes et des hommes (...)

Suivant un des lacets qui vont aux carrières, trois casseurs de pierre descendaient vers le faubourg. Alertes, légers dans leurs espadrilles et leurs pantalons de toile collante, ils semblaient ne pas sentir la brûlure de l'air, ni les poussières qui s'élevaient et qui, rendues caustiques par les urines des mulets, picotaient leurs visages enflammaient leurs paupières. Derrière eux, d'autres groupes apparurent, puis bientôt toute une procession d'hommes se

déroulait au flanc de la montagne. Des cris se répondirent, des feux de cigarettes se propagèrent d'une bande à l'autre(...)

*Il y a des hommes de toutes les nations, des terrassiers piémontais, les plus bruyants de tous, avec leurs faces roses de Gaulois aux longues moustaches blondes et leurs yeux bleus. Ils étaient de grandes bottes et des pantalons de velours aussi larges que des jupes, à côtés de cottes de toile bleue des charpentiers marseillais. Par-ci, par-là, éclataient les tailloles multicolores des petits charretiers de la Camargue et de la vallée du Rhône, qui gesticulaient entre les épaules des Piémontais. Tous se comprenaient, s'excitaient, s'enivraient de leurs propos, que les Piémontais martelaient de rudes accents toniques. Le vin coulait dans les verres, incendiait les visages et dilataient les yeux.*⁵

Questions :

Comment la description est-elle organisée, dans quel genre cet extrait s'inscrit-il ? Que remarquez-vous à propos des Algériens, dans ce texte?

4. Les précurseurs algériens des années 20-30

C'est à partir de ces années que les premiers écrivains algériens s'expriment à travers des romans. Les auteurs offrent aux lecteurs la possibilité d'avoir une image de l'Algérie autre que celle décrite par les auteurs français.

Ces œuvres sont le fait de quelques rares écrivains qui sont allés à l'école française et ont eu la possibilité de s'exprimer dans cette langue. Il faut citer parmi eux :

Caid Bencherif : *Ahmed ben Mostepha, goumier, 1920*

Abdelkader Hadj Hamou : *Zohra, la femme du mineur, 1925*

Sliman Ben Brahim : *Khadra, danseuse des Ouled Nails, 1926*

Mohammed Ould Chikh : *Myriem dans les palmes, 1936*

Leurs romans sont des récits de vie de l'assimilé, selon Christiane Achour.

Dans les titres de ces romans, figure un nom (Ahmed Ben Mostepha, Zohra, Khadra, Myriem) qui marque l'origine du personnage et sa place dans la société, goumier, mineur, danseuse.

⁵Extrait proposé par Fouzia Bendjellit, Le roman algérien de langue française, Alger, Chihab Editions, 2012 p. 109

Ces récits offrent au lecteur une image, des informations sur la vie d'un assimilé, isolé, détaché de la masse de son peuple.

Ces écrivains sont bien acceptés dans le milieu français de l'édition qui les encourage à vanter les bienfaits de la colonisation. Cependant leurs productions romanesques paraissent aux yeux des critiques contemporains comme étant porteuses d'un double discours. Puisque d'une part, ils décrivent les aspects positifs de la civilisation occidentale, et d'autre part, et de façon implicite, ils montrent les aspects négatifs de l'assimilation. En effet, les histoires narrées, généralement, finissent par l'échec des personnages.

En général, ces récits de formation montrent l'impossibilité de l'assimilation. C'est une littérature de l'hybridité qui dépend des éditeurs qu'il faut satisfaire en louant les bienfaits de l'assimilation et de la colonisation. Les préfaces et les dédicaces vont dans ce sens. Ce qui prête à confusion et place l'œuvre dans un univers de discours contradictoires.

Ainsi les critiques relèvent les contradictions suivantes :

- Le texte combat l'assimilation, alors que la préface la glorifie.
- Un discours qui reprend les clichés de la colonisation et une fiction qui est critique vis à vis de ces clichés.
- L'altérité culturelle est mal acceptée dans la langue qui véhicule cette même culture.

Pour autant, ces écrivains marquent une forme de rupture, non seulement, l'Algérien n'est plus **objet** du discours de l'Autre, **mais sujet de son propre discours**.

En outre, il peut à son tour montrer une image négative de l'Autre et remettre en cause les « bienfaits de la civilisation française. »

Formés à l'école française, ces auteurs prennent conscience progressivement de leur appartenance culturelle.

Phase 1 : Avant l'indépendance

Les « classiques » ou la littérature de combat des années 54

Au lendemain de la 2^{ème} guerre mondiale, alors que les nations fêtent la victoire des pays alliés contre les nazis, les Algériens encouragés par le succès auquel ils avaient contribué par leur enrôlement de fait et voulant rendre hommage à leurs soldats, manifestent à leur

tour pour réclamer leur indépendance. La réponse coloniale sera féroce : ce sera un bain de sang, notamment à Sétif à Guelma et à Kherrata.

A la suite de ces événements Kateb Yacine à 16 ans voit mourir ses deux oncles, et sa mère, le croyant mort, en perd la raison. Ce contexte événementiel sera à l'origine de l'écriture de *Nedjma* qui marquera à jamais la littérature algérienne de langue française, et sera un des signes de la prise de conscience définitive des intellectuels. Les massacres du 8 Mai 45 aboutiront à la révolution de 1954.

La prise de conscience aura été préparée par les multiples révoltes dont celle de l'émir Abdelkader et par les formations politiques dont il faut citer, l'Etoile Nord-Africaine, le PPA, Parti du Peuple Algérien, le MTLD, Mouvement pour le Triomphe des libertés, le MNA, Mouvement National Algérien, UDMA, Union Démocratique du Manifeste Algérien, le PCA, Parti Communiste Algérien, et l'association des oulémas de Benbadis qui proclame que le peuple algérien est musulman et qu'il s'apparente à la nation arabe.

1. Histoire et littérature

La littérature dans ce contexte tumultueux des années 50 connaît une forte impulsion. On verra plus tard un mouvement similaire d'explosion des expressions littéraires dans les années 90. Ce sont, en effet, les périodes de crise qui prêtent matière à l'écriture. Le réel inspire la fiction qui, à son tour et grâce au travail sur le langage va pouvoir en fixer une image hors du commun

De ce fait littérature et Histoire sont en étroite relation. La littérature accompagne l'Histoire qu'elle tend à illustrer et à expliquer, et dont elle donne une version qui peut être semblable ou différente, mais qui demeure frappante.

Il y a donc un fort rapport entre l'Histoire et la littérature des années 50. Si Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Kateb Yacine, Mouloud Mammeri et Malek Haddad sont considérés comme les classiques de cette littérature, c'est par la peinture qu'ils ont donnée de la société algérienne. Leurs romans témoignent d'une réalité profondément bouleversée dans ses structures, par le colonialisme. En outre, ils rendent compte de la prise de conscience qui a précédé la guerre de libération nationale.

2. Une autre image de l'Algérie

Ces auteurs ont représenté chacun un espace précis dans leurs romans : Feraoun, Mammeri, le centre et la Kabylie, Dib, l'ouest, Kateb et Haddad, l'est. Quant au sud, Boumahdi le représentera un peu plus tard avec *Le village des Asphodèles*.

Ces romanciers ont en commun l'évocation d'une même période, celle qui a précédé l'indépendance du pays. Formés à l'école française, ils décrivent les réelles conditions de vie des Algériens et finissent par dénoncer le colonialisme et contester la présence française en Algérie.

Les écrivains de la génération 54 très ont eu pour mérite de corriger les descriptions faites par la littérature exotique et le roman colonial : ils déconstruisent les stéréotypes auxquels ces derniers ont donné naissance en leur opposant, une réalité sociale ignorée du public français.

C'est ainsi que des thèmes nouveaux communs vont prendre forme et se fixer à travers les romans. Parmi ces thèmes, on compte, l'esprit de la société algérienne décliné à travers contes, dictons, vérités générales inspirées de la foi musulmane et figurant dans les romans. Les valeurs décrites sont l'attachement à la terre, la solidarité, la vie familiale et enfin la prise de conscience et la révolte. On considère cette phase de la littérature algérienne comme étant de dimension ethnographique.

3. Littérature et société

3.1. L'imprégnation de la foi

Le langage quotidien est marqué de formules religieuses destinées à bien marquer la différence culturelle qui sépare les colons des Algériens.

Pour exemple, M. Dib cite ce précepte dans *L'Incendie* montrant que la population algérienne est loin de vivre sans principes et sans mœurs « : *Pourtant il est dit : Agissez comme si votre mort était pour demain, mais accomplissez votre devoir comme si vous deviez vivre pour l'éternité.* »

3.2. L'attachement à la terre

C'est à l'intérieur de la terre d'Algérie que les romans de cette période prennent racine, l'enracinement dans une texture géographique, historique et culturelle précise et authentique a fait le succès de leurs auteurs.

Ces écrivains ont l'intention de faire une chronique sociale, les œuvres pour la plupart, à l'exception de *Nedjma*, sont rédigées dans un style simple, car le référent s'impose avant la recherche esthétique, quand il s'agit de dévoiler une réalité conflictuelle.

Peindre la société algérienne telle qu'elle est réellement, et non telle que la voient les colons ou les étrangers, tel est le but de ces écrivains. Les romanciers montrent la véritable personnalité de l'Algérien, les conditions pénibles de sa vie et désignent les responsables.

L'attachement à la terre est très présent dans ces romans. La terre doit être respectée, car c'est elle qui nourrit les hommes.

Pour M. Dib, « *la terre est femme, le même mystère de fécondité et de stérilité s'épanouit dans les sillons et dans le ventre maternel* » (*L'Incendie*)

Généralement, la société algérienne est constituée de paysans. Les petits paysans ont été dépossédés de leurs terres, aussi certains se placent comme Khammes chez les colons pour survivre, d'autres optent pour l'exode rural, ils vont travailler comme ouvriers en ville, d'autres encore émigrent.

Certains rares gros propriétaires, séduits par l'argent, vendent pour des sommes dérisoires leurs terres aux colons et sont bien vite appauvris.

Pour tous, le souvenir de leur terre perdue reste une plaie présente dans les cœurs.

De même la montagne, tout comme la terre, doit être respectée, elle est gardienne des valeurs ancestrales, elle est refuge et force.

Mammeri fait dire à un personnage de *La colline oubliée* : « *La montagne est profanée de partout et les fils de ceux qui t'écoutaient comme un second prophète y ont fait pénétrer des coutumes qui feraient se dresser tes cheveux sur ta tête.* »

Kateb Yacine fait de la montagne du Nador, le lieu originaire de la tribu Keblout, l'espace qui renferme la trace de cette tribu : « *...dans le patrimoine profané, qui devait, pour le moins, garder la trace, le souvenir de la tribu défunte.* » *Nedjma*

Assia Djebar, dans Les enfants du nouveau monde, montre la joie de la jeune fille qui prend le chemin du maquis : « La montagne ! je vais à la montagne ! Et il lui semble que chaque pas la rapproche de l'instant où elle fera face à cet être immense, tranquille de force collective, de richesses et de chants. »

La montagne est refuge, force, gardienne et promesse dans ces romans.

3.3. Organisation de la société

Si la terre représente la principale source de revenus, son travail nécessite la force de l'homme. Aussi, la famille se regroupe autour du chef qui est l'aîné et à l'autorité duquel tous se remettent. Dans le récit autobiographique de Feraoun, *Le fils du pauvre*, Fouroulou, garçon unique décrit ses privilèges comme garçon, et l'attention dont il est l'objet en tant que futur chef de famille potentiel.

Frantz Fanon à propos du père relève que « *les relations sont basées sur le respect absolu du père et sur le principe que la vérité est d'abord propriété indiscutable des anciens* » *Sociologie d'une révolution* p.85

A l'intention de ceux qui les traitent de barbares,, Feraoun écrit »*les gens de chez nous sont disciplinés, tout au moins dans leur vie familiale.* » *Le fils du pauvre* p. 24

Mais en l'absence du père, la mère peut aussi bien remplir le rôle de chef de famille: « *Ici c'est moi qui commande* » déclare la mère dans *Le métier à tisser*.

L'organisation familiale, le mariage établi par les familles dans la consanguinité pour garder la terre en possession d'une même tribu, la fidélité aux structures anciennes sont une forme de résistance pacifique à l'introduction du mode de vie des colons.

3.4. L'entraide, la solidarité

Parmi les principes de la structure sociale, nous retrouvons un élément récurrent : l'entraide et la solidarité. L'esprit qui anime la société est l'entraide face à la dépossession « *Du travail et du pain. Tels sont mes rêves de jeunesse* » déclare un des personnages de Nedjma p.237

« *Tout le monde avait faim* » écrit M. Dib dans *La grande maison*.

Le métier à tisser déroule le quotidien des tisserands sous-payés, mal nourris. Ils ont du mal à assurer leur survie. L'offre d'une main d'œuvre en abondance permet de diminuer les salaires : « *Les salaires offerts par les colons sont une misère* » *L'Incendie* p.30
La faim étendue à toute la population entraîne la solidarité.

On voit, dans *La grande maison*, Omar, qui souffre de la faim, arracher pour lui-même un quignon de pain à un camarade d'école, puis l'offrir, en définitive, à un autre camarade plus affamé que lui.

L'entraide est gravée dans les mœurs. Davda, un peu plus aisée que les autres se fait un devoir de nourrir tous les mendiants qui viennent à sa porte (.La colline oubliée)

Kamouma, à la suite du départ de son fils en France vit de la charité des voisins dans *La terre et le sang* de Feraoun.

Le sentiment de solidarité rapproche les frères de sang. Se préserver du colon est une réaction naturelle de défense. La solidarité est l'expression de la manifestation d'une forme de résistance.

4. La prise de conscience, l'action, la répression

Les écrivains montrent comment les personnages de roman prennent progressivement conscience de leur situation misérable, et après ce constat, sont contraints à nommer le mal et son origine. Plus tard, ils devront passer à l'action. Ce cheminement est tracé dans la trilogie de Mohammed Dib intitulée, *Algérie*.

Dib met dans la bouche du petit Omar le questionnement sur la raison de tant de souffrances. « *Pourquoi sommes-nous pauvres ?* » *L'Incendie*.

Hamid Saraj, militant politique au cours d'un de ses discours est interpellé : « *Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ?* »

« *Nous nous intéressons trop au mal et pas assez à son origine* » *L'Incendie* p.89

Hamedouch dans *le Métier à tisser* s'écrie : « *Parler, dit-il c'est plus beau et plus facile qu'agir.* »

Pour lui, se plaindre ne sert à rien, il faut passer à l'étape supérieure, entrer en action ce qui indique qu'avec la prise de conscience, l'évolution vers l'engagement est inéluctable.

Kateb Yacine se remémorant les événements de Sétif constate la peur des colons et conclut que le sort des Algériens n'est pas une fatalité :

- lors des manifestations, Lakhdar dans *Nedjma* répète comme pour se convaincre de la réalité du fait : « *Ils avaient peur de nous, de nous, de nous !* »

- Il écrit dans *Nedjma* « *On peut, forts de tant de moustaches, de pieds cornus, toiser les colons, la police.* » p.227

En revanche, la répression ne se fait pas attendre. Dans *L'Incendie*, Dib utilise les expressions suivantes pour parler de sa violence « *l'élan furieux des policiers* », « *la meute des policiers* », les « *gendarmes chargent les paysans* ».

Ce qui ne peut conduire qu'à à encore plus de solidarité :

« *le sang se répand et continuera à se répandre, aussi nous serons cimentés.* »

Malek Haddad, dans *La dernière impression*, s'appuie sur les savoirs dispensés par l'école française pour miner de l'intérieur la culture dominante, attaquant de l'intérieur l'« assimilation ». Aussi, les morales portées par des textes enseignés dans les classes du cycle primaire, *Lachèvre de M. Seguin* d'Alphonse Daudet ou la fable de La Fontaine, *La cigale et la fourmi* sont détournées au profit d'un autre message subversif, celui de l'engagement pour changer l'ordre imposé par la colonisation :

« Pourquoi une cigale n'a pas droit de chanter tout l'été sans avoir à s'humilier devant une fourmi ? »...

« La cigale lançait un défi à l'hiver, la petite chèvre lançait un défi au loup. L'homme libre a le libre arbitre de défier la loi. »

Le message est transmis. Premier roman de Malek Haddad, *La dernière impression* parle de la guerre d'Algérie et s'achève sur le message d'une victoire et de la paix :

« Cigogne, demain il fera beau. »

Le roman, jugé trop subversif, a été interdit de diffusion en Algérie par les autorités coloniales.

5. Le projet didactique

Souvent qualifiés d'ethnographiques, les romans des années 50 et 60 annonçant la révolte qui couvait contre l'injustice du colonialisme ou montrant les actions des militants engagés, mettaient face à face deux communautés qui ne communiquaient pas, sinon par la violence des dominants.

Ces romans étaient portés par un projet d'explication et se voulaient didactiques. En décrivant la situation des Algériens, ils délivraient un message. On leur a reproché un style scolaire (certains écrivains étant des instituteurs) et une intrigue trop simple, or l'enjeu n'était pas la recherche esthétique. Ces romans rappelaient les facteurs sociaux, économiques et psychologiques à l'origine de la révolution algérienne.

Ils ont donné la preuve de la maturité politique des Algériens.

Si ces écrivains sont connus pour leurs romans qui ont été traduits dans plusieurs langues et qui sont enseignés dans diverses universités étrangères, d'autres genres comme la poésie, les essais, le théâtre ont été un autre mode d'expression pour eux et qu'ils ont également mis au service du même projet.

Mohammed Dib déclare être essentiellement poète, et n'être venu au roman que par la poésie.

Son premier recueil de poèmes s'intitule, *Ombre gardienne*. Mais on compte à son actif également, des nouvelles, des contes et une pièce de théâtre.

Quant à Kateb Yacine, il est auteur du recueil de poèmes intitulé *Soliloques* et de pièces de théâtre ; on retiendra également les noms de Jean Sénac et de Jean Amrouche pour la poésie de cette époque.

Pour ce qui est des productions de Kateb Yacine, il faut signaler encore qu'il est l'auteur d'une conférence donnée à l'âge de 17 ans, le 27 Mai 1947, à la Salle des Sociétés Savantes à Paris, portant sur la vie et l'œuvre de l'Émir Abdelkader. Il a ainsi contribué à produire le mythe du l'ancêtre combattant pour la liberté, selon Zineb Ali Benali.

Parmi les essayistes, il faut citer Frantz Fanon, avec *L'an V de la révolution algérienne*, paru en 1959, devenu désormais un écrit classique de la décolonisation. Il décrit, lui aussi, de l'intérieur une société qui combat pour son indépendance.

Tous ces textes ont donné leurs lettres de noblesse à la littérature algérienne de langue française et l'ont propulsée sur le devant de la scène mondiale des Lettres. Mal comprise par les critiques à ses débuts, cette littérature a été classée comme ethnographique et, parfois même, exotique. Elle sera ensuite, avec la distance et par les études post-coloniales, relue comme littérature qui véhicule une prise de conscience de l'acculturation et un discours engagé de résistance contre le colonialisme.

En effet, Christiane Achour soulignera que « *la première trilogie de Dib montre la lente prise de conscience des humbles : citadins dans La Grande Maison (1952) et Le Métier à Tisser (1957), paysans dans L'Incendie (1954).*

Quant à Feraoun et Mammeri, Les Chemins qui montent (1957) du premier, La Colline Oubliée (1952) ou Le Sommeil du Juste (1955) du second sont déjà des récits essentiellement tragiques de l'écartèlement entre deux cultures, vécu par les jeunes gens passés par l'école française, dans des sociétés traditionnelles condamnées par des modèles européens. » Op.Cit.

On pourrait porter la même appréciation sur les romans de Malek Haddad, écrivain qui a plus que tout autre traduit le drame de l'acculturation et du problème linguistique.

Deux écrivains ont marqué la littérature algérienne, le premier par une œuvre qui a fait couler l'encre des critiques, déroutante par sa littéarité, son écriture porte « de nombreuses difficultés de déchiffrement et d'interprétation » : il s'agit de Kateb Yacine avec *Nedjma* ; le second par une production régulière, continue et de plus en plus complexe : il s'agit de Mohammed Dib que des critiques comme Naget Khadda et Charles Bonn considèrent comme le plus grand écrivain de la littérature algérienne.

Ces deux auteurs deviennent les fondateurs de cette littérature, bien que dès années 20 des écrivains se soient déjà exprimés au moyen de romans ou de poèmes dans cette langue, nous avons vu que leurs écrits n'étaient pas appréciés en tant que porteurs d'un message suffisamment fort.

I. Le cas du roman

1. DIB Mohammed, richesse et diversité de l'œuvre

L'auteur a marqué la littérature algérienne de langue française par une œuvre dense et prolifique et une écriture variée tant par les genres que par les styles (poétique, réaliste, fantastique...).

De *La grande Maison* (1952) à *Laëzza* (2006), œuvre posthume, le parcours remarquable de cet écrivain en fait l'autre auteur le plus important de cette littérature. Il est caractérisé par le renouvellement incessant de son écriture, des genres adoptés. Poète, romancier, conteur, essayiste, dramaturge, l'auteur conduit sa réflexion des questionnements sur la condition des colonisés à celle de l'homme dans sa quête de vérité et d'éthique à travers les thèmes de l'exil, du signe, de l'amour, de la femme, de la mort.

Né le 21 Juillet 1920 à Tlemcen, dans une famille bourgeoise mais désargentée, il fréquente l'école française et perd son père à l'âge de 11ans. Très tôt, il commence à écrire des poèmes. En 1939, il est instituteur, puis il est employé des chemins de fer, ensuite, il sera interprète auprès des armées alliées à Alger. Il retourne à Tlemcen en 1945 où il dessine des maquettes de tapis.

2.1. L'engagement : Il va rencontrer Albert Camus en 1948, puis va travailler comme journaliste en même temps que Kateb Yacine à « Alger républicain » de 1950 à 1952. Il écrit aussi pour « Liberté » toujours en même temps que Kateb et également avec Malek Haddad. C'est la période de l'engagement.

En 1951, il se marie avec Colette Bellissant. Il écrit alors *La Grande Maison* et *L'Incendie* qui formeront plus tard avec *Le Métier à tisser*, la trilogie *Algérie*.

En 1954, la guerre d'Algérie est commencée, *L'Incendie* est publié au Seuil la même année. En 1959 paraît *Au Café*, nouvelles dans lesquelles le contexte reste la guerre. En 1959, *Un été africain* où Dib parle encore de façon à peine voilée de la guerre. IL est finalement expulsé d'Algérie la même année et s'établit en France.

2.2. Symbolisme Dib va effectuer des voyages en Europe de l'est. En 1961, est publié son premier recueil de poèmes, *Ombre gardienne*.

Qui se souvient de la mer (1962), et *Cours sur la rive sauvage* (1964) sont deux romans qui rompent avec le style réaliste. Il estime avoir rendu compte de la situation du pays en tant « qu'écrivain public », il peut se consacrer à des questions d'écriture en renouvelant son style et ses thématiques.

2.3. Retour vers le social En 1966, il publie *Le Talisman*, nouvelles. En 1968, *La Danse du roi*, *Dieu en barbarie* (1970) renouent avec les préoccupations sociales et la littérature de témoignage. Ainsi, régulièrement, Dib publie des romans enracinés dans le pays, chaque fois que la situation sociale l'interpelle.

Un recueil de poèmes, *Formulaires* est publié en 1970. Poésie et romans alternent, toutefois Dib précise que c'est par la poésie qu'il est allé vers le roman et non le contraire : « Je suis essentiellement poète et c'est de la poésie que je suis venu au roman, non l'inverse. » (Afrique Action 13 /3/1961)

A partir des années 70, il voyage en Russie et dans les pays de l'Est en tant qu'invité, en 1974 il séjourne aux États-Unis où il assure un enseignement à l'université de Californie. Puis il visitera la Finlande où il effectuera plusieurs voyages et qui lui fournira le cadre de sa trilogie nordique.

Le maître de chasse, nouveau roman, paraît en 1973.

2.4. La multiplication des genres et des formes

Habel (1977) est un roman portant sur l'exil, il sera suivi d'un recueil de poèmes, *Feu beau feu* (1979) et d'une pièce de théâtre *Mille hourras pour une gueuse* (1980).

De 1982 à 1984, Dib enseigne à l'université de Paris IV Sorbonne. Il poursuit son parcours avec la trilogie nordique, *Les terrasses d'Orsol* (85), *Le Sommeil d'Eve*(89), *Neiges de marbre*(90) rédigée à la suite d'un séjour en Finlande ; la poésie, quant à elle, est représentée par le recueil *Ô vive*.

Le désert sans détour (1992). Ce nouveau roman, nous dit Déjeux, « verse dans l'énigmatique, accentuant la tendance des romans précédents, du moins la trilogie nordique, qui se termine par *Neiges de marbre*, (1990). Nous retrouvons ici les interrogations lancinantes de l'auteur : la mort, l'au-delà, les origines dans le monde, la quête d'une réponse. »

Deux personnages sont perdus dans le désert, après une guerre qui vient de se terminer, ils sont à la recherche d'une source et de Atlals d'un campement. Ils attendent, mais rien ne se passe. »Rien n'arrive, rien n'arrivera ».

L'Infante maure ((1994) est un roman qui fait partie de la trilogie nordique.

Tlemcen ou les lieux de l'écriture (1994), c'est un texte accompagné de photographies de Tlemcen, dans lequel l'auteur a voulu évoquer des lieux qui ont été modifiés ou qui n'existent plus. Il rapporte la vie de toute une génération de Tlemceniens qui tend à disparaître. Il évoque son passé, sa jeunesse dans une sorte de quête de soi qui ne dit pas son nom.

La nuit sauvage (nouvelles, 1995), dans ce recueil de nouvelles, l'auteur renoue avec le pays d'origine. Certaines des nouvelles ont pour cadre la guerre d'Algérie, d'autres projettent le lecteur dans la période des années 90, puis, certaines nouvelles parlent de violences ailleurs qu'en Algérie. Mohammed Dib semble retourner vers le réalisme, mais un réalisme nouveau, car l'auteur emploie l'absurde et l'image et la multiplication des narrateurs pour dire le réel.

L'Aube Ismaël (récit poétique, 1996) dans lequel l'aspect mystique déjà présent dans les textes précédents se traduit à travers les thèmes de l'exil, de l'amour et de la quête mystique.

Le roman suivant se passe dans l'Algérie profonde où un couple âgé reçoit un neveu de l'étranger, Ymran, l'enfant des banlieues parisiennes, ne comprend rien à cette société féodale, à ces étranges fiançailles qu'on lui impose. Mais il n'est pas seul à bouleverser la vie paisible du village: des chiens ensauvagés ont attaqué et reviennent en force le jour de la fête. Il s'agit de *Si Diable veut* (1998) qui nous fait passer de la guerre de décolonisation à Bni Boublen (trilogie Algérie) à Bni Snous durant la décennie noire. L'auteur renoue avec le réalisme, mais un réalisme qui fait intervenir l'absurde et la métaphore. Une fois encore, Dib dans ce roman, exprime son engagement pour l'Algérie...

L'enfant-jazz poèmes (1998), *L'Arbre à dire* (essai, 1999), *Le coeur insulaire*, *Salem et le sorcier* (2000).

Comme un bruit d'abeilles (2001), *Simorgh* (2003), L. A. TRIP (2003) roman en vers seront ses dernières productions éditées de son vivant. *Laëzza*, œuvre posthume paraît en 2006.

« **Simorgh** est un puzzle littéraire où Dib mêle allègrement le conte, la nouvelle, l'essai et le journal pour aborder les thèmes qui traversent son œuvre, la langue, l'étranger. La fascination du désert, le pouvoir du rêve et de l'imaginaire. Et *Simorgh*, s'il s'ouvre sur un mythe né au Proche-Orient, se clôt sur une autre image à l'aune de notre destinée, celle d'Oedipe à Colone, un vieil homme qui, après avoir subi tragédie et exil, rejoint apaisé la terre de ses ancêtres. » Ainsi est présenté le texte par l'éditeur, Albin Michel.

Mohammed Dib compte à son actif des récits pour enfants tels que, *L'Histoire du chat qui boude* (1974) ou *Baba Fekrane* (1969).

Mohammed Dib est mort en 2003, en France, à l'âge de 83 ans, il travaillait sur une nouvelle, *Laëzza*.

Bibliothèque Nationale de France garde de nombreux manuscrits et textes inachevés.

La trilogie *Algérie*

Le personnage, Omar constitue le fil conducteur de cette trilogie.

Dans *L'Incendie*, Omar, le jeune garçon de *La grande maison*, Dar es sbitar est en visite à la campagne et il rencontre Comandar, l'homme qui va lui expliquer la vie des fellahs. Après avoir décrit le quotidien des citadins dans le premier roman de la trilogie, Dib expose celui des paysans qui vont se mettre en grève, dans le second volet.

On peut y lire la phrase suivante : « Un incendie *avait été allumé, et plus jamais il ne s'éteindrait.* ». Le roman publié la veille du 1^{er} novembre 54 a « *des accents prémonitoires.* »

Dans *Le métier à tisser*, la revendication portée par les paysans lors de leur grève n'a pas eu d'écho, le roman reste centré sur la un ordre social injuste, l'arbitraire colonial est donné à voir pour juger que l'assimilation n'était plus possible.

Dans un été africain, on note l'accentuation du procédé existant dans la trilogie qui consiste à utiliser les formes orales de la littérature du terroir pour « signaler des non-dits du texte » et « véhiculer un sens elliptique ».

1.2. TEXTE (TD)

Texte 1 : Omar questionne Comandar, « l'homme-tronc »

« - Comandar, pourquoi ont-ils arrêté ces hommes?

- Parce que cher enfant, nous sommes coupables à leurs yeux.

- Mais pas toujours... Qu'ils punissent les coupables, et non ceux qui ne le sont pas.

- Mais, fils, nous sommes tous coupables, tous autant que nous sommes. Alors ils punissent les uns avec les balles, les autres avec les coups ou la prison ; les uns avec les mots, les autres avec la faim. Ils tuent à chaque geste qu'ils font. Ils chassent les nôtres de la lumière, de la terre qu'ils cultivent ; et nous ne nous en apercevons pas. Quand ils nous jettent à la face un de nos morts, alors là seulement nous comprenons. Nous avons pitié de cet homme qu'ils ont tué, nous avons honte devant lui. Mais nous aussi, on nous chasse peu à peu vers la tombe... nous sommes prêts à y descendre, sans proférer une parole, sans lever le petit doigt.

- C'est affreux !

- Mais non. Aujourd'hui, c'est affreux. Demain, ce sera différent. Regarde les grands cultivateurs qui sont des nôtres, les commerçants de la ville qui sont aussi des nôtres, ils ne disent rien. Qu'un homme tombe dans cette lutte... et tous ceux-là se taisent pendant un moment. Ils sont pris de gêne et poussent des soupirs. De nouveau, bien sûr, chacun ira son chemin. La ronde recommencera. Or chacun n'a qu'un chemin à prendre. C'est un peu étroit, j'en conviens.

- Comment faut-il faire pour vivre autrement ? Le sais-tu ?

- Il faut détruire les abus, les enterrer... S'ils n'existaient pas, il n'y aurait pas plus de raison d'avoir honte devant les vivants que devant... ces morts.

- C'est tout ?

- Cela suffit, pour commencer.

- Mais nous sommes le plus grand nombre, dit Omar.

- Il va de soi que nous sommes le plus grand nombre. En font partie les maigres et les gros, les petits et les grands, les timides et les hardis... Notre nombre est si grand ! Mais il faut une grande patience à nos hommes de cœur qui se préparent à franchir ce premier pas.

La parole brillante et douce de Comandar entrait dans le cœur du garçon comme un long clou.

Mais si personne ne se déclare prêt à mourir, dit Omar, c'est tout le monde qui écoperà.

-Je n'ai rien dit, répliqua le vieil homme. Il faut que nous soyons liés les uns aux autres comme par une chaîne.

-Je pense, moi, que ce sont de sales bêtes tout de même...

- Aussi faut-il détruire le méchant.

- Eh bien, Est-ce tout ?

-C'est tout, bonhomme.»

L'Incendie

Question

L'Incendie fait partie de la période réaliste de l'auteur. On a dit de ces romans qu'ils étaient didactiques. Comment ce passage illustre-t-il cet aspect de la trilogie. ?

2. FERAOUN Mouloud, vie et œuvre

Mouloud Feraoun est un des écrivains les plus connus, notamment par *Le fils du pauvre*. Né en 1913, dans un village de Kabylie, dans une famille pauvre de fellahs, élève appliqué, il devient instituteur après avoir fait des études à l'École normale de la Bouzaréah.

Emmanuel Roblès, Albert Camus, Gabriel Audisio seront ses amis.

En 1957, il est directeur d'une école populaire d'Alger, puis en 1960, il est nommé inspecteur des Centres sociaux, des centres qui voulaient lutter contre l'analphabétisme.. Feraoun voulait aider ceux qui n'avaient pas eu droit à l'instruction. Fidèle à sa terre de

Kabylie qu'il regrettait quand il a été obligé d'habiter à Alger, il devait cacher ses écrits, car il avait été plusieurs fois perquisitionné. Il était en train d'écrire son journal quand il a été assassiné. Il dénonçait le fait que le pays soit accaparé par des colons, alors qu'il appartenait à ses enfants.

En 1962, il est tué par un commando OAS, lors d'une réunion de travail en même temps que cinq autres participants. Les membres de l'OAS étaient contre l'alphabétisation des adultes.

Ses œuvres sont:

Le fils du pauvre, roman, 1950

La terre et le sang, roman, 1953 est un roman qui reste ancré dans le terroir et le pittoresque, mais qui annonce déjà le talent que l'on retrouvera dans *Les chemins qui montent*.

Jours de Kabylie, essai, 1954

Les chemins qui montent, roman, 1957

Les poèmes de Si Mohand, essai, 1960

Journal 1955 1962 ,1962

Par ailleurs, des œuvres posthumes : *Lettres à ses amis*, recueil, 1969

L'anniversaire, recueil, 1972

La cité des roses, roman, 2007 ont pu être édités en regroupant ses brouillons.

Le fils du pauvre est une autobiographie masquée, le nom du personnage principal, Fouroulou Menrad est formé sur une anagramme de Mouloud Feraoun. Traduit en allemand, en russe, en polonais et en arabe, il est devenu **un classique** de la littérature algérienne et enseigné dans les écoles.

Peints avec précision, les personnages sont authentiques, le référent est très présent dans cette œuvre qui montre l'attachement de l'auteur à sa région natale. A sa parution, le livre a été reçu comme un beau roman, touchant et écrit dans une langue simple, dans une chronologie linéaire. L'auteur semble prendre par la main son lecteur et le guide dans son univers pour lui montrer que les Kabyles ne sont pas des êtres étranges. Ils sont humains comme l'est le lecteur européen.

L'auteur, comme dans ses autres romans, s'applique à décrire la vie en Kabylie. Ses romans sont ethnographiques, il décrit la vie rude des paysans, leurs mœurs et leur attachement au terroir.

Feraoun croit profondément à la mission de l'école. Aussi, le roman est optimiste en montrant la réussite de Fouroulou. Un enfant autochtone pauvre qui, à force de volonté et de courage, finit par faire partie de l'élite en devenant instituteur.

L'auteur dans une structure simple reprend un schéma narratif tel que l'ont conçu les théoriciens de la narratologie. Il met en place un héros, Fouroulou en relation avec **l'objet d'une quête**, l'ambition de réussir ses études, surviennent des **épreuves** que le personnage surmonte pour atteindre le **résultat de sa quête**, la réussite dans ses études. Son ambition et sa volonté de réussir lui permettent de dépasser la pauvreté.

Le récit par la tension entraînée par la pauvreté fait passer d'un état d'équilibre, à un déséquilibre, puis retour à un nouvel état d'équilibre, grâce à la **tension** entraînée par la pauvreté.

Situation initiale : Fouroulou, garçon unique chez les frères Menrad.

Etat d'équilibre : Fouroulou est un enfant-roi dans sa famille. Il est heureux

Déséquilibre, Epreuves / L'enfant a grandi. Sa famille est pauvre. Elle compte sur lui.

Mort de la grand-mère, départ du père en France, accident, retour du père, besoin d'une bourse pour terminer la scolarité.

Equilibre retrouvé : Fouroulou surmonte les épreuves, réussit ses études et devient instituteur

Situation finale : Il prendra en charge sa famille

Cette autobiographie défend l'idée en laquelle croit l'auteur : l'école est un moyen d'échapper à sa condition de pauvre, il défend l'idée que l'école est source d'émancipation.

La terre et le sang est un roman qui traite de **l'émigration** et du mariage mixte. Amer, un ouvrier, rentre au village natal après quinze en France en compagnie de sa femme, Marie. Transplantée dans un milieu différent, Marie qui attire la curiosité des autres femmes, réussit à s'adapter. Mais la passion amoureuse va mettre fin tragiquement à son bonheur. Car Amer est amoureux de sa cousine Chebha, mariée à Slimane. Il finit par mourir dans un accident de carrière, accident fomenté par le mari de Chebha.

Cette intrigue passionnelle est l'occasion pour Feraoun d'évoquer de façon didactique la vie en kabylie.

Ainsi, il met en valeur **l'attachement à la terre** :

*« Il y a des signes qui ne trompent pas, qui sont évidents, mais qu'on ne peut pas expliquer : c'est l'accord entre les gens et la glèbe, Amer sentait cet accord parfait...Notre terre est modeste. Elle aime et paie en secret. Elle reconnaît tout de suite les siens : ceux qui sont faits pour elle et pour qui elle est faite. Ce n'est pas seulement les mains blanches qu'elle repousse, ni les paresseux et les chétifs, mais toutes les mains mercenaires qui veulent la forcer sans l'aimer (il n'y a qu'à voir la pitié des champs que les riches font travailler par des journaliers). Elle ne veut même pas de mains qui prétendent l'embellir. Elle n'a que faire d'allées bien droites et ratissées de fleurs étrangères, de clôtures rectilignes avec barrières de menuisier. Sa beauté, il faut la découvrir et pour cela il faut l'aimer. » **La terre et le sang***

On a reproché à Feraoun son misérabilisme et son engagement modéré. Pourtant dans **Les chemins qui montent**, le décalage entre les enseignements de l'école et l'esprit colonialiste est bien mis en évidence. C'est, par ailleurs dans ce dernier roman, que le pittoresque s'efface pour laisser place à de fines analyses psychologiques, et que le racisme colonial est dénoncé.

Abdekabir Khatibi explique que la description de la vie quotidienne dans la littérature maghrébine est essentiellement ethnographique pour montrer une certaine réalité. « Elle vise en définitive la société traditionnelle, c'est pourquoi on a taxé de conservateurs la plupart des écrivains du quotidien parce que ne mettant pas directement en question la colonisation.

L'acculturation dans le roman maghrébin est justement **la vie quotidienne plus l'Autre**, la perception du passage d'une structure sociale à une autre. » (Le roman maghrébin p.67)

Dans **L'anniversaire**, Mouloud Feraoun explique que ce premier roman, *Le fils du pauvre*, était une étape obligatoire, comme chez les intellectuels de l'époque, avant de passer à la revendication. :

« Le témoin qui assiste au perpétuel spectacle de la misère a crié tout d'abord la faim des hommes : celle des villes surpeuplées ou de la montagne aride. C'est le thème poignant de la Grande Maison, qu'on retrouve à peine voilé dans le Fils du pauvre, la Colline

oubliée, Nedjma[...] La faim qui empêche de dormir est aussi celle qui oblige à penser », dit un proverbe kabyle, et la réflexion permet au pauvre de préserver son sentiment de dignité humaine, de sauvegarder sa santé morale...

*Or notre histoire est bien connue. Du moins facile à imaginer : nous sommes des intellectuels issus d'un monde à part et nous possédons la culture française. Notre paradoxe – ou notre drame, comme l'on dit communément – est fort compréhensible. Attachés de toutes les fibres de notre âme à une société figée, ignorante et misérable, en marge du siècle nouveau, nous avons la claire conscience de ce qui nous manque et le devoir de le réclamer. L'aspect revendicatif de notre œuvre n'a donc rien de surprenant... » **L'anniversaire** pp.16-17*

TEXTE

La place du garçon dans la famille

« Je suis né en l'an de grâce 1912, deux jours avant le fameux prêt de Tibrari qui a, jadis, tué et pétrifié une vieille sur les pitons du Djurdjura qui demeure toujours la terreur des octogénaires kabyles.

Comme j'étais le premier garçon né viable dans la famille, ma grand-mère décidé péremptoirement de m'appeler Fouroulou (de effer : cacher). Ce qui signifie que personne au monde ne pourra me voir, de son œil bon ou mauvais, jusqu'au jour où je franchirai moi-même, sur mes deux pieds, le seuil de notre maison.

On serait peut-être étonné si j'ajoutais que ce prénom, tout à fait nouveau chez nous, ne me ridiculisa jamais parmi les bambins de mon âge, tant j'étais doux et aimable. Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs, je trouve toujours auprès de moi une chaude et naïve amitié. L'image la plus reculée qui surgit subitement dans ma mémoire est celle d'un petit garçon assis dans notre courette sur une jarre renversée : sa petite cousine Chabha, debout devant lui, énumère sur ses cinq petits doigts les bonnes choses qu'elle aimerait lui faire manger. Je me revois ainsi, portant une petite gandoura blanche à capuchon, pouvant à peine marcher mais bavardant à mon aise. J'avais peut-être trois ans.

Mon père et mon oncle étaient parmi les pauvres du quartier. Mais ils n'avaient que des filles. Aussi étais-je plus heureux à la maison que la plupart de mes petits camarades au milieu de leurs frères.

A la vérité, Helima, la femme de mon oncle qu'il m'est impossible même à présent d'appeler ma tante ne pouvait me souffrir. Mais ma mère, mes sœurs, mes tantes maternelles

– mes vraies tantes m’adoraient ; mon père se pliait à toutes mes volontés ; ma grand-mère, qui était la sage-femme du village, me gavait de toutes les bonnes choses qu’on lui donnait, au grand dépit de Helima ; mon oncle, qui savait la valeur d’un homme à la djemaâ et pour lequel je représentais l’avenir des Menrad, m’aimait comme son fils. C’était plus qu’il n’en fallait pour bien élever son enfant.

Cependant, je dois dire que les efforts conjugués de toute la famille n’ont pas abouti au résultat envisagé : j’étais l’unique garçon de la maisonnée. J’étais destiné à représenter la force et le courage de la famille.

Lourd destin pour le bout d’homme chétif que j’étais. Mais il ne venait à l’idée de personne que je puisse acquérir d’autres qualités ou ne pas répondre à ce vœu.

Je pouvais frapper impunément mes sœurs et quelquefois mes cousines : il fallait bien m’apprendre à donner des coups ! Je pouvais être grossier avec toutes les grandes personnes de la famille et ne provoquer que des rires de satisfaction. J’avais aussi la faculté d’être voleur, menteur, effronté. C’était le seul moyen de faire de moi un garçon hardi. Nul n’ignore que la sévérité des parents produit fatalement un pauvre diable craintif, faible, gentil et mou comme une fillette. Ce ne sont pas les principes qui manquent au fils de Chabane mon aïeul. »

Le fils du pauvre, pp. 25-26

Questions

1. La légende du prêt de Tibrari fait partie de la littérature orale. Retrouvez une version de cette légende connue dans toute l’Algérie et racontez-la.
2. Comment la narration donne-t-elle l’impression d’une autobiographie, quels moyens sont utilisés pour donner une image de la société algérienne et de ses règles ?

3. MAMMERI Mouloud

Mammeri est né en 1917, fils de l’amin du village de Ttaourirt Mimoun, il fait ses études secondaires à Rabat, puis à Alger et à Paris où il obtient une licence de Lettres. Il est mobilisé pendant la guerre en 1939

Il enseigne à Ben Aknoun jusqu’en 1957, puis repart au Maroc où il est contraint de fuir jusqu’en 1962 pour rentrer à Alger où il devient directeur du Centre de Recherches Anthropologiques et Ethnographiques. Il meurt en 1989 dans un accident de la route à Aïn Defla, il rentrait d’un colloque au Maroc.

Ses romans sont *La colline oubliée* (1952), *Le Sommeil du juste* (1955), *L'Opium et le Bâton* (1965), *La Traversée* (1982).

Parmi ses œuvres théâtrales on retiendra, *Le Banquet ou La mort absurde des Aztèques* (1973), *Le Foehn* ou *La preuve par neuf*.

La colline oubliée est construit autour de deux groupes de jeunes (les évolués de Tasast et les pauvres autour de Ouali,) qui s'affrontent dans la Kabylie durant la seconde guerre mondiale.

Ces jeunes vivent de rêves, de danses et de chant et rivalisent pour la beauté des jeunes filles, alors que la misère est tout autour et la guerre tout près.

L'auteur évoque, en effet, la misère, l'ignorance, les croyances et les superstitions, l'exploitation des hommes et le changement des valeurs de la société. Il montre le contraste entre le quotidien dans le village de Taaza et l'idéal des jeunes au travers de des passions malheureuses.

L'amour et la passion restent les principales préoccupations jusqu'au jour où la 2ème guerre mondiale vient tout changer.

Menach est amoureux de Davda, mariée à Akli, un homme aux allures rustres. Tandis que Mokrane de Tasgat, amoureux de Aazi finit par l'épouser, mais divorce sous la pression de la société pour raison de stérilité.

Les jeunes partent pour la guerre. Les destinées se séparent. Mokrane, qui est désespéré par sa séparation d'avec Aazi, se réfugie dans la montagne où il meurt de froid, alors que Aazi s'apprêtait justement à lui annoncer sa grossesse.

Ce roman triste et pénétré de poésie est fortement imprégné du sentiment de l'absurde.

Le sommeil du juste montre un personnage qui retourne chez lui, à Ighzer, après la guerre et un exil forcé en France. Il est révolté par le monde qui a changé. Il retrouve une famille qui s'est divisée en deux clans :

-l'un qui collabore avec la France, représenté par le cousin Toudert. Il parvient à s'enrichir en dénonçant ses compatriotes.

-l'autre représenté par une famille pauvre qui souffre d'injustice. Le père représente les valeurs traditionnelles et l'ordre. Les trois fils Arezki qui a fait des études et hésite à entrer dans l'action, Mohand, victime de l'exploitation coloniale dans les mines françaises et devenu

tuberculeux, et Slimane qui cherche en vain du travail et fait tout pour sortir de sa condition misérable. Il finira par se révolter et agir contre le colonialisme.

Arezki tue Toudert c'est une question de vengeance, mais lui-même sera retrouvé par les chiens de la police et condamné à 20 années de prison.

Le roman encore une fois porte la marque de l'absurde. Absurdité de la guerre, de la politique, inadéquation de ce que l'école française apprend aux hommes et délivre comme messages humanistes et de la réalité vécue.

L'opium et le bâton, écrit 3 ans après l'indépendance, raconte la vie dure des paysans de Tala. Qui peu à peu s'engagent dans la lutte pour l'indépendance.

Encore une fois, l'auteur choisit de montrer trois tranches de vie, celle de trois frères. Bachir Lazrak, médecin, il hésite entre la culture française qu'il a reçue et son envie d'aider ses frères dans leur lutte de libération. Il finira par rejoindre le FLN.

Belaïd est du côté des Français, tandis que Ali lutte dans le maquis.

La lutte de libération nationale nous plonge dans la cruelle réalité, c'est une œuvre de témoignage, encore une fois, comme dans le roman précédent, l'auteur se penche sur des destins individuels. L'aspect psychologique montre la lâcheté ou l'héroïsme de chacun dans des moments capitaux de la vie d'un peuple.

En général, l'auteur exprime sa désillusion face aux idéaux de la culture occidentale. Son dernier roman portant sur la guerre d'Algérie a inspiré le cinéaste Ahmed Rachedi qui en a tiré un film.

TEXTES

L'olivier

L'olivier est l'objet d'une description poétisée, il est le symbole de l'attachement à la terre. Il représente la terre nourricière, pour laquelle sont morts des martyrs qui voulaient récupérer ce que le colonialisme leur avait pris.



L'arbre de mon climat à moi c'est l'olivier ; il est fraternel et, à notre exacte image. Il ne fuse pas d'un élan vers le ciel comme vos arbres gavés d'eau. Il est noueux, rugueux, il est rude. Il oppose une écorce fissurée mais dense, aux caprices d'un ciel qui passe, en quelques jours, des gelées d'un hiver furieux, aux canicules sans tendresse. A ce prix, il a traversé les siècles. Certains vieux troncs, comme les pierres des chemins, comme les galets de la rivière, dont ils ont la dureté, sont aussi immémoriaux et impavides aux épisodes de l'histoire ; ils ont vu naître, vivre et mourir nos pères et les pères de nos pères. A certains, on donne des noms comme à des amis familiers ou à la femme aimée (tous les arbres chez nous sont au féminin) parce qu'ils sont tissés à nos jours, à nos joies, comme la trame des burnous qui couvrent nos corps. Quand l'ennemi veut nous atteindre, c'est à eux, tu le sais Jean, qu'il s'en prend d'abord. Parce qu'il pressent qu'en eux une part de notre cœur gît et...saigne sous les coups. L'olivier, comme nous, aime les joies profondes, celles qui vont par-delà la surface des faux-semblants et des bonheurs d'apparat. Comme nous, il répugne à la facilité. Contre toute logique, c'est en hiver qu'il porte ses fruits quand la froidure condamne à la mort tous les autres arbres. C'est alors que les hommes s'arment et les femmes se parent pour aller célébrer avec lui les noces rudes de la cueillette. Il pleut souvent, il neige, quelquefois il gèle. Pour aller jusqu'à lui, il faut traverser la rivière et la rivière en hiver se gonfle. Elle emporte les

pierres, les arbres et quelquefois les traverseurs. Mais qu'importe ! Cela ne nous a jamais arrêtés ; c'est le prix qu'il faut payer pour être de la fête. Le souvenir que je garde de ces noces avec les oliviers de l'autre côté de la rivière -mère ou marâtre selon les heures - ne s'effacera de ma mémoire qu'avec les jours de ma vie vécue ».

Texte extrait d'une lettre de Mouloud Mammeri envoyée à Jean Pélegri, publié en 1991 par l'association TALA

Questions :

1. Pourquoi plus l'olivier est vieux plus il est important ? Qu'est-ce qui rapproche l'homme de l'olivier ? Expliquez par quels moyens l'auteur réussit-il à identifier l'olivier à l'homme ?
2. L'olivier, ses fruits, la rivière, les saisons, quelles préoccupations actuelles pourraient être illustrées par ce texte qui vante les bienfaits de l'olivier ?

4. KATEB Yacine

4.1. « L'écrivain errant »

Kateb Yacine estimé comme le fondateur de la littérature algérienne de langue française est devenu un mythe dont s'inspireront plus tard des écrivains comme Boudjedra ou Mimouni.

Jean Déjeux remarque : *« il est difficile de définir Kateb Yacine. D'une part, son œuvre est souvent obscure, parfois même hermétique... Un poète déroutant. La poésie de Kateb Yacine est parfois déconcertante et déroutante, à cause d'un certain enroulement du temps sur lui-même, d'une durée intérieure giratoire en quelque sorte. L'esprit paraît glisser le long de spirales indéfiniment continues.»*

Jacqueline Arnaud, spécialiste de son œuvre écrit à propos de Kateb :
« Ce poète au chant bouleversant, soudainement émergé de l'Algérie profonde, a marqué de son « étoile de sang » toute la génération de l'après-seconde guerre mondiale. Il est urgent de lire, d'entendre aujourd'hui ce grand autre de nous-mêmes, ce clandestin qui s'introduit dans notre mémoire à la faveur d'un équivoque passeport de langue française et nous dérange par tant de familiarité mêlée à tant d'étrangeté raciale.»

Kateb Yacine a su imposer le roman algérien grâce à *Nedjma*, œuvre étudiée dans les grandes universités du monde dont on a pu dire qu'il s'agit d'une « *femme insaisissable* », une « *écriture explosive* », une « *nation en gésine* » et « *l'aboutissement d'une difficile recherche de soi dans la langue de l'autre...* ». Naget Khadda Romancier, l'auteur est aussi poète et dramaturge.

Biographie

Naissance près de Constantine le 6 Août 1929. Il fréquente l'école coranique, puis l'école française. Son père, avocat est un homme de double culture, il sera représenté dans son œuvre sous les traits de maître Gharib. Le 8 Mai 1945 le trouve en 3eme, au lycée de Sétif, il sera emprisonné à la suite des manifestations, sa mère, le croyant mort, perd la raison et est internée à l'hôpital de Blida. Renvoyé du lycée, Kateb Yacine voyage à travers le monde (France, Italie, Allemagne, Tunisie, Yougoslavie, Belgique...) il s'oriente vers l'écriture..

En 1946, encouragé par Si Mohammed Tahar Benlounissi (Si mokhtar, dans *Nedjma*), il publie son premier recueil de poèmes à Annaba, *Soliloques*.

En 1947, il donne une conférence à Paris, *Abdelkader et l'indépendance algérienne*. En 1948, il débute sa carrière dans le journalisme à Alger républicain. Il publie des textes dans des revues dont Forge, Simoun, Soleil, Terrasses.

En 1951, il s'exile à nouveau et vit de petits travaux tels qu'ouvrier agricole.

En 1953, il écrit *Le cadavre encerclé* durant cet exil.

Enfin, *Nedjma* paraît en 1956 aux éditions du Seuil

En 1959, *Le cercle de représailles*, Il revient en Algérie en 1962.

En 1966, paraît *Le polygone étoilé*,

L'homme aux sandales de caoutchouc, est une pièce théâtrale écrite en 1970, portant sur la guerre du Vietnam

Depuis, il a abandonné la langue française pour créer une troupe et écrire des pièces théâtrales en arabe dialectal ou en berbère dont les représentations ont lieu dans des usines, des places publiques, des stades... :

-*Mohammed, prends ta valise* est une pièce traitant de l'émigration qui a eu un grand succès.

On compte encore parmi ses œuvres théâtrales :

-*La guerre de 2000 ans*

-Palestine

-*Le roi de l'Ouest*

-*Saout en Nissa*

Kateb Yacine meurt en 1989. Il a été surnommé « l'écrivain errant ». Il demeure le symbole de la révolte pour la justice.

L'œuvre en fragments sera un ensemble de textes retrouvés et réunis par Jacqueline Arnaud et publiés en 1999. .

4.2. *Nedjma*

Nedjma est le roman-phare qui, non seulement a fait connaître l'auteur, mais a propulsé sur le devant de la scène internationale le roman algérien de langue française. Roman complexe à la structure éclatée, dont l'histoire est enchevêtrée, il a été abondamment étudié par les critiques qui ont lu en lui une fiction, une autobiographie, un pamphlet et un poème épique.

Certains critiques ont montré qu'il apporte la contradiction aux thèses du roman colonial d'une part, et d'autre part qu'il met au service de l'Histoire, le mythe de l'ancêtre :

Rachid, Mourad, Lakhdar et Mustapha sont quatre amis vivant à Bône et amoureux d'une même femme, Nedjma mariée à Kamel et inaccessible.

Conçue dans une grotte, Nedjma porte le mystère de sa naissance, on ignore, en effet, l'identité de son père mais l'on sait que sa mère est française. Son mariage avec Kamel est peut-être incestueux. Rachid apprendra par Si Mokhtar, la vérité sur la naissance de Nedjma. Tous les deux vont alors l'enlever pour l'emmener au Nadhor, le lieu de la tribu des Keblout. Mourad arrêté pour avoir tué un français, ses amis toujours obsédés par Nedjma repartent pour de nouvelles aventures ...

On a pu observer que le roman contient trois histoires, une histoire d'amour impossible, une histoire de quête identitaire autour des ancêtres et une histoire de lutte politique portant sur toute une génération, à partir du 8 Mai 45. Qui porte le poids de l'histoire tumultueuse de l'Algérie. Cependant les histoires s'imbriquent.

De fait, Kateb se situe comme fondateur non seulement par les thèmes, mais aussi et surtout, parce qu'il est dans **la rupture** avec les normes des modèles traditionnels occidentaux. En effet dans ce roman, il multiplie les narrateurs, bouleverse la chronologie, enchevêtre les

histoires et introduit dans la structure du roman des genres différents comme le conte ou l'épopée.

Du point de vue de la forme comme du contenu, Kateb Yacine se situe dans la dissidence et la subversion.

Le roman se compose de 6 sections. Nedjma apparaît dans la deuxième section, elle est présente dans la 3ème et 4ème section. Elle est le centre de rapports multiples, elle fait l'objet de quêtes :

- Celle amoureuse des quatre personnages, Lakhdar, Mourad, Mustapha et Rachid
- Celle filiale de Si Mokhtar
- Celle symbolique, de l'identité, puisqu'elle est récupérée par sa tribu Keblout comme le veut la loi du clan.

Nedjma est la source de rivalités et de conflits individuels et collectifs, elle représente également l'Algérie. En fin, dans ce roman, la part d'autobiographie est présente.

Du point de vue de l'histoire, Kateb part de la répression de la tribu des Keblout qui a participé à la résistance de l'émir Abdelkader et évoque la période faisant suite au centenaire de la colonisation 1930, il peint un monde colonial qui évolue dans le bien-être insolent, face à un monde arabe hostile aux Français puisant sa force dans un nationalisme qui débouchera sur le 8 Mai 45. Ces événements du 8 Mai 45 figurent comme dans un reportage.

L'histoire des ancêtres reprend celle de la tribu des Keblout, elle commence à partir du meurtre d'une « Roumia » et de son amant par les Ouled Dhalhâan qui jetèrent les corps dans le territoire des Kbeltiya. Ce qui a provoqué en représailles l'arrestation de 6 ou 7 tolbas de la mosquée qui furent guillotins à Guelma. Ils furent exécutés juste avant que la grâce n'arrive. La tribu fut alors divisée en quatre branches nommées d'après les fonctions qu'on avait données en compensation aux fils des suppliciés.

L'ancêtre des Keblout était un personnage exceptionnel par sa connaissance du Coran, les Kbeltiya étaient des « gens de savoir et de religion ».

Dès ses débuts, Kateb veut donner à son écriture un aspect tel qu'il puisse refléter toute la difficulté et la profondeur du dire. A ce propos, l'auteur déclare :

« Si j'avais écrit des choses simples, je n'aurais jamais écrit ce qu'il y a de profond en moi. »

« Partant des sources poétiques, il tend à faire confluencer théâtre et roman », les frontières entre les genres sont donc franchies dans une œuvre où les personnages et les thèmes sont

repris et se répondent d'un texte à l'autre, ce qui complexifie l'œuvre et la diversifie. Ainsi, on retrouve Nedjma, le personnage, dans le roman éponyme, dans *Le polygone étoilé*, dans *Nedjma ou le poème ou le couteau...*

4.3. *Le polygone étoilé*

C'est un autre texte éclaté qui combine plusieurs techniques empruntées à des genres différents : récit, autobiographie, théâtre, mais aussi collage, monologues tandis que la poésie ouvre et ferme le texte.

Dans ce texte Nedjma est source de poésie et de lyrisme :

« ...adieu ! Que je ne te retrouve plus ou l'un de nous finira écrasé, adieu, je ne devrai pas le dire, la complexité des voies nous ayant d'elle-même dispersés. »

L'Histoire figure dans la peinture des Algériens qui triment pour un salaire de misère ou qui émigrent en France pour rencontrer de nouvelles misères : froid, faim, maladie...

L'univers du colonisé est décrit dans le *Cadavre encerclé* et dans le *Cercle de représailles*. Il est figuré par l'exploitation, l'humiliation, la misère, la prison, l'armée et le rapport colonisateur/colonisé marqué par la supériorité des uns sur les autres. Face à la misère et à l'errance. *Les ancêtres redoublent de férocité* montrent que les tensions aboutissent à une guerre du peuple contre l'injustice d'un autre peuple... L'énoncé historique est polémique et politique chez Kateb.

TD

L'importance du mythe des ancêtres est soulignée dans ce passage qui explique comment la tribu des Keblout réunie au Nadhor autour de l'ancêtre a été disloquée par les répressions coloniales.

L'énoncé mythique

« *Tout se passa en quelques jours, après qu'on eut découvert, bardés de coups de couteau, les corps d'un homme et de sa femme déposés devant la mosquée de Keblout. Les cadavres gisaient ensanglantés, dans un paquet de hardes. L'identité des victimes prête encore, de nos jours, à confusion. Pour les uns, l'homme était un officier du corps expéditionnaire ; pour d'autres, ce n'était qu'un cantonnier européen surpris dans une*

roulotte avec sa compagne...Le Nadhor fut mis à feu et à sang, des juges militaires furent désignés ; peu après, les six principaux mâles de la tribu eurent la tête tranchée, le même jour, l'un après l'autre...Le vieux Keblout (pas le premier, l'un de ses héritiers directs) était mort à l'époque. Après les six exécutions , la tribu demeurait sans chef ; mais Keblout avait une telle progéniture que d'autres jeunes mâles qui avaient grandi dans la terreur et le désarroi commencèrent à quitter secrètement le Nadhor pour s'établir incognito en d'autres points de la province ; la tribu décimée rassembla ses liens renforça la pratique du mariage consanguin, prit d'autres noms pour échapper aux représailles, tout en laissant une poignée de vieillards, de veuves et d'orphelins dans le patrimoine profané, qui devait pour le moins garder la trace , le souvenir de la tribu défunte. On raconte que l'une des veuves sacrifiées sur le bûcher du Nador demeura seule dans les ruines pour y continuer l'enseignement de Keblout... »

Nedjma p. 126

Questions

1. Qui est Keblout ?
2. Que raconte l'histoire de la tribu de Keblout, replacez-la dans la tradition des légendes développées par les conteurs et l'Histoire de la colonisation de l'Algérie.
3. Pourquoi cette histoire de la tribu est-elle importante à raconter, quelles problématiques soulève-t-elle ?

5. HADDAD Malek, vie et œuvre

Malek Haddad est né à Constantine en 1927, où il a fait ses études. Il s'inscrit en droit à Aix- en- Provence. Après avoir enseigné pendant quelques temps, il n'achève pas ses études et entreprend de voyager au Fezzan Il collabore à des revues en France et en Algérie. IL travaille comme ouvrier en Camargue avec Kateb Yacine, puis à Paris. De 1958 à 1961, il publie régulièrement un roman chaque année.

La dernière impression en 1958

Je t'offrirai une gazelle en 1959

L'élève et la leçon en 1960

Le quai aux fleurs ne répond plus en 1961.

Il publiera également cette année un recueil de poèmes *Ecoute et je t'appelle* précédé de *Les zéros tournent en rond*.

Les principaux thèmes traités sont ceux de l'exil, de l'engagement et de la patrie, l'amour impossible ou trahi.

Malek Haddad a occupé des fonctions dans la culture après l'indépendance.

Il a marqué la scène littéraire en soulevant avec acuité le problème de la langue, par le refus d'écrire dans la langue de l'Autre, et en posant définitivement son stylo. Malek Haddad est décédé en 1978, après une longue maladie, il avait 51 ans. Si son œuvre romanesque porte la marque du malaise et du déchirement, son œuvre poétique est résolument engagée dans le militantisme et la lutte.

Pour ses poèmes publiés on relève : *Le malheur en danger*, *Ecoute et je t'appelle*, *Les zéros tournent en rond*.

Dans La dernière impression, Saïd jeune ingénieur doit faire sauter le pont qu'il a lui-même conçu. Pendant qu'il hésite Lucia la femme qu'il aime est tuée par une balle perdue. Son corps est rapatrié en France à Aix-en-Provence et Saïd s'y rend pour présenter ses condoléances à la famille de Lucia, sur le chemin du retour, il prend sa décision et s'engage dans la guerre ; la guerre est indispensable pour arracher la liberté et le pont est inutile « il avait croisé les bras sur l'inutilité de son destin ». C'est « le premier roman algérien à traiter directement de la guerre de libération nationale, il a été interdit de diffusion en Algérie sur ordre du général Massu » parce qu'il menaçait directement la présence française en Algérie. La symbolique du pont est très importante, elle véhicule l'idée que les échanges avec l'Autre ne peuvent plus aboutir qu'à la destruction.

Dans je t'offrirai une gazelle, Haddad tisse deux histoires, celle d'un écrivain nommé l'auteur, et celle de Moulay et Yaminata.

En exil en France, « l'auteur » a écrit un roman d'amour, il l'envoie à un éditeur, Gisèle Duroc. Celle-ci est séduite par l'histoire racontée dans le manuscrit, celle de Moulay et de Yaminata. C'est l'histoire de Moulay, fils d'une grande famille, ruiné il devient chauffeur de camion et traverse le sud. Yaminata, une jeune targuie lui demande de lui rapporter de ses voyages une gazelle vivante.

Moulay promet, mais Kabèche, un homme puissant et riche veut épouser Yaminata qui ne l'aime pas. Pour contrer Kabèche Yaminata propose : « Je te donnerai un enfant mon seigneur, et toi, tu m'offriras une gazelle. » Mais Moulay se perd dans le grand désert et finit par se tuer.

Gisèle Duroc, qui aime l'auteur, ne comprend pas pourquoi l'auteur est incertain et malheureux, angoissé. Par temps de guerre, il renonce aussi à l'amour de Gisèle et refuse finalement de faire publier son roman.

L'élève et la leçon : Salah Idir médecin reçoit Fadela, sa fille engagée dans la lutte, venue lui demander d'héberger un militant, Omar, recherché par la police. Le père refait en une nuit le bilan de toute une vie, rongé par la mauvaise conscience face à l'engagement de sa fille, et par le sentiment d'avoir raté sa propre vie, car il ne veut s'engager à fond à l'image de sa fille, en l'aidant à avorter de l'enfant d'Omar qu'elle porte et qui va la gêner dans sa lutte contre l'occupant français. Salah Idir est dépassé par la nouvelle génération et admire sa fille.

Le quai aux fleurs ne répond plus, raconte l'histoire d'un poète algérien exilé en France, Khaled Ben Tobal, son ami d'enfance, Simon, l'accueille chez lui, mais Monique la femme de Simon s'éprend de lui. Le poète aime sa femme, Ourida, qui a rejoint le maquis, il repousse Monique. Mais en lisant un journal, il apprend qu'Ourida est morte, tuée en compagnie d'un parachutiste. Elle a doublement trahi, le pays et Khaled. Khaled se jette d'un train en marche.

TD

Le temps du mépris

Saïd est un ingénieur qui va aider à faire sauter le pont qu'il a construit lui-même, pour servir la cause des patriotes. Son amie Lucia est morte à Constantine après avoir reçu une balle perdue. Il se rend à Aix-en-Provence pour se recueillir sur sa tombe et livre ses impressions.

« Dans la ville d'Aix-en-Provence , il y a beaucoup de Nord-Africains. Les enfants qui jouent dans les rigoles avec l'eau des bassins, les yeux noirs et agiles, on pourrait se croire en

Algérie....Et c'est un spectacle quelque peu insolite de voir parfois déambuler les robes bariolées d'une femme berbère ou trancher le turban clair d'un vieil exilé qui ne s'est pas résigné à porter la casquette ou à aller nue tête. Saïd n'aimait pas voir ces orphelins de mère-patrie. Il n'aimait pas deviner leur souci de coquetterie, leur nœud de cravate trop gros ou trop pincé. Il n'aimait pas les voir se promener deux par deux, le dos légèrement voûté, emportés dans une de ces discussions qui ne finissent jamais, à la poursuite d'un but de flânerie qu'ils ignorent. Épaves abandonnées, sur un rivage généralement hostile ou indifférent... La nuit, les rues se vident, que voulez-vous les coups de couteaux. Agresseurs de taxis. Maudits. Condamnés. Forçats de la sueur. Il y a quelque chose d'héroïque dans leur présence. Ils vivent—c'est une façon de parler—chez ceux qui les méprisent. Chez ceux qui les fuient. Alors ils vivent—c'est une façon de parler-- entre eux. La même cargaison de malheur. Déracinés. Transplantés. Ils vivent. C'est une façon de parler. Et rien n'est plus poignant que cette gandoura ou ce turban que vous apercevez parfois. Il faut sauver tout ce qu'on peut sauver... »

Ils n'étaient pas là-bas à Constantine, à Tlemcen, à la Calle, ou à Oran. Ils étaient chez eux qui les acceptent dès lors qu'ils passent inaperçus. Or, en vérité, est-il possible qu'un Nord-Africain puisse passer inaperçu en France, en Suisse ou dans la lune ? Le malheur peut-il passer inaperçu ?

Mais vous, Saïd, vous n'êtes pas comme les autres. Avec vous on peut discuter. On peut vous inviter. On peut parler de René Char ou de Beethoven. Vous n'êtes pas comme les autres. On ne fait pas de grimace de dégoût, on n'a pas ce réflexe de peur. Avec vous, on peut s'entendre.

Erreur ! Je suis comme les autres et mes bachots n'ajoutent rien, n'enlèvent rien. Je suis comme les autres, dans la rue des Cordeliers, place Saint-Michel, dans les Vosges ou à Saint-Etienne. Je suis comme les autres, je suis avec les autres. Je dis ma mère comme ils disent leur mère. J'embrasse mes enfants comme ils embrassent leurs enfants. Je crains les rafles comme ils craignent les rafles. Je suis comme les autres. Tout me rattache à eux. Je ne suis moi-même qu'avec eux. L'arbre a choisi sa forêt, la note sa symphonie. Les seuls à me comprendre réellement, les miens. »La dernière impression, p. 131

Questions :

- 1) Quelles sont les différences entre les Nord-Africains et Saïd ? Sont-elles importantes ? Pourquoi ?
- 2) Quels termes renvoient aux thèmes de l'exil ? Et à celui de la xénophobie ?

En conclusion

On peut dire qu'avec une certaine régularité les romanciers algériens, à travers les histoires de leurs personnages, renvoient un effet de réel qui implique la destinée collective du peuple algérien.

Si bien qu'à travers les textes de **Kateb, Dib** dans la première trilogie, de **Feraoun** ou de **Mammeri**, on retrouve un invariant narratif du roman algérien des années 50, c'est-à-dire un certain nombre de constantes à partir desquelles il est possible de tracer un schéma :

- le personnage est confronté à des difficultés, des obstacles.
- ces obstacles sont provoqués par la misère, l'injustice coloniale.
- puisqu'il rêve d'une vie meilleure, il vit un conflit entre réalité de misère et rêve de bonheur
- le conflit débouche sur une volonté d'affirmation de soi
- Elle s'actualise dans la quête du passé et des ancêtres (**Kateb**), l'exil (**Feraoun**), la révolte pour les paysans de Bni nounlen (**Dib**), la guerre dans L'opium et le bâton (**Mammeri**).

Ce schéma nous le retrouvons également chez **Malek Haddad**, de manière légèrement différente, où les personnages partagés entre la culture, la langue de l'Autre et, le désarroi des Algériens, doivent trancher dans *La dernière impression*, le personnage répond à l'appel des opprimés, il finit par s'engager dans la lutte armée.

6. Taos AMROUCHE

Marie Louise Marguerite Taos Amrouche publie en 1947 *Yacinthe noire* qui sera réédité par la suite en 1972 sous le nom de Taos Amrouche. Née dans une famille kabyle catholique, à Tunis, en 1923, son premier roman est autobiographique. Les deux autres romans, *Rue des Tambourins* (1960) et *L'amant imaginaire* (1975) sont également construits autour de sa vie. Elle a écrit, par ailleurs, un recueil de contes et de proverbes intitulé *Le grain magique* (1966).

Extrait : Le pays

« Je garde la souvenir d'un sommeil déchiré, de loin en loin, par le sifflement du train dans la nuit. Depuis, où que je sois, dès qu'un train siffle la nuit, je sens comme un fin poignard fendre mon âme, et ce sont les petites gares d'Afrique du Nord qui surgissent illuminées, avec leurs grands eucalyptus, leurs faux-poivriers et leurs bouquets de géraniums, ces petites gares désertes, trop neuves et trop blanches sous le ciel vide.

Nous étions dix, en nous comptant tous. Et la grappe que nous formions ne m'avait jamais tant frappée par sa lourdeur et le serré de ses grains. Une grappe sombre. Nous étions là, tout emmêlés, dans le wagon. Grand-mère, la bouche entrouverte, était comme inconsciente et terrassée (elle eût dormi dans l'eau de ce même sommeil). Yemma prêtait à l'un son bras, à l'autre son épaule, et ses genoux à un troisième. De temps en temps, elle se dégageait pour lutter contre une crampe. Luc se balançait dans un filet au-dessus de nos têtes.

Le père seul avait le souci d'un voyage qui comportait deux correspondances une en pleine nuit, l'autre au petit jour.

C'était donc cela le Pays ?... Ces montagnes saignantes et nues qui s'élançaient comme des cris en tous sens, avec leurs ombres sévères ? Et ce silence, et cet air bleu, cet air vierge, coupant comme l'eau du puits ? Mais voici que s'anime la place où nous attendons, pêle-mêle dans le matin, grelottant de sommeil, assis sur des paquets informes. Des êtres surgissent, nous pressent fiévreusement contre leur poitrine, nous enferment dans leurs draperies rêches qui sentent la suie, le fruit mûr et la peine : ils ont de longues barbes incultes, des yeux pleins de résignation, ils rient et pleurent à la fois. Pour venir à notre rencontre, ils se sont levés avant l'aube. Le village était à plusieurs kilomètres, la route caillouteuse, tout en lacets. Ils sont là, nos parents du Pays (ceux qui manquent sorts ou en exil). »

Taos Amrouche, Rue des Tambourins

7. Une autre étoile de la littérature algérienne de langue française : Assia Djébar

Assia Djébar, de son vrai nom Fatima-Zohra Imalayen est la première étudiante algérienne à entrer à l'École Normale Supérieure de Sèvres à la suite d'un concours, prestigieuse école inaccessible aux Algériens. En dépit de cela, elle suit la grève des étudiants algériens de 1956 et refuse de passer ses examens de licence.

Fille d'un instituteur formé à l'École Normale de Bouzaréah, Assia Djébar est née en 1936 à Cherchell. Elle suit ses études secondaires au lycée à Blida. Finalement, elle obtient une licence et soutient une thèse en histoire à Tunis après avoir interrompu ses études à Sèvres.

Elle collabore au journal *El Moujahid* et exerce en tant qu'assistante à l'université de Rabat., puis à partir de 62 à l'université d'Alger avant de partir vivre et enseigner à l'étranger.

Elle écrit son premier roman à l'âge de 20 ans en deux mois, l'année 1956, intitulé, *La soif*. Cet opus qui racontait l'histoire d'une jeune bourgeoise sera mal accueilli, sévèrement critiqué et Assia Djébar répondra que c'était « un premier exercice de style ».

Il sera suivi en 1958 d'un autre roman intitulé *Les impatients* dans lequel elle a voulu montrer la prise de conscience de Dalila « enrévolte contre la tradition, son milieu, sa famille. » Elle déclare qu'elle a voulu montrer « comment dans un monde calme où rien objectivement n'avait changé se développait un processus qui laissait deviner les bouleversements futurs. »

La même année, Assia Djébar se marie. Cependant ses romans créent la polémique, on lui reproche de ne pas évoquer la guerre d'Algérie, à ce moment crucial pour les Algériens. Mais de traiter de relations de couples et de sentiments. Elle sera surnommée la Sagan algérienne.

Les enfants du nouveau monde, qui date de 1962, met en scène des femmes durant la guerre d'Algérie et leurs positions face à cette guerre, les portraits vont de la femme traditionnelle de l'ancienne génération aux femmes engagées en passant par des femmes problématiques. A partir de ce roman commence une carrière qui va crescendo du point de vue qualitatif et quantitatif.

Les alouettes naïves, 1967, montre l'évolution d'un **peuple en marche vers la liberté**. La première partie, nous transporte dans un passé, celui de l'enfance de deux cousins Rachid et Omar. Puis leur parcours jusqu'à la veille du déclenchement de la révolution algérienne qui

s'achèvera par la rencontre de Rachid avec Nafissa et leur mariage. La dernière partie, la plus longue, narre l'Histoire des réfugiés Algériens à Tunis dont Rachid et Nafissa avec le cousin Omar.⁶

En 1977, Djébar préface et traduit une œuvre de Nawal El Sadawi, *Ferdaous, une voix en enfer*.

En 1979, elle fait paraître, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, un recueil de nouvelles et contes, qui s'inspirent du tableau d'Eugène Delacroix, peintre orientaliste.

Elle y traduit la vie des aïeules avec sa sensibilité d'Algérienne. Elle traite des rapports de l'écriture et de la peinture, notamment à travers le thème du regard volé, ainsi que de la **claustration** des femmes dans des espaces intimes, elle défend l'idée que **la parole** féminine doit être **libérée**.

Elle écrit, parlant du quotidien des femmes : « *Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout débloquent : parler, parler sans cesse d'hier et d'aujourd'hui, parler entre nous(...) et regarder. Regarder dehors, regarder hors des murs et des prisons.* » Dans cet ouvrage, en effet, elle distingue deux claustrations pour les femmes, celle dans l'espace et celle de l'expression.

Dalila Morsly apporte une explication sur le silence qui a suivi les premiers romans de Djébat, en prenant appui sur une citation de la romancière dans *Ces voix qui m'assiègent* :

« *J'ai publié quatre romans entre vingt et trente ans : 1957-1967. Puis mes nouvelles Femmes d'Alger dans leur appartement ont paru en 1979. Pourquoi ces années de silence ?* »
« *Ce silence, A. Djébar le lie, cela est clairement formulé dans le texte d'ouverture, à sa position de femme. En lisant Femmes d'Alger dans leur appartement comme l'œuvre première qui pose la question **du rapport des femmes à la langue**, qui inaugure **la problématique de la langue**, problématique qui deviendra de plus en plus lancinante au fur et à mesure de la publication des œuvres postérieures, on peut découvrir d'autres significations à l'œuvre.* »⁷

En effet, les critiques décèlent à partir de *Femmes d'Alger dans leur appartement*, une maturité dans l'écriture djébarienne (Noûn p. 56)

⁶Christiane Achour relève que de 56 à 76, Assia Djébar est **la seule** écrivaine algérienne. (Noûn, p.56)

⁷(in *Paroles de femmes en textes. De la mise en écriture de l'insécurité linguistique des femmes*. Expressions N°7 pp.45 à 54)

En 1985, Assia Djébar entame un quatuor avec *L'Amour, la fantasia*, roman qui porte sur la conquête de l'Algérie.

C'est un roman de mémoire et de quête sur sa propre famille, dont Déjeux dira : « qu'il est plus collectif qu'individuel » (*La littérature féminine de langue française au Maghreb*, p.54).

Ce roman marque, en effet, un nouveau départ dans l'écriture romanesque après une pause où l'auteure se consacre à d'autres activités, dont le cinéma. Dans ce dernier roman, Assia Djébar retrace son parcours personnel parallèlement à celui de la conquête coloniale.

Ce roman important sera suivi de *Ombre sultane* en 1987, œuvre portant sur l'histoire de deux femmes mariées tour à tour au même homme. Le thème est celui de la **sortie des femmes dans l'espace public** à laquelle s'oppose l'homme. Thème qui deviendra majeur dans la littérature féministe, notamment la littérature québécoise, une des raisons pour lesquelles Assia Djébar est considérée comme féministe dans l'espace littéraire féminin.

En 1991, elle interrompt son quatuor pour écrire *Loïn de Médine*, un roman qui retrace la vie des femmes du prophète et qui constitue une relecture de l'ouvrage de l'historien Tabari. Elle soulève ici le problème de l'imaginaire collectif face à l'Histoire, elle s'intéresse à la **transmission** et à la **mémoire**.

A partir de 1995, paraissent régulièrement un livre chaque année :

Vaste est la prison en 1995, puis en 1996 *Le blanc de l'Algérie*, récit-témoignage, il déroule la longue liste de personnes publiques qui sont mortes. *Les Nuits de Strasbourg* en 1997. Et un recueil de nouvelles, la même année intitulé, *Oran, langue morte*, dans lequel un récit superpose un conte *des Mille et une Nuits* aux **événements tragiques des années 90**.

Ces voix qui m'assiègent : en marge de ma francophonie, paraît en 1999, Assia Djébar y réfléchit sur son parcours, sur l'acte d'écrire, sur l'Histoire, et sur son identité

Pour les années 2000, on relève *La femme sans sépulture* 2002, *La disparition de la langue française*, 2003, *Nulle part dans la maison de mon père*, 2007.

Dans ce dernier roman autobiographique, où sont rapportés les éléments marquants dès l'enfance, les traumatismes, elle traite, par ailleurs, de la dichotomie Européens et Algériens qu'elle illustre par les différences flagrantes à propos de la place des femmes dans la société.

Dans *La femme sans sépulture*, plusieurs voix féminines reconstituent l'histoire de Zoulikha Oudai, une maquisarde tuée par les colons. Elle restitue progressivement le passé d'une héroïne de la guerre d'indépendance.

Assia Djébar, outre ses nouvelles et romans, a écrit une pièce de théâtre, *Rouge l'aube* en 1969 et un recueil de poèmes, *Poèmes pour l'Algérie heureuse*, publié en 1969 également.

Cinéaste, elle, a réalisé son premier film en 1978-79 pour la télévision algérienne *La Nouba des femmes du Mont Chenoua* et le second, *La Zerda ou les chants de l'oubli* en 1982. Cette expérience a été pour elle une façon de reprendre contact avec la langue maternelle.

La devise de Djébar est « *De loin je suis venue, et je dois aller loin* ».

Conformément à cette devise, Assia Djébar réussit à être élue à l'Académie Française, qui, pourtant, n'intègre que peu d'écrivains francophones. Elle dira dans son discours d'entrée à l'Académie Française en 2006 :

« *Mesdames et Messieurs, le colonialisme vécu au jour le jour par nos ancêtres sur quatre générations au moins a été une immense plaie ! Une plaie dont certains ont rouvert récemment la mémoire, trop légèrement et par dérisoire calcul électoraliste. En 1950 déjà, dans son Discours sur le colonialisme, le grand poète Aimé Césaire avait montré avec le souffle puissant de sa parole, comment les guerres coloniales en Afrique et en Asie ont, en fait, « décivilisé » et « ensauvagé », dit-il, l'Europe. »*

Elle citera encore les blessures de la décolonisation :

« *La France, sur plus d'un demi-siècle, a affronté le mouvement irréversible et mondial de décolonisation des peuples. Il fut vécu sur ma terre natale, en lourd passif de vies humaines écrasées, de sacrifices privés et publics, et douloureux, cela sur les deux versants de ce déchirement. »*

Dans un ouvrage consacré à l'auteure, *Assia Djébar 1936-2015, Écrire pour se raconter, Variations sur une œuvre*, Christiane Achour écrit à propos de *L'Amour, la fantasia* et de l'auteure :

« Dans ce roman majeur, on voit que cette recherche de légitimité, dans le pays d'origine et ses réceptions- jamais acquises, toujours problématiques- s'est investie dans une création qui convoque **l'Histoire de la colonisation et de la guerre de libération** en des positionnements progressivement adoptés.

En ce sens deux sommes récentes, celles de Catherine Milkovitch-Rioux et de Désirée Schyns, deux universitaires, française et néerlandaise considèrent cette relation d'Assia Djébar à l'histoire de l'Algérie comme essentielle (...) **De l'évitement de La Soif à l'inscription envahissante de cette guerre**, des *Enfants du nouveau monde* à *Nulle part dans la maison de mon père*, la romancière a su trouver sa voix pour dire ce qu'elle a vécu dans la distance, une relation critique de combats reconstitués à la lumière des sources historiques « » comme l'écrit Catherine Milkovitch-Rioux »(p. 54-55)

Quant à Assia Djébar, elle a laissé cette phrase, désormais souvent reprise par les critiques, pour expliquer son rapport à l'écriture :

« Longtemps, j'ai cru qu'écrire c'était mourir, mourir lentement. Délir à tâtons un linceul de sable ou de soie sur ce que l'on a connu piaffant, palpitant. L'éclat de rire gelé. Le début de sanglot pétrifié. »

Sa préoccupation est de raconter, de dire et reconstituer, à l'image des femmes des temps anciens qui perpétuaient **l'identité collective**, l'histoire d'une communauté. Son obsession est **de transmettre de traduire**, dans les mots « autres » un vécu, un ressenti.

Assia Djébar décède en 2015, laissant un riche héritage littéraire à la postérité. Ses thèmes de prédilection sont l'Histoire, la mémoire, la condition féminine, le problème des langues et des cultures et l'oralité.

« L'oralité, et en particulier l'oralité féminine, est au centre des textes d'Assia Djébar : ces voix qui l'assiègent, pour reprendre le titre de l'un de ses derniers ouvrages, se multiplient et diversifient les espaces d'écriture et de lecture de ses textes. Les textes traversent les

frontières et avec eux, l'auteure algérienne de langue française invente une nouvelle écriture et une nouvelle langue pour ces voix féminines qui se disent et se racontent en multipliant les espaces géographiques »⁸

TEXTES

Texte1 : Le 8 Mai 45 raconté par Djébar

« 8 Mai 45... Youssef marche maintenant en longeant la place, après avoir pris le soin de veiller à ce qu'on l'ait reconnu (son signal : un journal sous le bras, un béret sur la tête). A cette jeune fille qui le suit avec prudence, silhouette gracile en robe blanche, au pas résolu, il voudrait bien, ainsi qu'il le fait souvent avec Chérifa, sa femme, évoquer non pas les événements seuls de cette journée historique, mais leur éclair, après lequel on avait tant attendu... La même place, nette comme dans son souvenir ; les mêmes cafés, qui avaient cependant fermé en signe de festivité puisqu'on devait célébrer l'armistice, car ce jour s'annonçait comme une kermesse allègre où tous auraient leur part, « tous et pourquoi pas nous – disait avec un début de rage Youssef à Chérifa – nous, les opprimés, les soumis, les « bicots », nous dont le sang avait irrigué les champs de leur « grande guerre ». Aussi étaient-ils venus de partout, les mots d'ordre des partis ayant servi à libérer l'espérance ; ils étaient venus des cabanes du fleuve, des douars voisins, plèbe joyeuse de semi-citadins qui croyaient eux aussi la guerre finie ; jusqu'aux femmes elles-mêmes, leurs voiles glissant de leurs têtes mais qu'elles tentaient de retenir par les dents, jusqu'aux enfants, certains suspendus sur les reins des mères qui couraient alertes, et d'autres, les fils de famille bourgeoises égarés là, parce qu'ils prenaient ce jour pour des vacances folles... Puis un cri éclata, comme une joie ouverte de la foule frémissante, devant les drapeaux qui avaient apparus. « Le drapeau vert de l'Émir » murmurait, en pleurant de joie un vieil homme qui évoquait le héros national, comme s'il était mort hier seulement et non pas un siècle auparavant, sur une terre d'exil. « Le drapeau de notre pays, de notre honneur – continuait Youssef – pour la première fois, depuis un siècle, enfin déployé, dans la joie et dans l'espoir. »

⁸Mina Aït M'bark « Oralité féminine en mouvement : le cas de « Retours non-retour » et Annie et Fatima dans Oran, langue morte d'Assia Djébar, CH. Bonn Échanges et mutations des modèles littéraires entre Europe et Algérie, p. 261

Était-ce un cri, un silence, Youssef ne savait plus, impuissant, surtout, à ce terme de son récit, à exprimer l'émotion violente qui l'avait saisi, lui, pareillement, et dont il retrouvait l'ébranlement à chaque fois, à ce stade de son récit. Les premiers drapeaux étaient sortis au centre même de la place, près du kiosque, puis portés au-dessus des vagues de la foule de plus en plus dense, ils s'enroulaient dans les rues voisines, parvenaient en face de l'esplanade large de l'église où les attendaient en rangs serrés un nombre impressionnant de policiers derrière lesquels tendu de panique et de haine, s'était abrité le monde des femmes endimanchées et chapeautées, de leurs époux aux cols amidonnés qui pensaient fêter, selon le protocole ordinaire, l'armistice d'une guerre qu'ils n'avaient pas connue, la défaite d'un régime qu'ils avaient pour la plupart soutenu. Les drapeaux verts de la foi, de la dignité retrouvée du peuple – poursuivait Youssef qui n'aimait vraiment d'amour que cette réalité mouvante, que ce flux de la misère, - avançaient toujours. Puis Youssef serrait les dents, ajoutait : « Bien sûr, c'étaient des torchons, des bouts de draps rapiécés que les femmes avaient cousus pour leurs chants radieux ». « Les sales torchons ! » criaient les policiers, en faisant leurs premières sommations pour les faire disparaître. Les drapeaux avançaient toujours.

Il y eut alors un second tressaillement de la foule, un « han » de recul collectif en face de l'église où s'était déroulé le matin un service. L'esplanade était entourée d'un cordon de police derrière lequel s'étaient brusquement évanouies les voilettes des femmes, les faces ternes de leurs hommes. ; Le désordre avait commencé : les premiers coups de feu des policiers, le premier mort (un marchand de légumes que Youssef connaissait et qu'il avait vu quelques minutes auparavant, les bras et la poitrine dénudés, rire de joie parce que sans doute il aimait les chants et les bruits), une bousculade aux premiers rangs qui avait dégarni le centre....

Plus d'une trentaine de jeunes avaient été emmenés dans la nuit ou le lendemain à l'aube. Lui était parti sur une jeep, au petit matin, encadré par deux policiers dont l'un, il se le rappelait, était Martinez. Détail, peut-être cocasse mais qu'il n'oubliait pas : durant tout le trajet, Martinez d'un air froid, vidait la cendre de sa pipe en la frappant à petits coups sur le crâne de Youssef

- Et la prison comment était-ce ? Chérifa ne cessait de le questionner.

- Une chance pour moi ; là où j'ai découvert des frères, où je suis devenu un homme.

Les enfants du nouveau monde, pp. 135-137

II. Le Cas des textes poétiques

Et en poésie, que lit-on ?

La littérature algérienne de langue française est dominée par le roman, c'est un fait. Mais la poésie est également représentée par de nombreux auteurs. On s'accorde à situer sa naissance avec la production de Jean-El Mouhoub Amrouche (né en 1906) en 1930.

« *Amrouche avait, dès les années 1930 frayé la voie d'une écriture et d'une réflexion au coeur des quels le rôle ambigu de la culture française dans l'entreprise coloniale était à la fois interrogé et fécondé.* »⁹

Jean el Mouhoub Amrouche poète, critique littéraire, journaliste est l'auteur d'un essai célèbre qui célèbre l'Afrique et son génie, L'Éternel Jugurta. Sa poésie, peu connue, exprime dans *Étoile secrète*, le double exil provoqué par sa filiation.

A partir des années 50 la poésie se développe beaucoup plus rapidement parallèlement aux mêmes événements qui sont à l'origine de l'accélération de l'écriture romanesque : les événements sanglants de Sétif, Kherrata et Guelma en Mai 45.

Des poètes se révèlent sous l'effet de la révolte, de l'émotion surgit l'expression poétique. Ils sont de la génération des années 20 et 30, parmi eux Kateb Yacine, Mohammed Dib, Jean Sénac, Bachir Hadj Ali, Anna Greki, Noureddine Aba, Malek Haddad. Sous l'emprise de ces événements qui ont constitué leur première source d'inspiration, certains vont naturellement poursuivre leurs poèmes en écrivant sur la Palestine.

Henri Kréa est né en 1933, il est poète avant tout ; Il a publié *Liberté* première en 1957, *La Révolution et la poésie sont une seule et même chose* préfacé par Jean Amrouche 1957. Il a également écrit un roman, *Djamal*, 1961 dédié « à ceux de la génération de 1954 », et une tragédie, *Le séisme*, 1958 ; *Le tombeau de Jugurtha*, récit a été publié en 1968

Quelques extraits de poèmes

Jean Sénac est né en 1926, à Beni saf, il chante la révolution algérienne dans ses poèmes.

⁹in Naget Khadda *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse* p.5

Dans son essai *Le soleil sous les armes* 1957, il montre que la poésie et la liberté vont ensemble. Il est l'auteur d'une anthologie de la poésie algérienne.

Jean Sénac, *Ébauche du père*

Aujourd'hui je ne dirai rien.

Laissez-moi à l'enfance,

dans mon sac de chiffons !

Je ne veux pas qu'on remue la merde.

Il sera bien assez tôt demain

pour tout raconter, tout avouer :

la fraternité et la haine, et comme des chiens,

la gueule pleine de lambeaux de chair, les hommes face à face

Et la justice

Et l'espérance.

La cruauté Aujourd'hui laissez-moi l'enfant

qui se retourne...

Henri Kréa est né en 1933, il dédie de nombreux poèmes à la révolution algérienne. On lui connaît un recueil datant de 1957, *Liberté première*. La même année paraît *La révolution et la poésie sont une seule et même chose*.

Il dit dans *Liberté première* :

« Le soleil brille

Pour t'exalter toujours

Peuple bon

Peuple libre.

Pieds et poings liés

Poèmes à la mémoire de Larbi Ben M'hidi et de Ali Boumendjel

*Pieds et poing liés
ils se sont pendus ?
Ils se sont jetés des hautes terrasses ?
Feu sur vos mensonges...
Vous avez insulté la fierté de nos races
Vous avez insulté le cri et l'esprit
Vous avez « suicidé » nos volonté de vie*

Mais le chanvre a poussé pour que lui soit rendue sa terre véritable

*De vos cordes de mort
nous tressons nos fouets
le dernier souffle des héros alimente nos forges*

*Vous avez péché par l'esprit
Nous vous chasserons par l'esprit*

*Le sang de nos martyrs, leur unique pensée
fleur vigilante, lève avec l'orge nubile*

*Toute votre science est épave
dans la raison pure du peuple
dans ses matinées graves, dans son amour déterminé, paisible.*

Matinale de mon peuple, Jean Sénac cité par C. Achour id,

1. Yacine KATEB

La rose de Blida

*En souvenir de celle qui me donna naissance
La rose noire de l'hôpital
Où Frantz Fanon reçoit son étoile
En plein front
La rose noire de l'hôpital
La rose qui descendit de son rosier
Et prit la fuite*

*A nos yeux s'enlaidissant par principe
Roulée dans le refus de ses couleurs
Elle était le mouchoir piquant de l'ancêtre
Nous accueillait tombée de haut
Comme des poux en manœuvre
Plus son parfum de plèbe en fleur nous fit violence
Par son mélange dépaysés
Plus elle nous menaça
Du fond de sa transhumance meurtrie
Cueillie ou respirée
Elle vidait sur nous
Son cœur de rose noire inhabitée
Et nous étions cloués à son orgueil candide
Tandis qu'elle s'envolait pétale par pétale
Neige flétrie et volcanique
Cendre modeste accumulant l'outrage
Exposée de soi-même à toutes les rechutes
Dilapidée aux quatre vents... »*

Ce poème de **Kateb Yacine**, dédié à sa mère enfermée à l'hôpital psychiatrique de Blida, à la suite des événements du 8 Mai 45, *Anthologie des écrivains maghrébins de langue française*.

2. HADDAD Malek

Textes 1 : Les poèmes de combat

*Mes copains ma longue litanie
Surtout ne croyez pas qu'ils méprisaient la mer
Et les joies racontant les évasions petites
Une fleur un gâteau,
La fiancée des veuvages
L'enfant qui court après son ombre
Surtout ne croyez pas qu'ils méprisaient les farandoles
Les troïkas signant sur les pistes bleutées
Et les lourdes questions que posent les gazelles
A l'instant de mourir
Surtout ne croyez pas qu'ils n'aimaient que la guerre
Ils savaient caresser les cheveux des légendes...
Un jour c'était Alger qui répétait la pièce
Qu'aujourd'hui jouent si bien des acteurs non grimés
Et j'ai vu regarder un rêve et la promesse
Et devenue chanson : la mort des condamnés.
Au-dessus des crapauds qui balbutiaient l'amour
Qui donnaient des leçons à nos jeunes années
Nous étions quelques uns à savoir que le jour
Pour devenir matin sacrifiait ses journées.
Nous étions quelques uns à parler de Patrie
Sans formules rouillées dans les journaux bavards
Nous étions quelques uns à parler d'Algérie
Sans verser de sanglots sur d'avidés buvards.
Quelques uns de vingt ans pour qui la capitale
Se trouvait du côté où se font les chansons
Quelques uns à savoir la peine capitale
Suspendue quelque part au-dessus de nos fronts.
Nous étions quelques uns à dénoncer l'erreur
D'un oiseau qui se tait d'un aigle qui s'endort*

*Nous étions quelques uns à crier que l'honneur
Bien ici comme ailleurs se payait au prix fort.
Nous étions quelques uns à savoir que l'orage
S'il se faisait sans nous serait démesurément
Nous étions quelques uns à crever les nuages
Nous étions quelques uns soleils prématurés.
Nous étions quelques uns à douter des paroles
De ceux-là qui craignaient que le soleil soit roi
Nous sommes quelques uns chantant des choses folles
Parmi les champs de tir des chansons hors la loi.*

.....

*Mon copain mes copains
Ma longue litanie*

.....

*J'avais tant de copains dont les noms se tairont
Pour qu'un poète ait la parole
Ces copains pleins de fleurs et qui disaient DEMAIN
Comme aujourd'hui je dis :
Si nous faisons des monuments
J'avais tant de copains qui disaient Nedroma
Devenue ville haute au milieu des grands arbres
Mes copains endormis à l'instant des aurores
Leur nom c'est ma mission de graver sur le marbre
Après les monuments redeviendront rochers...
Je n'ai pas eu d'amis qui ne soient des héros
Du plus loin que je sais inventer les romances
Ils me disaient Malek demain il fera beaucoup
Tous mes amis avaient la sagesse du vent.*

Écoute et je t'appelle pp.117-121

....

Un jour c'était Huit Mai !...

Alors tourne la terre

Et grondez les tonnerres

Mes erreurs j'ai laissé

Au fond de mes tombeaux

Un jour c'était Huit Mai

Mais quel prix pour comprendre

Et que de professeur pour pareille leçon

Et que de musiciens pour aimer la musique !

Un jour c'était Huit Mai !...

Mes amis ont des yeux que j'ai vus en colère

Mes amis ont des yeux que j'ai vu se mouiller

Mes amis tisserands du drapeau nationale

Grand vent levé debout et large et historique

Qui nous fait des vingt ans venger nos cheveux blancs

Ah !

Il nous faudrait la vertu des abeilles

Pour mériter le miel

Et chanter mes amis.

Le malheur en danger p. 28

Le poète HADDAD a consacré des vers à ses amis disparus, écrire dans « le temps de malheur » « voulant préserver pour l'avenir les droits du rêve, vivre en exil lorsque d'autres se battent, écrire dans la langue de l'adversaire entraîne le malaise. »

3. Taos Amrouche *Le grain magique*

Ne sois pas impatient

Puisque Dieu est là.

Comme aujourd'hui la tristesse nous sera enlevée,

L'hiver passera tel un vilain songe,

Les froids nous quitteront

Et les nuages, les pluies et les vents.

L'herbe repousser

Les prés en deviendront tout verts

Et fleuris de fleurs entrouvertes

Et des troupeau y viendront paître.

L'été nous sera rendu

Et la terre se fera toute chaude.

Dans les plaines mûriront les blés

Et les fellahs n'auront plus faim.

Les oiseaux chanteront encore

Dans les arbres, entre les feuilles.

Les abricots et les pêches,

Les pommes et les mûres,

Les poires et les figues

Et toutes les richesses

Qui emplissent le monde,

Dieu les a données à ses créatures.

Mais il leur a dit :

Vous devrez travailler.

Il leur a donné la mort,

La vieillesse et l'exil,

Les maladies et les pleurs

Afin qu'elles thésaurisent le bien

*Et se présentent à Lui les mains pleines,
Après avoir couché dans le froid de la tombe.
Qu'emporterons-nous des biens de la terre ?
Nous les laisserons à des héritiers, Et nous nous en irons les mains nues
De ce monde éphémère,
Car n'est éternelle que la Face de Dieu.*

*Et Dieu leur a dit :
Si vous semez le bien Je vous recevrai dans mon paradis,
Ceux qui ont eu faim seront rassasiés,
Et ceux qui ont pâti connaîtront ma joie.
Ceux qui ont eu froid je les vêtirai,
Et ceux qui ont pleuré auprès de moi riront ;
Ceux qui sont séparés se retrouveront
Dans mon paradis, le seul éternel.*

*Ne sois pas impatient,
Ne désespère pas :
Un jour nous verra sous la face de Dieu !*

Extrait de Le grain magique, contes, poèmes, proverbes berbères de Kabylie.

Même lorsque le roman se présente comme une autobiographie, ou quand il emprunte à l'esthétique réaliste, alors qu'on lui reproche son absence de recherche esthétique au profit de du discours idéologique, ce modèle reste le plus souvent parasité, miné de l'intérieur par l'incorporation au texte romanesque d'autres formes génériques telles que le conte, la poésie, des proverbes et dictons, de formules du terroir qui peuvent être transposées directement de l'arabe au français.

Ces romans, pour la plupart engagés développent un nombre important de savoirs sur un peuple, son Histoire, sa société, sa culture pour marquer la présence du peuple algérien au

monde. De cette manière, on peut dire que l'expression littéraire en français était un moyen de dénonciation et de rejet de ce que l'occident avait apporté dans ses valises et qui provoquait le déchirement, y compris, le rejet des formes littéraires.

Cependant, au lendemain de l'indépendance en 1962, cette littérature est abandonnée. Pendant une dizaine d'années, la production se tarit. Ces écrivains refusent d'entrer dans un système qui les obligerait à chanter les bienfaits du socialisme. Aussi des critiques s'empressent rapidement de conclure que, puisque les raisons de l'engagement des écrivains (le colonialisme et ses méfaits) ont disparu, cette littérature écrite en français est vouée à disparaître aussi.

PHASE 2 : LA LITTÉRATURE POST- INDÉPENDANCE

CAS DE Mohamed DIB

Des romans les plus étudiés aux textes les plus complexes

Qui se souvient de la mer et Cours sur la rive sauvage

Le romancier se détourne du réalisme et entre dans la phase de la littérature moderne où ce qui importe est le travail de l'écriture à l'image du roman américain et du nouveau roman. L'intrigue, l'organisation du temps et de l'espace sont appréhendés autrement que dans le roman réaliste. Pour parler de l'horreur de la guerre dans *Qui se souvient de la mer*, il fallait changer la forme. L'écriture se situe du côté du fantastique et de la science -fiction.

Dans ce récit, la cité est désagrégée par la guerre, les habitants pourchassés se réfugient dans la cité souterraine. Le temps est lui aussi bousculé, des moments du passé (enfance et adolescence du personnage) resurgissent pour interférer avec le présent de la guerre. Le personnage est soumis à une interminable errance. Ce roman sur la guerre sort l'année de l'indépendance de l'Algérie.

Beïda Chikhi écrit à propos de ce roman, « *Qui se souvient de la mer subvertit le travail d'analogie avec le réel et aboutit à une représentation de l'Histoire qui fait fi du vraisemblable. La transformation s'opère dans une nouvelle organisation des fonctions, plus exactement dans un changement de position : les fonctions émotive et poétique prenant les rênes de la textualité, le roman donne l'impression d'un délire purement lexical sur un référent fantomatique.* »

Et sur *Cours sur la rive sauvage*, « *conçu entièrement comme une désintégration des références réalistes, nous est proposée à travers l'énigme des significations plurielles, totales, nées de cette poéticité...un nouveau rapport à l'idéologie et à l'Histoire ; même si le texte ne les dit pas explicitement, même si en apparence, l'Histoire et idéologie semblent être les deux grands absents de l'œuvre et marquer par leur absence le désengagement de l'auteur.* »

En effet ces deux récits plus proches des récits poétiques mêlent rêves, symboles, images et mythes. Ils empruntent au poème par un système de répétitions, d'échos et de contrastes qui canalisent la signification.

Si *Qui se souvient de la mer*, portant sur la guerre, sort l'année de l'indépendance de l'Algérie, *Cours sur la rive sauvage* engage dans une quête autour de trois personnages, Iven Zohar, Radia, Hellé, double de Radia et son substitut, avec un schéma qui se répète plusieurs fois : séparation, recherche, rencontre, sur lequel porte le parcours d'Iven Zohar.

Avec *La danse du roi*, Dib retourne vers le réalisme, l'Algérie est indépendante, une nouvelle réalité s'installe. Ce roman « a suscité lui aussi le désarroi des lecteurs » comme les deux précédemment cités, il s'intéresse aux pouvoirs du langage dont le langage politique.

Le roman regroupe Arfia ancienne maquisarde, Rodwan, ancien combattant, devenus tous deux des clochards, et un nabot. Ces personnages marchent de nuit par temps de froid et sous l'emprise de la faim pour éviter de croiser l'armée. Ils rencontrent d'autres personnages du passé, la narration se fait à plusieurs voix et à travers plusieurs temps. Le pessimisme imprègne cette œuvre.

Dans le diptyque *Dieu en Barbarie* et *Le maître de chasse*, l'auteur « instaure un débat d'idées autour du projet de société de l'Algérie indépendante. », l'« entreprise de re-définition de soi est toujours en cours tant dans le référent historique que dans l'univers mythique créé par l'auteur. » N. khadda

Les protagonistes sont Kamel Waëd, un haut fonctionnaire et Hakim Madjar, un ancien syndicaliste. On retourne au monde paysan dans *Le Maître de chasse* et la misère des fellahs est à nouveau mise en scène comme dans *L'Incendie*.

Habel inaugure un nouveau cycle celui de l'émigration et celui de la folie. C'est un roman à la structure complexe, le thème essentiel est la quête de soi. Habel est un émigré chassé de la cité par son propre frère, éloigné de sa famille est livré à lui-même dans une ville absurde où ses sorties nocturnes lui font croiser des êtres étranges et le conduisent à vivre des expériences troublantes. Il prend pour habitude de retourner dans un carrefour où il a failli perdre la vie, écrasé par une moto de hippie, le carrefour de la mort. Il y rencontre Sabine, Le Vieux, un vieil écrivain qui se travestit en Dame de la Merci, et Lily qu'il aime, mais qu'il perd car elle s'enferme dans son monde de folie.

C'est à partir du carrefour de la mort que Habel est livré à des expériences hors de l'ordinaire, en errant dans les rues : visions, prostitution, scène de castration, rien ne lui est épargné jusqu'à l'apparition de l'ange de la mort qui s'adresse à lui et lui octroie la possibilité de mieux percevoir la vie.

C'est aussi à partir du carrefour que la parole de Habel prend forme pour raconter par bribes les expériences vécues qui le mèneront à « sa vérité ». Une vérité qui le conduit vers l'hôpital psychiatrique où se trouve Lily pour y partager sa déraison.

Le symbolisme porté par ce roman voue Habel à vivre en marginal, séparé du reste de la société pour trouver un sens à sa vie.

Les Terrasses d'Orsol poursuit ce thème de l'exil, mais avec un déplacement du cadre géographique, un pays nordique dans lequel le personnage principal Aëd est envoyé en mission, mais bientôt, il se rend compte que sa mission n'est qu'un prétexte, le pays ne lui répond plus, on s'est débarrassé de lui. Nouveau roman de l'étrangeté : les habitants d'Orsol où il a été envoyé, après un accueil très encourageant se détournent de lui, à la suite d'une découverte fortuite qu'il fait : celle d'une fosse dans laquelle grouillent des êtres misérables qu'il n'arrive pas à nommer.

Déambulant dans les rues, seul, il rencontre un émigré qui prononce le mot « çadaqa » en arabe et le renvoie à la vérité de la Fosse. D'autre part, devenu amnésique, il rencontre Aëlle qui deviendra le seul être important pour lui à la fin du roman.

Le Sommeil d'Eve, nous introduit encore plus profondément dans cet univers d'exil et de folie. Faïna, fille du Nord, amoureuse de Solh, fils du Sud, est partagée entre son pays d'origine et sa passion amoureuse. Roman où chacun des personnages prend la parole à son tour, le discours de Faïna est celui d'une psychotique. Confronté au délire de Faïna, Solh se remémore les traumatismes vécus dans son pays durant sept ans et demi.

La prise de parole permet à chacun de retrouver sa propre histoire. Psychanalyse et discours du refoulé donnent toute son épaisseur littéraire et significative à ce roman lorsque l'auteur y mêle lyrisme, poésie et symbolisme porté par le sens.

Neiges de marbre et *L'Infante maure* sont des romans qui mettent en scène les difficultés des rapports d'un père algérien et de sa fille qui vit loin de lui avec sa mère, en Finlande.

En vérité, les difficultés de la communication entre les langues sont déjouées grâce à la langue de l'enfant, celle du cœur. Elle arrive à créer l'entente avec le père. Dib réussit à parler de l'exil avec légèreté en le rapportant au monde de l'enfance.

Pour l'auteur, « les enfants qui sont riches de deux cultures sont également riches de deux imaginaires ». Dib se situe au centre de la problématique de l'interculturalité avec ces deux romans.

La quête de soi, amorcée dans les romans fantastiques, se poursuit dans les romans de l'exil et prend une tournure mystique, les émigrés, jamais intégrés dans la société d'accueil, pris dans des expériences de solitude, d'amour, de mort et de folie, ont recours à la parole sacrée pour trouver la vérité et donner un sens aux événements. Depuis *Dieu en Barbarie*, le texte coranique n'est jamais loin de l'écriture chez Dib.

L'arbre à dire est considéré comme un essai qui fournit, du point de vue sémiotique, une grille de lecture culturelle des œuvres de la littérature algérienne.

Texte 1 : Le sacrifice des martyrs

Arfia et ses compagnons marchent la nuit dans la montagne, ils sont épuisés, ont froid, ont faim, le vent les fait souffrir, il s'engouffre dans les poitrines. Ils ne sentent plus leurs pieds, leurs mains. Slim demande à s'arrêter mais ils risquent d'être repérés, ils doivent poursuivre leur marche.

« Il continue à regarder tout ce pays de pierres et d'épines. Il ne bouge pas.

- Voilà la nuit qui tombe ! Je dis.

Il recommence à se battre les côtes des deux bras pour se tenir chaud. Il regarde toujours ce pays sur lequel la nuit se jette. Elle a déjà fait disparaître les fonds, et elle va tout gober. Il regarde ça, et moi aussi, je regarde ça, cette espèce de mort, et je pense à rien, les choses sont toujours ce qu'elles doivent être, jamais autrement. Et la nuit se referme sur nous, et la

montagne avec elle, et là, dans tout ce noir ne demeure que la danse frénétique du vent, ce vent fou qui nous acclame et ne sait rien faire d'autre.

Alors, il dit Slim, comme ça, d'un coup :

- Et si la victoire elle est pour nous, Arfia ?

Je reste bête devant une telle question, je ne sais pas ce qu'il faut dire. Je réponds :

- Ce n'est pas encore fait...Tu te poses trop de questions, Slim.

Lui, têtue comme une mule :

- Si elle était pour nous, nous en ferions quelque chose d'utile ? Chacun retournera à sa place ? A sa place d'avant, je veux dire ? Le patron à la tête de sa fabrique et moi à coltiner les sacs et les caisses de marchandises qu'il recevra ? Comme avant, quoi !

- Tu te poses trop de questions. Ça ne mène à rien de bon.

- Je reconnais. Mais quand même je voudrais savoir ! C'est plus fort que moi.

- Tout change Slim ! Je lui fais. Tout ce qui veut vivre ! Tout ce qui mérite qu'on se batte pour !

Rien ne peut rester comme avant !

- Je tiens à vivre, moi ! Et comment !

- Alors, tu gagneras !

Je frappe le sol du pied.

- Cette terre, elle se bat ?

Il me fait ni oui ni non.

- Elle changera de peau, elle vivra ! Je lui dis.

A ce moment, il murmure d'une voix douce, plus épouvantable que tous les cris :

- Alors ne faut pas que cette montagne m'avale. Non je ne veux pas qu'elle se referme sur moi. Je ne veux pas qu'elle devienne mon tombeau.

Et maintenant, il est là-bas. Il est resté là-bas. Il est là-bas avec des milliers de morts qui n'appartiennent plus à personne, sauf à eux-mêmes. Et moi je continue à attendre son retour...Oui à l'attendre. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut avoir trouvé de repos là-bas. Mais est-ce qu'une femme ne sait jamais pourquoi elle attend un homme ? Leur propre mère ! Nous ne cessons jamais d'être ! Si nous n'écoutions que notre sentiment, nous les renfouririons dans le ventre qui les as portés (...)

A force de faire ce qu'on attend de vous, vous refusez même aux autres le droit d'agir autrement que vous. Et c'est ainsi que vous vous trouvez avoir perdu toute pitié... C'est ainsi que moi, Arfia, j'ai laissé mourir Slim là-bas, dans les montagnes.. Je ne t'ai pas tout

raconté... Je l'ai laissé mourir, je revois encore cette nuit : elle s'est abattue sur nous dans les sifflements des grillons et la plainte, toujours la même, que le vent colportait d'un bout à l'autre de la montagne, et c'était dans cette plainte, aurait-on dit, que toute la pitié qui restait au monde se trouvait rassemblée.

Elle cognait, et elle allait recommencer plus loin, plus fort, et j'entendais Slim frissonnant, claquant des dents, qui disait :

- Faut se coucher ici Arfia. Dans cette satanée montagne, tant pis. Je ne pourrai pas marcher...La douleur me reprend.

La danse du roi, pp.98 à 101

PHASE3 : LITTERATURE ALGERIENNE CONTEMPORAINE

1. Le renaissance de la littérature avec RACHID BOUDJEDRA, « l'enfant terrible »

Il fait une entrée fracassante dans la littérature algérienne avec son célèbre roman, *La répudiation*. Ce roman publié en 1969, s'inscrit dans la tradition de la contestation et sera censuré en Algérie.

Ce texte se présente comme un roman provocateur, jugé violent, il remet en question la société patriarcale traditionnelle. Le narrateur y raconte son enfance et son adolescence sous l'autorité d'un père tout-puissant. Ce père, ayant répudié la mère du narrateur, celui-ci se sent répudié également, il exprime toute la haine qu'il voue à son géniteur, aux valeurs et coutumes issues de la tradition. Le roman soulève de nombreuses polémiques, en racontant l'histoire d'une enfance saccagée. Boudjedra impulse un nouvel élan à la littérature et alimente les controverses.

Biographie

Boudjedra est né en 1941 à Aïn Beïda, dans une famille bourgeoise. IL a fait ses études à Constantine, puis à Tunis et a rejoint le maquis en 1959 à dix-sept ans. Il y sera blessé. Il représentera, plus tard, le FLN (Front de Libération National) dans les pays d'Europe de l'est et en Espagne.

Enfin, il rentrera en Algérie et soutiendra, à la Sorbonne, une thèse sur Louis Ferdinand Céline. En 1965, interdit de séjour en Algérie, il voyagera en Europe et au Maroc et assurera des séminaires. En 1979, l'interdiction de séjour est levée, il retournera en Algérie pour assurer des enseignements à l'université d'Alger. Par la suite, il occupera diverses fonctions dont l'une au ministère de l'information et de la culture, puis une autre en tant que lecteur à la SNED.

Il vit toujours à Alger et continue à produire et à soulever régulièrement des polémiques dont les dernières s'articulent autour du pamphlet qu'il a écrit contre certains auteurs algériens, intitulé, *Lescontrebandiers del'histoire*.

Il a été qualifié d' « enfant terrible » de la littérature, du fait des controverses que ses romans soulèvent, sans doute, et surtout, en référence au prix obtenu pour *La répudiation*. En effet, si Boudjedra excelle dans la réécriture de l'**Histoire collective**, il est également perçu comme l'écrivain de la transgression.

En 1972, il fait publier *L'insolation*, roman qui se déroule dans un hôpital psychiatrique, où il expose le délire d'un enseignant accusé d'avoir tué son élève. Ce texte fait référence à l'histoire coloniale, le délire du professeur de philosophie permet de donner une vision particulière de la guerre d'Algérie.

En 1975, *Topographie idéale pour une agression caractérisée* évoque le milieu de l'émigration. Ce roman paraît peu de temps après la vague d'attentats contre les Algériens en France, à la suite de la nationalisation des hydrocarbures. La victime, munie d'un papier portant une adresse, est perdue, désorientée, dans le labyrinthe des couloirs du métro. Son désarroi, allant crescendo, prendra fin avec sa mort.

En 1977, *L'escargot entêté* met en scène l'expression d'un nouveau délire, dans un monologue tenu par un fonctionnaire maniaque chargé de la dératisation qui voit entrer, dans son quotidien, un escargot. Le monologue du chef de la dératisation développe ses idées fixes : la sévérité de sa mère, son père, sa sœur, ses obsessions. Il dresse la caricature du fonctionnaire modèle : ponctualité, précision et souci excessif de l'hygiène. En outre, il développe une autre manie, celle d'écrire sur des petits bouts de papier qu'il cache dans ses multiples poches. Cette fable nous introduit dans l'univers d'un bureaucrate dépassé par les multiples problèmes de gestion de la ville.

Ses romans introduisent **la psychanalyse** dans la littérature algérienne.

En 1979, *Les 1001 années de la nostalgie* s'inscrit dans la lecture de l'**Histoire** et dans l'intertextualité. Dès le titre, l'intertextualité est manifestée par le lien avec les *Mille et une Nuits*. Les critiques ont souligné la parenté avec l'oeuvre de Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude* ; L'histoire est celle d'un homme SNP (Sans Nom Patronymique) part à la recherche de la maison où aurait vécu Ibn Khaldoun pendant quelques temps. Après plusieurs péripéties, il découvre qu'il est le descendant de l'illustre penseur, mais n'a aucun moyen de le prouver. C'est une oeuvre pleine d'imagination

Le démantèlement, 1982, est un récit organisé autour de Tahar El Ghomri, vétéran de la guerre de libération qui présente un aspect sombre de l'Algérie. Il vit sur une colline dans une pauvre maison souffrant d'une malade pulmonaire, il rédige chaque nuit une oeuvre.

Cependant, il s'adresse à une jeune fille pour lui parler de la révolution car Selma symbolise l'avenir. Celle-ci interroge, elle passe l'Histoire sous le microscope, en lisant les manuscrits de Tahar El ghomri.

Influencé par L.F. Céline, Boudjedra a une vision nihiliste « qui l'incite à rejeter bon nombre de valeurs et d'idéaux ».

Le vainqueur de coupe, 1989, raconte l'histoire d'un Algérien qui émigre. On lui confie une mission, l'assassinat d'un bachagha, lors d'un match de la coupe de France. Il accomplit sa mission et sera emprisonné, le récit est construit autour d'un **destin particulier** pris dans le mouvement de **l'histoire collective**.

L'auteur écrit également en langue arabe, le roman *La macération*, qui a été traduit par l'auteur lui-même et Antoine Moussali en français et publié chez Denoël en 1984.

Parmi les romans qui se penchent sur l'Histoire, on doit signaler *La prise de Gibraltar*, prise menée par Tarek ibn Ziad et ses cavaliers, roman paru en 1987. Ce roman qui peint une scène de têtes roulant dans le Rhummel renvoyant forcément à la prise de Constantine en 1847 par les Français, montre à nouveau l'intérêt de l'auteur pour l'Histoire collective.

De nombreux autres romans sont à inscrire à l'actif de cet écrivain prolifique, citons encore, pour les années 90, *Timimoun*, un livre sur le désert qui révèle une vision du monde en mouvement entre fiction et réalité, *La vie à l'endroit*, *Le désordre des choses*, *Fis de la haine...* et pour les années 2000, Hôtel *Saint Georges*, *Printemps*, *Les figuiers de Barbarie*, *Les funérailles*, *La vie à l'endroit*, ...

Dans Hôtel Saint-Georges, il s'agit d'un ébéniste français qui est appelé en Algérie pendant la guerre de libération pour faire des cercueils destinés aux soldats français ; il voit l'armée française en train de se défaire : « *Il comprend que toute guerre se retourne inexorablement contre ceux qui la font.* » Le roman est écrit à la première personne, chaque

chapitre est pris en charge par un personnage qui raconte l'histoire selon son point de vue. Boudjedra remonte à la guerre d'Algérie et y décrit l'atrocité de la barbarie, remettant en cause les pratiques de l'armée coloniale à travers le regard de l'ébéniste qui est contre cette guerre.

Deux pôles sont présents dans l'écriture de Boudjedra, l'**Histoire** et la **névrose**. Provocateur et déconcertant, il s'inspire de la transgression des tabous et prend appui sur l'introspection pour mettre à nu le refoulé.

Boudjedra décrit la société pour qu'après s'être libérée du colonialisme, celle-ci se libère du poids des préjugés, car il revendique **la modernité**.

L'écriture intertextuelle présente dans la plupart de ses romans (intertextualité, notamment avec Claude Simon), a été le principe d'écriture de *La macération* paru en 1994, ce texte-collage qui renferme beaucoup d'extraits de textes anciens de Boudjedra lui-même (procédé que l'on nomme intratextualité) et de Claude Simon. Sont des thèmes constants dans l'écriture de l'auteur.

Parmi certains éléments autobiographiques qui se répètent d'un texte à l'autre de Boudjedra, on retrouve les rhèmes constants tels que le mûrier, la mort (celle du frère), la répudiation, le sang, l'amour, la folie repris en écho dans ses romans.

1.1.Écriture et constantes

Boudjedra utilise une écriture qui dérange, qui provoque « en inventant ses propres règles. ».

De nombreux autres textes sont à mettre au compte de cet auteur prolifique, citons *Fascination*, 2001, roman de la variété spatiale (Pékin, Hanoi, Paris, Constantine, Alger) dont Amina Azza Bekkat dit qu'« il reflète **l'instabilité du parcours** et de la quête de l'écrivain. »

Son premier écrit est un recueil de poèmes *Pour ne plus rêver*. Son univers où se croisent autobiographie, fantasmes, imaginaire et critique sociale convoque littérature, intertextualité, intratextualité, et références historiques.

Ses romans ancrés dans la **réalité sociale** ne manquent pas de rendre compte des **contextes socio-historiques** et des événements marquants, parmi lesquels, il convient de citer la mort de la mascotte du CRB (équipe de football de Belcourt), Yamaha, symbole des jeunes supporters algériens, violemment assassiné, lors d'un match de football, et relatée dans *La vie à l'endroit* (1994). Ce roman raconte comment le personnage principal, Rac, menacé de mort, se cache et erre de ville en ville, durant la période des années sombres de l'Algérie, les années 90.

L'Histoire, dans l'écriture romanesque de Boudjedra, brouille les frontières entre réalité et mémoire individuelle pour concrétiser l'acte de réappropriation d'une Histoire effacée par la domination coloniale et l'acculturation. Cette Histoire oubliée et perdue dans une Algérie indépendante est à retrouver, à reconstituer.

1. 2. Analyse du roman *La vie à l'endroit*.

« Dans *La Vie à l'endroit*, on retrouve la même inscription en palimpseste des lieux. Les lieux actuels sont éclairés par l'évocation du passé : Constantine et Bône, auxquelles s'ajoute Alger associées à un repère temporel, celui de la crise qui secoue l'Algérie dans les années 90, et autour desquels la signifiante s'organise.

Rac, le personnage principal, fuit et se cache. A l'instar de l'autre Rachid, le compagnon de Si Mokhtar qui, dans *Nedjma*, se réfugie dans le fondouk et dans les quartiers mal famés de la ville, il se déguise, et limite ses déplacements :

« Rac passait, maintenant, sa vie à marcher. Il arpentait comme au hasard, les trois villes qu'il connaissait si bien : Alger, Constantine et Bône, avec lesquelles il avait, plus que des attaches et des sentiments, de vraies affinités esthétiques et affectives »

« En cet instant du danger et de la peur, en cet instant où le temps écoulé est confronté à son éventuelle clôture, les villes se confondent. On pourrait presque dire que le personnage retrouve ce temps de la passion camusienne, où tout est dans l'anéantissement de l'instant. On retrouve la même intensité, la même dramatisation et les mêmes oppositions irréductibles

entre la vie et la mort... Mais cette intensité ne va signifier ni perte de la mémoire ni refus de l'Histoire. »

C'est le souvenir, c'est-à-dire l'Histoire, qui établit une certaine différence entre les villes.

D'abord la ville du présent, et de la menace. C'est Alger, la ville de Yamaha. La victoire de l'équipe sportive déclenche un processus imprévisible. La ville n'a plus peur et continue à chanter et à danser même au-delà de l'heure du couvre-feu.

La ville devient un théâtre, ou un spectacle, que le personnage ne s'arrête pas de regarder, et d'arpenter. C'est une ville marine, « méditerranéenne, caricaturale ». Elle a rejoint le lot des villes qui lui ressemblent. Elle n'a pas été transformée, mais les oppositions fanoniennes*, entre ville européenne tout en hauteur bien ordonnée et la médina accroupie en un amas inextricable, ne fonctionnent plus de la même façon. « La médina arabe » est repoussée par le port vers les hauteurs. L'opposition n'est plus entre colons et colonisés ; elle est entre riches et pauvres.

L'autre ville, Constantine, la ville de l'origine. C'est la première ville, la ville natale, où se trouve encore la maison familiale dans laquelle Rac trouve refuge pendant quelques jours. Ville décor, mais aussi ville où l'urbanisme est quasiment invisible, comme le bâti des hommes se confondait avec le travail de la nature :

« Crépi ocre des maisons. Falaises argileuses surplombant les gorges profondes du Rummel (...), ruelles trop étroites de la casbah (...). Grondement des eaux jaunes et boueuses du torrent qui hurle dans ces gouffres vertigineux, en plein centre de la ville, au-dessous d'un pont emblématique, suspendu et métallique »

La marque des hommes semble quasi inexistante. La vieille cité semble toujours indomptée. Le fleuve est à son cœur, qui rappelle la violence d'une force hostile, venue des profondeurs. Le séisme semble inéluctable. Rac n'y restera que quelques jours avant de reprendre sa fuite devant les tueurs.

La troisième ville, c'est Bône, la cité de l'adolescence heureuse. Mais c'est aussi la ville palimpseste par excellence, le lieu où s'affrontent mémoire et oubli :

« Ville jaune. Palmiers rabougris. Ennui colonial. Bône de son enfance ne sent ni les épices d'Asie, ni soieries du Proche-Orient. Et pourtant grenier à blé,

comptoir phénicien, port punique, ville romaine enchevêtrée dans des fondations arabes et des cimetières vandales »

Comme dans le roman de Kateb, c'est un lieu en strates. Mais l'adolescent ne les a pas connues, ou très peu. Le temps du présent a comme perdu la mémoire des premières villes archivées. Comme le pays tout entier, l'espace est refaçonné sans cesse, et l'oubli programmé. Seuls des articles de bazar (« le benjoin du Mali, l'aloès de Madagascar et le soullan du Soudan ») maintiennent le souvenir d'un autre destin.

C'est cette mémoire qui, « comme un relent d'histoire », l'assaille. C'est à Bône, plus qu'à Constantine, la première ville, que se fait la remontée de l'histoire : « *Bône monte et descend de la toiture du port à la dentelle des murailles, où jadis se profilait l'ombre d'une citadelle turque transformée ensuite par les Français qui ornèrent sa cour d'une magnifique guillotine* ».

Mémoire des violences qui se succèdent, aujourd'hui encore. Dans l'espace urbain, dans l'usage des constructions, se retrouvent ces violences subies.

« Rac est enfermé dans cette chambre d'hôtel au-dessus de Bône en face des ruines d'Hippone ». Comme chez Kateb, nous retrouvons la coprésence spatialisée de périodes éloignées. L'espace urbain porte le poids de l'histoire. »¹⁰

*Fanonienne : de Frantz Fanon

Compte-rendu rédigé par Jean Déjeux pour *Topographie idéale pour une agression caractérisée*

« *Mohammed, prends ta valise, va nous chercher des devises* », disent les bourgeois algériens, dans la pièce de Kateb, *Mohammed prends ta valise*. Le troisième roman de l'écrivain algérien Rachid Boudjedra nous montre justement le migrant débarquant pour la première fois sur le pavé de Paris et s'engloutissant dans le métro. Il n'en sortira que pour se faire tuer par une bande de voyous à la Porte de Clichy. Des heures durant, il déambulera dans les

¹⁰

Analyse proposée par Zineb Ali Ben Ali in *L'Histoire tue. Le roman algérien des années 90* in *Où va l'Algérie ?* Ahmed Mahiou, Jean Robert Henri. <http://books.openedition.org/ireman/421> ? lang=fr

couloirs, tenant d'une main sa lourde et vieille valise, dans l'autre un morceau de papier où est inscrite l'adresse de l'ami. Voyage à travers l'absurde, réellement sans le savoir, l'homme va vers la mort.

La topographie est connue : un labyrinthe sans fin. Dédales, contours, escaliers, carrefours hostiles.

Tel est « l'enfer souterrain » fait d'interminables boyaux concentriques. Descendre en enfer, c'est ici plonger dans le ventre de la marâtre, dans l'ancre de l'ogresse. On lui avait dit avant de partir de sa montagne : tu verras c'est facile, au lieu de le prévenir au contraire qu'il y avait d'abord cette épreuve du labyrinthe (avant d'ailleurs toutes les autres : recherche du travail, hôtels, police). L'agression, elle est nettement caractérisée, en effet.

« Buter » revient assez souvent. L'homme à la valise bute contre les gens. Il bute surtout visuellement contre les signes, les symboles, les graphiques. Impossible pour lui de les déchiffrer et de les décoder. Il y a de quoi devenir fou ! Il est agressé par les lumières, le néon, les couleurs, par les affiches publicitaires : femmes nues ou presque, filles excitantes ou offertes, collants, soutien-gorge, papier hygiénique, tampons, etc, Partout le mauvais rêve, la publicité alléchante, les énigmes, l'hostilité et la méfiance radicale. Homme seul dans la foule. Il est « pris entre la fascination et la nausée », dans un « vaste complot ourdi par des forces occultes ». Il marche à « la frontière entre le réel et l'imaginaire » où tout est factice, falsifié, placé là pour le dérouter et le perdre dans un épouvantable cauchemar. Finalement, la dernière agression sera celle des voyous qui s'abattent sur lui, au moment même où il parvient à émerger.

Il a cherché un regard ami, tout en tournant en rond. Il en a rencontré parfois. Il se souvient de Céline ou Aline (...) mais de toutes parts, la Ville étrangère l'agresse par ses viscères souterraines, l'enserme par ses boyaux jusqu'à l'étouffer dans une »mouvance répétitive ». Les tapis roulants laissent pantois, les portes claquent au nez, les portillons se referment comme par enchantement, l'impudicité des affiches jaillit à chaque couloir dans une symétrie affolante.

R. Boudjedra a trouvé l'écriture « oppressante et pénible » qui correspond à ce cauchemar ; elle exige un effort, autant le dire. Écriture de délire, répétitive, logorrhée de malade mental, « somnambule hagard » déambulant, on a l'impression d'un long ruban se déroulant, celui d'un encéphalogramme, mais coloré et fortement illustré. Les phrases sont

emboîtées les unes dans les autres, les mots ressassés à la nausée, les retours en arrière fréquents et l'accumulation des petits détails intenses.

L'homme à la valise, arrivé « normal » de sa montagne, erre bientôt en pleine fantasmagorie, déséquilibré par son fardeau multiplié aussi bien au bout de son bras que dans sa tête encombrée. L'œuvre est certainement d'une grande force explosive. L'auteur a voulu déranger et ce roman circulaire accule à un malaise. Le lecteur a vite compris le drame de l'étranger analphabète dans le métro.(...) »¹¹

1.3. Écriture et modernité

En général, dans ses romans, Boudjedra frappe l'esprit par des images violentes et répétitives telles les images de sang quasi obsessionnelles, et dont les critiques ont dit qu'elles représentaient les tabous de la société ; ou encore, l'image du mûrier de son enfance, ...

On relève des éléments constants dans ses thèmes, la relation au père, l'évocation de l'Histoire, les relations familiales figurent dans de nombreux romans. Sous l'influence des écrivains du XXe siècle, il se singularise et par la dislocation dans la trame de ses récits, et par un style heurté, une structure éclatée, et le recours à l'intertextualité.

Il déclare à propos des techniques d'écriture:

« Je me demandais si l'on pouvait encore écrire comme Zola, alors que Joyce, Faulkner et Proust avaient tout bousculé. »¹²

Au sujet des écrivains des années 50, il estime que Mammeri et Feraoun sont les premiers écrivains, il affirme également avoir écrit en réaction à ses aînés :

« Quand je lisais certains romans des années 50, je me disais, mais ce n'est pas du tout ça. On a oublié beaucoup de choses. » Ils écrivaient pour les colonisateurs, presque pour les supplier d'être plus gentils avec les Algériens. Moi pas du tout. Je voulais plutôt une dénonciation nécessaire de l'acte colonial et, en même temps, une dénonciation nécessaire de la mentalité de colonisé ». (El Watan 30/ 4/2005).

¹¹

¹²<http://www.limag.refe.org/Textes/Manuref/Boudjedra.htm>

Boudjedra exclut, toutefois, Kateb de cette appréciation, puisqu'il considère le roman de Kateb, *Nedjma*, comme le plus grand roman universel. En effet, Boudjedra adopte, à l'instar de Kateb, une écriture de la rupture, celle de l'éclatement de la trame narrative.

Boudjedra a été proposé pour le prix Goncourt à la suite de la publication de *La répudiation* chez Denoël, mais il a obtenu celui des « Enfants terribles » fondé par Jean Cocteau.

En outre, sur la violence dans ses textes, voici comment elle a été expliquée :

« Redire la violence, l'agressivité, la subversion, la provocation, c'est essentiellement souligner que l'écriture est conçue comme une catharsis par laquelle l'écrivain se libère de ses angoisses et de ses fantasmes, ou tout du moins parvenir à une atténuation de la souffrance:

C'est grâce à cette charge que l'on dépose sur la feuille que l'on arrive à une certaine libération de soi"écrit-il.

L'écriture procède aussi du règlement de compte pour rendre le réel inoffensif"et conjurer le mal. Conjointement à la fonction psychanalytique, sociale et politique de l'écriture, celle-ci, empreinte de poésie, sert aussi le plaisir. » ¹³

Romancier, poète essayiste et scénariste R. Boudjedra, dans ses romans, soulève les conflits de l'Histoire collective, de la mémoire, de la société, de la famille, du père, en mêlant l'imagination au réel, le présent au passé.

Son écriture résolument moderne s'inspire, ainsi que déjà signalé, de la psychanalyse, des techniques du nouveau roman et s'imprègne de l'intertextualité.

Les critiques considèrent *La répudiation* comme un roman qui bouleverse le paysage littéraire algérien. C'est une **deuxième naissance** du roman algérien, dont, pourtant, on avait prévu l'extinction avec l'indépendance de l'Algérie.

L'auteur ouvre donc une nouvelle ère de contestation portant, cette fois, sur le climat social de l'Algérie indépendante.

¹³africulture (<http://www.org/Textes/Manuref/Boudjedra.htm>)

TD

Journal d'une femme insomniaque

« ...Cartes postales rangées donc dans ce petit meuble de sa chambre à coucher. Ou plutôt entassées dedans un peu pêle-mêle. Sans aucun ordre. Ni chronologique : les années se confondent et s'intervertissent. Ni géographique : les villes d'Asie se mêlent aux villes d'Afrique ou d'Europe ou d'Amérique. Avec peut-être dans son intelligence intacte d'analphabète un repère facile à retenir : la laconique empruntée affectée emphatique signature de son époux calligraphiée avec un soin de nouveau riche vorace avide et d'arriviste insatiable immodéré. A tel point que très vite il se mit à utiliser un cachet qu'il apposait délicatement. Humidifiant l'encre déposée sur le caoutchouc avec sa propre haleine.

Cela lorsqu'il avait oublié ou perdu l'encreur. Ce qui lui arrivait souvent. L'encreur c'est-à-dire une sorte de boîtier minuscule en or qu'il trimballait pourtant partout où il allait. De par le vaste monde. Fabuleux. Fastueux. Insondable. Mais n'ayant- cet ailleurs opaque- aucun effet sur elle : ma mère. Ne suivant même pas son mari à la trace. Grande dame. Un peu méprisante- peut-être- vis - à- vis de lui. Maternelle à coup sûr. Inapte surtout à toute forme d'impatience ou d'emportement. C'est-à-dire aimant les gens tels qu'ils sont. Ne faisant pas de différence - à la limite - entre ses enfants ses parents ses amis ses bonnes son chat ses canaris ses tortues son mari ses ennemis les plus implacables. Ou faisant semblant de l'être. Comme tante Fatma – par exemple – qui n'avait jamais cessé de la harceler. Bougonnante. Maugréante. Boudeuse. Querelleuse. Teigneuse. Se fâchant avec ma mère et cessant de lui parler pendant de longues périodes. Préférant (la tante Fatma) l'oncle Hocine dont elle élevait les enfants et pour qui elle avait toutes les faiblesses du monde...

Nous maltraitant nous les enfants de son frère sur lesquels il avait le droit de vie et de mort pendant les absences prolongées du père. S'ingéniant sadiquement à faire souffrir ma mère. A la faire pleurer. Prenant à témoin tante Fatma notre vieille bonne de toujours disant - au sujet de ma mère -

N'est-ce pas une mauvaise femme prête à se coucher entre les braises du Bon Dieu ah mon pauvre frère il n'a jamais eu de chance avec les femmes. Et l'autre – tante Fatma – opinant du bonnet. Jubilant qu'il lui donne tant d'importance et tant de considération... Oisif. Vivant en parasite sur le dos du père. Le volant. Truquant sa comptabilité. Couvrant sa femme de bijoux et de cadeaux exorbitants. Mais falot minable soumis face à ce frère aîné atteint par

l'errance le nomadisme et ne cessant d'envoyer des cartes postales. Étalées là devant moi au moment où j'écris. Ravivant en moi ce malheur d'être la fille d'un fantôme dont le seul souvenir outreucidant olfactif et entêtant se résumait à de rares fois où je l'ai vu se raser dans le jardin les jours de beau temps. Je me recroqueville sur moi-même. »

R. Boudjedra, *Journal d'une femme insomniaque*, p. 60-61

Questions :

1. Qui parle ? De qui ?
2. Quels rapports les personnages entretiennent-ils entre eux ? Vers quel personnage se dirige la sympathie, vers quel autre, l'antipathie. Pourquoi ? Retrouvez-vous un thème important chez l'auteur ?
3. Observez la phrase :
« La laconique empruntée affectée emphatique signature de son époux. » Relevez d'autres phrases qui ressemblent à celle-ci.
Observez la phrase suivante : *« Bougonnante. Maugréante. Boudeuse. Querelleuse. Teigneuse. »* Comparez les deux types de ponctuation pourquoi l'auteur utilise-t-il une telle syntaxe ?
5. A quel genre de discours peut-on rattacher ce passage ?

2. Désenchantement et désarroi MouradBOURBOUNE, NabileFARES

Dans la même période, Mourad Bourboune avec *Le Mont des genêts* (1962), *Le Muezzin* (1968) et Nabile Farés avec *Yahia pas de chance* illustrent cette renaissance.

Mourad Bourboune est né en 1938 à Jijel, il poursuit ses études à Constantine, puis Tunis et Paris. Militant du FLN, il quitte l'Algérie en 1965 et collabore dans la presse dont *Révolution Africaine*. En 1964, *Le pèlerinage païen* est un recueil de poèmes dans lequel il *« cherche à dire le passé, le présent et l'avenir. »*

Nabile Farés est né à Collo en 1940. Il a milité au FLN, puis dans l'ALN. Établi en France depuis 1964, il a enseigné à l'université de Paris XIII et a créé un groupe de théâtre. Puis il a enseigné à l'université d'Alger, puis à Grenoble. IL a soutenu une thèse d'état en 1986.

Farés se fait connaître avec *Yahia pas de chance* (1970) et *Un passager de l'Occident* (1971), romans ancrés dans l'Histoire. Le premier roman retrace l'itinéraire de Yahia, un lycéen à Alger, qui va connaître la répression en 1960, lors d'un séjour à Akbou chez son oncle. Il se remémore une émotion forte qui le pousse à se réfugier auprès de sa tante. Pour le second roman, le personnage, Ali Saïd est le fils de l'oncle de Yahia, personnage du roman précédent. Il traite du métissage culturel et de l'écriture. Son surnom est le « chanceux »

Ils sont suivis de Le *Champ des oliviers* (1972) et *Mémoire de l'absent* (1973) puis *L'Exil et le Désarroi* (1976) formant une trilogie intitulée, *La découverte du Nouveau Monde*.

Cette trilogie illustre la renaissance de la littérature algérienne avec une écriture **polyphonique**, c'est-à-dire marquée par la « pluralité des langages, des discours, sans conclusion, sans synthèse et qui laisse le sens ouvert ».

Cette forme contribue ainsi à créer le délire. Le délire permet de libérer la parole, de libérer la culture également.

Du point de vue du style de l'auteur et de la forme, le délire est signifié par une écriture où tout est déréglé, la ponctuation, la typographie, la syntaxe, l'écriture avec des passages rédigés dans les marges, des blancs dans le texte...

L'auteur relie ces trois romans par le **thème de l'exil**. L'exil dans le Nouveau Monde fait que les personnages (émigrés) sont **en quête d'une identité**. L'Ancien monde est un lieu qui n'existe plus, un lieu mort.

Dans *Mémoire de l'absent*, il faudra remonter jusqu'à la Kahina dans cette **quête des origines et de la mémoire**. Farés décrit un monde déchiré par les guerres et les conflits qui poussent l'homme à l'exil. Mais l'exil est aussi **intérieur**.

Ces romanciers préparent la voie à ceux de la génération 80 dont Rachid Mimouni et Tahar Djaout sont les représentants. Il ne faut pas oublier ceux qui furent parmi les premiers écrivains comme Dib ou Djébar et qui continuent encore à produire, durant cette période.

La question identitaire et le rapport à la langue de l'Autre, comme la volonté de changer une société qui emprunte des chemins autres que ceux espérés seront les principales préoccupations de ces écrivains.

Sur le plan esthétique Kateb Yacine avait entamé un renouvellement des formes de l'écriture, relayé par Dib avec *Qui se souvient de la mer* et *Cours sur la rive sauvage*, en introduisant le fantastique, Rachid Boudjedra poursuit ce renouvellement avec une

imagination qui autorise ce que l'on a nommé « l'écriture de la rupture » qui introduit la discontinuité dans la trame narrative, perturbe la charge sémantique et dérouté le lecteur. Nabile Farès « aborde le roman polyphonique qui ouvre le sens » selon Christiane Achour.

Ces formes d'écriture nouvelles interpellent les critiques et donnent lieu à des études multiples, les universitaires s'intéressent à cette littérature qui tend de plus en plus à être traduite dans les langues diverses et à faire partie des programmes universitaires étrangers, tandis que les classiques avaient ébranlé le monde de la littérature par la dénonciation contenue dans les textes et la description des souffrances imposées par le colonialisme, ceux de cette génération, l'étonnent et la séduisent par les recherches formelles et la violence du verbe.

TEXTES

Extrait 1: *Un passager de l'Occident*

« Tu fais partie de ces gens qui sont venus au monde assez tôt pour désirer en sortir le plus rapidement possible. Si certaines études ne t'avaient pas collé aux fesses durant ta jeunesse, tu serais déjà mort (du moins est-ce mon avis), ou devenu un tueur quelconque, mais plein de zèle. Contre ce type de destinée tu as préféré (je soupçonne des hésitations) celle d'une manière de jeune homme qui voyage et qui fait croire à tout le monde que la Kabylie existe. Dis-toi bien que ce style de voyage ne durera pas longtemps. Car tu dois vieillir. Je sais que, d'où tu viens on a cette fâcheuse tendance de croire que le monde est plat et qu'il suffit d'avoir une bonne paire d'espadrilles pour pouvoir le parcourir. Garde-toi d'une telle idée, surtout en ce moment, où tout va très mal. Tu aurais dû, sans nul doute, demeurer habitant la presqu'île...et aujourd'hui...malheureusement pour toi... c'est trop tard, tu es déjà un peu foutu...Je sais que cette vérité ne te fera pas plaisir d'autant que (je soupçonne) tu ne cesses de la connaître, depuis au moins ces quelques cinq dernières années. Tu dois même te douter de beaucoup plus !...Mais rassure-toi, tel n'est pas mon propos...Je suis un être essentiellement bénéfique. Seulement je suis très exigeant...Ainsi, ce qui me frappe dans ce que tu as écrit et qui me paraît tout à fait biographique (petitement biographique, mais biographique), c'est un certain nombre de trous que pas un seul de tes lecteurs (si toutefois tu en as d'autres après moi) ne peut combler. Alors tout de même fais effort et dis ce que tu

estimes pouvoir dire sur toi. Je sais que ce petit travail, n'est pas exempt de tricherie, mais, avec les quelques indications préalables que je te donnerai tu pourras restreindre la part du faux qui te revient... »

Nabile Farès, *Un passager de l'occident*

Question :

- 1) Que sont « les trous » ?
- 2) Que nous révèle cet extrait sur la difficulté d'être écrivain ?

3. La vision prémonitoire Rachid MIMOUNI ET Tahar DJAOUT

Dans les années 80, deux noms se distinguent parmi les auteurs algériens. Ce sont ceux de Rachid Mimouni et Tahar Djaout.

Rachid Mimouni est né à Boudouaou en 1945. Il fait ses études à Bouira puis Alger où il obtient une licence en sciences. Il enseigne dans un institut national à Alger. A la suite des événements de la décennie noire, ayant reçu des menaces de mort, il s'exile au Maroc. Il meurt à Paris en 1995.

Rachid Mimouni se fait connaître par deux romans, *Le fleuve détourné* (1982), considéré comme celui qui a révélé l'auteur, et *Tombéza* (1985), auparavant il avait écrit *Le printemps n'en sera que plus beau* (1978). *Une paix à vivre* (1983) vient s'ajouter à cet ensemble.

Le narrateur dedans *Le fleuve détourné* est un ancien cordonnier qu'on a déclaré mort au maquis. Mais il n'est pas mort, seulement blessé et devenu amnésique. Il finit par retrouver la mémoire. Cependant quand il retourne chez lui, il lui est impossible de se faire reconnaître comme vivant.

Les deux premiers romans cités marquent une rupture, dans la mesure où l'écrivain s'affirme dans la contestation de la société. Il peint la vie quotidienne avec une vision négative. Dans *Le fleuve détourné*, l'auteur narre les déboires d'un ancien maquisard qu'on avait cru mort. Le narrateur dedans *Le fleuve détourné* est un ancien cordonnier qu'on a déclaré mort au maquis. Mais il n'est pas mort, seulement blessé et devenu amnésique. Il finit par retrouver la mémoire. Cependant quand il retourne chez lui, il lui est impossible de se faire reconnaître comme vivant. Son nom figure sur le monument aux morts. Son fils refuse de le reconnaître.

Mimouni dans ce roman, recourt à l'absurdité des situations pour décrire les maux de la société.

La critique sociale est une façon d'alerter, de « lancer un cri d'alarme, de quelqu'un qui se sent concerné. Toutefois, il prévient : « il ne faut pas accorder à la littérature plus d'importance qu'elle n'en a, et lui donner un pouvoir exorbitant. »

Tombéza est une fable satirique pessimiste qui dénonce l'injustice. C'est l'histoire d'un exclu, bâtard et difforme, rejeté par tous, il devient chef de village de regroupement durant la guerre. Depuis, il est craint par tous. A l'indépendance, il réussit à se faire embaucher dans un hôpital...

L'honneur de la tribu (1989) est l'histoire d'un village, qui en changeant de statut, provoque la frayeur de ses habitants. **La ceinture de l'ogresse** (1990) est un recueil de nouvelles dont certaines rappellent l'absurde de certaines positions dans des situations collectives.

En général, Mimouni se rattache au thème de la tradition et de la modernité et porte un regard sévère sur la société.

Après 1990, il consacre ses livres aux problèmes posés par la décennie noire et écrit **De la Barbarie en général et de l'intégrisme en particulier** en 1992, et en 1993, **La Malédiction**.

Son premier roman **Le printemps n'en sera que plus beau**, 1978, dans lequel plusieurs récits se croisent est passé inaperçu. Il explore le milieu étudiant durant la guerre d'indépendance, avec Hamid, étudiant en mathématique, Djamila, Malek.

Tahar Djaout, né en 1954 à Azeffoun, il poursuit ses études à Alger et devient journaliste à Algérie Actualité, il crée son journal, *Ruptures*, en collaboration avec des amis journalistes, en 1993.

Il sera victime d'un attentat qui lui vaudra la mort quelques mois plus tard à la suite de ses blessures.

Concernant l'écrivain et le journaliste face à la crise qui secouait le pays, il a laissé cette phrase devenue, désormais, célèbre qui sonnait de façon prémonitoire :

« Le silence, c'est la mort. Et toi, si tu te tais, tu meurs. Si tu parles, tu meurs. Alors dis et meurs. »

Djaout débute sa carrière d'écrivains par la publication de deux recueils de poèmes *Solstice barbelé* en 1975 et *L'Arche à vau-l'eau* en 1978.

En 1981, il publie un premier roman, *L'exproprié* qu'il définit comme *une somme de réflexions gravées comme une cicatrice. C'est un monologue mêlé à des chants, des poèmes, des extraits de livres d'histoire des noms d'auteurs, Fanon, Bataille...*) et ses personnages sont des symboles, l'Ancêtre, le Frère, le Poète. En 1984, il en fait paraître un autre qui lui vaudra d'être mieux connu, *Les chercheurs d'os*.

Dans ce texte, au lendemain de l'indépendance des villageois partent à la recherche des ossements des martyrs. Un jeune adolescent est chargé de rapporter les restes de son frère...son regard tout au long de la quête se porte sur le présent, puis sur le passé. En fin de parcours, le premier endroit creusé n'est pas le bon, le second met le chercheur face à des ossements inconnus. Le roman s'achève sur un échec. L'ironie et la désillusion marquent ce texte. On peut lire, en effet, dans ce roman :

« *Le mieux que je puisse espérer pour mon frère est que ses os demeurent introuvables (...) Mon frère ne peut qu'être à l'aise là où il repose. De toute manière, il est impossible qu'il s'y sente plus mal que chez nous.* »

On peut lire encore dans ce roman la nostalgie des valeurs du passé et le dénigrement des pratiques d'une nouvelle classe sociale :

« *Jadis les traditions d'honneur et de bon voisinage exigeaient que l'on partageât toute denrée rare (viande, fruits) avec ses proches et son voisin(...) Maintenant au contraire, c'est l'arrogance, la provocation. C'est à qui entassera le plus de déchets devant sa porte, c'est à qui pendra à ses fenêtres le plus de choses coûteuses et tentantes.* » p. 51

En 1987 paraît *L'Invention de désert*, où il raconte l'histoire des Almoravides et replonge dans la vie de Ibn Toumert auquel il mêle la nostalgie de l'enfance. et, en 1991, *Les Vigiles* dénonce les maux d'une société qui ne répond pas aux espoirs nourris après l'indépendance et déçoit les attentes. *Le dernier été de laraison* est un texte posthume publié en 1999.

Cette période est celle des doutes, des remises en cause de la voie suivie par l'Algérie au lendemain de son indépendance. Une forme de désenchantement et d'inquiétude sont exprimés par ces romanciers qui prévoient un futur sombre. Ils se joignent à la voix d'un Mohammed Dib dans *La danse du roi* (1968).

Ce désenchantement sera confirmé par l'entrée de l'Algérie dans la période dite « la décennie noire », marquée par la confusion, tant sur le plan politique que social, les massacres et l'isolement sur le plan international. Sur le plan littéraire, elle a donné naissance à ce que l'on a nommé « la littérature de l'urgence ».

TD

Le fleuve détourné

« - Toi qui est mon fils, tu me diras la vérité. Car à ma question répétée, je n'ai pu obtenir nulle réponse. *Que s'est-il passé au pays ? Pourquoi les oiseaux ont-ils disparu ? Pourquoi construit-on des ponts sur des rivières mortes ? Pourquoi les paysans se laissent-ils transformer en statues de pierre ? Pourquoi les morts refusent-ils de témoigner*

- *Qui te dis que je suis ton fils ?*

- *Tes yeux.*

- *Tu divagues, l'homme. Tous les désespérés ont mes yeux. Je ne te reconnais pas. Tu n'es pas mon père. Je n'ai pas de père. Mon père est mort il y a bien longtemps. Nous sommes ainsi des milliers à traîner dans les rues, orphelins sans passé et sans mémoire, confrontés au plus total désarroi...A ton tour, te voilà surgi d'outre-tombe, et, sans transition, récusant tous les tuteurs, réclame la paternité. Rien ne peut justifier votre absence. Aujourd'hui, nous en avons pris notre parti. Qu'as-tu fais pour mériter ce titre, hors peut-être d'avoir fourni l'obscur spermatozoïde qui féconda l'ovule qui devait me donner naissance ?*

Il se tut un moment avant de reprendre avec le ton froid d'un juge convaincu de la justesse de son verdict :

- *Tu es un rescapé du passé. Tu ne peux pas comprendre. A quoi bon en parler ? A quoi bon expliquer ?*

- *Je veux savoir.*

Il alla s'asseoir au bord de la jetée et s'absorba dans la contemplation de l'eau miroitante.

- *Toute l'injustice du monde ! En un instant tout est consommé. Les hommes abasourdis lèvent les yeux vers le ciel, resté immuable. La foudre est venue d'ailleurs. Déflagration diurne. As-tu vu la terre s'entrouvrir ? Comme une grenade trop mûre ? Qui montre ses entrailles. Toute*

puissance de la matière minérale dans sa fausse apparence d'inertie. Quelles sombres forces ont provoqué ces soubresauts ?

Les bêtes rompent leur attache et s'enfuient. Les oiseaux s'envolent et disparaissent. Ils ne reviendront plus. Les montagnes s'ébrouent. Des rocs immenses dégringolent vers les ravins. Une fraction de seconde pour transformer un relief familier : la croûte se boursoufle, d'anciennes sources tarissent, jaillissent de nouvelles sources, en pleine montagne, qui projettent d'un jet furieux leur eau fumante vers le ciel, le fleuve détourné de son lit initial, s'égare parmi de nouveaux vallonnements. Il a perdu la direction de la mer. Où ira-t-il ? »

R. Mimouni pp. 210 à 212

Question :

Comment le fils explique-t-il ce qui s'est produit en l'absence du père ?

Extrait 2 :*Les chercheurs d'os*

« Quel service avons-nous rendu à mon frère le ramenant avec nous ? Ce qui nous importe le plus, n'est-ce pas de l'enterrer une seconde fois – et plus profondément encore – afin qu'il ne s'avise plus de venir troubler notre paix et notre bonne conscience ? C'est comme si nous n'étions plus bien sûr qu'il fût bien mort tant que nous n'avions pas à portée du regard cette nouvelle tombe sécurisante.

Mon frère aurait-il consenti à ce déménagement s'il avait pu nous faire parvenir son point de vue ? Il était si bien, couché face au djebel Dirah, dans cette terre nue comme l'éternité ! Et voici que nous le ramenons captif, les os solidement liés, dans ce village qu'il n'avait jamais sans doute aimé.

Lorsqu'il était parti par cette nuit de grande décision, il savait – et j'en étais certain moi aussi – que c'était pour un voyage si important qu'on n'en revient jamais. Mais l'acharnement de la famille plus malfaisant que toutes les légions de l'enfer ! La famille vous harcèle de votre vivant, multiplie les entraves et les bâillons et, une fois qu'elle vous a poussé vers la tombe, elle s'arroge des droits draconiens sur votre squelette. Allez donc me chercher

une contrée où l'on ne dispose même pas de librement des os ! On meurt en croyant laisser derrière soi des parents inconsolables et ce sont des vautours insatiables qui pourchassent vos os comme pour en extraire un reste de moelle. »

Tahar Djaout

4. Entre continuité et renouvellement

De nombreux écrivains s'affirment, parmi eux nous avons sélectionné quatre auteurs nés entre les années 46- 56, ils forment un exemple dont les préoccupations et thèmes différents annoncent le renouvellement à venir.

4.1. Rabah Belamri

Né en 1946 à Bougaâ, il perd la vue à la suite d'un décollement de la rétine et s'établit en France où il prépare une thèse sur Jean Sénac. Il meurt en 1995.

Il laisse une œuvre composée de contes, poèmes et romans. En 1982 paraît *Le soleil sous le tamis*, récit autobiographique. En 1987, *Regard blessé* consacré à la période avant l'indépendance, est un roman autobiographique. *L'asile de pierre* date de 1989, *Femmes sans visage*, de 1992.

Parmi ses recueils de poèmes, citons, *Chemin de brûlure*, 1983, *Le Galet et L'Hirondelle* 1985. Pour ce qui est des recueils de contes, on signale, *La rose rouge* en 1982, *Les graines de la douleur*, la même année et *L'oiseau du grenadier*.

4.2. Habib Tengour

Né en 1947 à Mostaganem, sa famille émigre quand il a dix ans. Il retourne en Algérie en 1974 où il enseigne la sociologie à l'université de Constantine. Il écrit des poèmes et un récit poème, *Tapapakitaques*. Ses romans sont *Le vieux de la montagne*, 1983, *Sultan Galiév ou la rupture des stocks*. 1985, *L'épreuve de l'arc*, 1990.

Comme Boudjedra, il interroge la part orientale de l'identité maghrébine par le recours aux *Mille et une Nuits* et par le biais du mythe. Aussi dans *Le vieux de la montagne*, il fait surgir Sindbad, tandis qu'Ulysse apparaît dans *Tapapakitaques* et dans *L'épreuve de l'arc*.

Il puise ainsi dans deux sources culturelles différentes.

Ainsi la mémoire collective est revisitée afin de répondre aux interrogations auxquelles la société est confrontée.

Tengour, dans *Le vieux de la montagne*, choisit pour cadre, le Moyen âge et l'empire abasside menacé par les Mongols, il montre que l'intolérance conduit forcément à au manque de renouvellement et au déclin. Il s'agit de trois personnages Omar Khayyam, Nizam el Mulk et Hassan Sabah qui aiment tous Badra. Ainsi il convoque la culture arabe écrite. Le lecteur doit lui aussi posséder les deux cultures.

4.3. Nouredine Saadi

Né en 1945 à Constantine, en 1962, il devient professeur de droit à Alger. Il quitte l'Algérie en 1994 et s'installe en France. Il meurt en 2017.

Il a écrit *Dieu le fit* en 1996, *La maison de lumières* en 2000, *La nuit des origines* en 2005, et *Boulevard de l'abîme* sorti quelques semaines avant sa mort.

L'histoire de *La nuit des origines* est celle d'une constantinoise qui vit à Saint-Ouen et reste hantée par son passé. Deux espaces, Constantine, Saint-Ouen, deux temps, passé et présent installent le récit dans la problématique des origines et de l'identité. Le personnage a emporté avec elle un manuscrit de son aïeul qu'elle pense revendre à un collectionneur, mais elle finit par le garder et retourner mourir et être enterrée dans son pays. C'est un roman sur la mémoire, l'identité et l'entre-deux culturel.

L'auteur dans ses romans traite des thèmes de l'identité et de l'Histoire.

4.4. Anouar Benmalek

Benmalek Anouar est né en 1956. Il a enseigné les mathématiques à l'université de Bab Ezzouar, après un séjour en Union Soviétique et de nombreux voyages en Asie.

Il est l'auteur de nouvelles et d'essais et aussi de nombreux romans dont *Rakesh et Vichnou et les autres*, 1985, *L'amour loup*, 1994, *Les amants désunis*, 1998. En 2006, il fait publier *Ô Maria*, roman sur les persécutions des musulmans en Andalousie. *Le Rapt* paraît en 2009. *Tu ne mourras plus demain*, 2011 est un roman qui traite de la perte

de sa mère. C'est un roman autobiographique qui porte sur les regrets et la douleur de l'absence.

Il consacre un roman aux Algériens déportés en Calédonie, intitulé, *L'enfant du peuple ancien*.

Fils de Shéol,(2015) est un roman qui aborde la tragédie oubliée du peuple héréro et qui sonne comme un avertissement adressé aux générations futures.

TEXTES

Extrait 1 : *Traverser*

Au fond jadis peu importe

insaisissable

je ne me souviens plus très bien

les ports sont bouclés aux promeneurs

des clandestins potentiels

arlequins

la moindre pénurie les pousse à faire le saut à l'ange

traverser pour le plaisir mince de déguster

une bière de marque à la terrasse anonyme

et frétille du bar- tabac- PMU

Le Nemrod ou le Terminus

cette faim

lécher les vitrines méthodiquement sémillantes

sous un parapluie Ole Paradis

bonheur à portée de bourse aventure

enfin finir par expatrier femme et enfant

Quand je les interroge aujourd'hui ils ont oublié

la malchance

les contrôles stricts les rafles dans le métro

Des tracassés à la pelle !

Ils se retrouvent vieux dans une banlieue quadrillée.

Les enfants ne répondent plus à l'appel

*Les petits enfants sont aphasique.
Un poste cassette entretient la mémoire
Ils n'ont rien choisi
Ils vont et viennent
en avion maintenant
impotents
nostalgiques
reculant sans cesse
les arguments foisonnent et les prétextes
toujours valables
la traversée décisive.*

Habib Tengour, Des chèvres noires dans un champ de neige.

Extrait 2 : Fils de Shéol

Karl a été gazé par les Allemands, ce qui lui vaut de séjourner chez les morts et lui permet de découvrir le terrible secret de son aïeul, la tragédie du peuple Hérero, peuple qui a été exterminé et a disparu de la surface de la terre.

« Ils doivent venir les chercher demain ou après-demain, pour les emmener plus au sud. C'est du moins ce qui a été annoncé par le missionnaire, sans plus de précision. Rencognée contre un muret du baraquement de transit rapidement monté, elle est lasse, si lasse, comme si on avait rempli l'intérieur de ses os avec le plomb des siècles de malheur. Elle cligne des yeux sur l'horizon vide, s'empêche de soupirer car, sinon, elle se recroquevillerait à nouveau sous le chagrin, telle une branche consumée par le chagrin. Et pourtant, il lui faut essayer de vivre. S'il ne s'agissait que d'elle, il y a longtemps qu'elle se serait laissée mourir.

Presque deux ans déjà. La majeure partie des Héréros a été effacée de la surface de la terre, suivie juste après par la moitié de Namas, dont la collaboration avec les Allemands, puis une révolte tardive, ne les ont pas empêchés de subir le même sort. Le reste des survivants a été emprisonné dans les camps ou réduits en esclavage chez les fermiers allemands et dans les entreprises minières et ferroviaires. Sur tout le territoire, les Allemands ont éteint les feux sacrés de neuf grandes tribus Héréros, signifiant aux yeux du monde l'effacement à jamais

de leur maudite nation ; les terres et le bétail, désormais sans maîtres, ont immédiatement été confisqués au profit de l'Office colonial par décision du Kaiser.

Un soleil sans mémoire continue pourtant de briller avec la même indifférence sur la terre des Héréros et des Namas. L'esprit vide, Hitjiverwe gémit sans s'en apercevoir : ses compagnes de misère lui ont dit que l'enfant était trop faible, qu'il ne supporterait pas un nouveau voyage. La femme qui a été jeune jadis a l'impression que l'éternité ne doit pas infliger une plus grande sensation de durée que les vingt-trois derniers mois de souffrance et de désespoir qui ont suivi sa fuite de la ferme. Elle se mord durement l'intérieur de la joue pour ne pas laisser son regard s'embuer. Elle a un goût de sang dans la bouche quand elle se retourne pour ne pas se pencher sur son enfant somnolent. Son cœur fond aussitôt de tendresse et pitié pour le petit être qui a réussi à survivre aussi longtemps... »

Anouar Benmalek (pp. 345-346)

Questions :

- 1) De quoi parle le premier paragraphe ?
- 2) Que nous apprend le second paragraphe ?
- 3) Que vous inspire la fuite de Hitjiverwe ? Peut-on faire un parallèle avec des situations semblables dans le monde ?

Identité, histoire, autobiographie et histoire de peuples opprimés sont des éléments qui rassemblent ces quatre auteurs importants.

En conclusion, toute périodisation est forcément arbitraire, si l'entrée fracassante de Boudjedra sur la scène littéraire marque le renouveau de la littérature, les années 1990 sont loin de mettre un point final à la production littéraire et au renouveau.

Cependant, ce choix des années 90 comme balise est motivé par les événements sociaux, politiques et historiques qui ont impulsé un nouveau dynamisme à la littérature algérienne de langue française. Toutefois, ainsi que nous pouvons le constater à travers les bibliographies présentées, ces romanciers qui ont commencé à écrire avant les années 90, années de toutes les violences, vont poursuivre leur parcours littéraire, après cette date qui aura marqué l'histoire événementielle et l'histoire littéraire, bientôt d'autres écrivains plus jeunes, motivés par ces mêmes événements sanglants de l'actualité, vont les rejoindre.

Ils témoignent d'un présent bouleversé ainsi que du désarroi, de la détresse qui saisit toute la société.

Beaucoup d'écrivains algériens réécrivent une partie de l'Histoire d'Algérie, la rendant vivante dans la mémoire afin d'affirmer une identité à reconstruire et de consolider l'avenir.

Aussi la quête du passé se fait dans un souci de combler les manques grâce à la fiction et l'imaginaire, c'est dans ce sens que l'on peut évoquer la continuité. Cette quête du passé s'inscrit dans une tradition lointaine, celle des conteurs, qui recréent le temps d'un récit, la culture d'un pays. Mais la réappropriation de l'Histoire ne se fait pas sans douleur. La plupart des romans ayant une forte dimension historique ont eu à traiter de la colonisation, du combat pour la libération, des mutations sociales, des aspirations nouvelles et de l'évolution sociale en cours. Ces textes sont marqués par une sensibilité propre à la personnalité algérienne, issue d'une tradition arabo-musulmane et berbère mais ouvert sur le monde.

5. Explosion littéraire et le renouvellement esthétique

A partir des années 90, une vague de troubles violents submerge le pays à la suite de dissensions politiques. Attentats, massacres collectifs, assassinats ciblant hommes politiques, intellectuels, journalistes, femmes et hommes de tous bords sont le lot quotidien de la population : chaos et terreur s'emparent de tous. On a appelé cette période la « décennie noire ».

Ce bouleversement secoue également la sphère littéraire, il donne naissance à une véritable explosion littéraire. Des voix s'élèvent pour dire le tragique et exprimer sensations et sentiments. Des plumes se révèlent. De nouveaux écrivains apparaissent sur la scène littéraire. On a nommé cette nouvelle mouvance née de la crise algérienne, « la littérature de l'urgence » qui pourrait signifier que certains de ces auteurs étaient plutôt préoccupés par le témoignage sur la tragédie et le vécu que par l'exercice de style ou l'expression artistique.

Pourtant, et en dépit de « l'urgence », ou grâce à elle, ces auteurs ont su renouveler l'écriture romanesque avec bonheur, lui donner un aspect particulièrement riche, dynamique intense et ouvert sur le monde. Ils l'ont diversifiée.

5.1. L'explosion de l'expression littéraire

Des récits fortement chargés de violence, ancrés dans la dure réalité immédiate font état d'un référent qui s'impose de lui-même. Le matériau est là. Il donne lieu à des interrogations multiples, des sollicitations qui vont transformer le « paysage littéraire algérien ».

S'y sont attelés tant les écrivains vivant en Algérie (Boudjedra, Mimouni, Djaout, Daoud...), que ceux vivant depuis longtemps en France (Djebar, Dib...), ou encore d'autres auteurs qui se sont exilés à la suite de ces derniers événements (Yasmina Khadra, Nourredine Saadi, Azziz Chouaki...), et encore, ceux qui n'ont pas vraiment vécu en Algérie, mais qui, du fait de leurs liens de sang, se sont sentis interpellés par la tragédie algérienne. Cette dernière branche de la littérature, désignée comme « littérature de la migration », reste très souvent ancrée dans le contexte algérien.

Certains auteurs évoquent l'actualité brûlante, tandis que d'autres réveillent des souvenirs de traumatismes anciens, parmi eux, ceux de l'autre guerre, celle de l'indépendance, ils font resurgir les stigmates du passé et dressent un pont entre les deux périodes, et d'autres encore font appel à l'enfance (tel Belamri dans *Le soleil sous le tamis*)...

Très vite, cette littérature dite « de l'urgence » a muté en « une littérature de l'allégorie et en une production où les techniques de distanciation et de subversion du réel ont leur place ». Elle offre « des écrits où la vérité affleure derrière la poésie, l'allégorie, ou d'autres types de subversion du réel. C'est que beaucoup d'écrivains renoncent à utiliser le réalisme, et la littérature de témoignage et optent pour que leur critique prennent d'autres voies telles que l'humour, la satire, la dérision et les jeux sur la langue. »¹⁴

De nouveaux noms s'imposent, soit par la force des thèmes traités en rapport direct avec l'actualité nationale ou hors des frontières du pays, et la qualité, la puissance d'une écriture en mutation, soit par les polémiques et réactions que les sujets traités soulèvent.

Yasmina Khadra, Salim Bachi, Boualem Sansal, Kamel Daoud, font partie de ces auteurs révélés par la crise de « la décennie noire » qui ont été reconnus, tant en Algérie qu'ailleurs de par le monde, pour le renouvellement qu'ils ont apporté à la littérature algérienne de langue française.

¹⁴Selon Najib Redouane. , *Le roman algérien contemporain : pour un renouvellement évolutif et dynamique*
<https://ouvragescasc.dz/pdfs/2014-roma-1990-najib> redouane .pdf

5.1.1. Le phénomène Yasmina Khadra

En 1990, sort un roman policier, *Le dingue au bistouri*, sans nom d'auteur inscrit sur la première de couverture, premier roman d'une série policière, celle du commissaire Brahim Llob ; il sera suivi de *La foire aux enfoirés* en 1993. Ces romans seront attribués au protagoniste de la série, le commissaire Llob. Outre l'intrigue policière, ils comportent une réelle réflexion sur la situation sociale et politique qui prévaut en Algérie.

Par ailleurs, Mohammed Moulesshoul avait signé des textes intitulés, *La fille du pont* (nouvelle) en 1985, *Kahira, cellule de la mort* (récit) en 1985 et *Le privilège du phénix* en 1989. L'histoire de ce dernier roman prend pour cadre spatio-temporel l'Algérie durant la colonisation, à l'époque des spoliations, injustices et exclusions. Flen, le personnage principal après avoir erré se fait emprisonner par le caïd et sera libérée par un nain, Llaz, qui le suit où qu'il aille. Il pourra retrouver son identité (il est le fils d'une reine), découvrir son vrai son nom, et ainsi renaître comme le phénix, à la fin du roman. Les trois romans constituent une trilogie se déroulant à l'époque de la colonisation.

Enfin en 1999, Yasmina Khadra ayant signé *Morituri*, *L'automne de chimères* révèle qu'il n'est pas une femme, mais qu'il ne peut divulguer sa véritable identité.

En 2001, Yasmina Khadra dévoile son identité, Mohammed Moulesshoul, ancien officier de l'armée, et auteur de la série policière du commissaire Llob.

Yasmina Khadra (pseudonyme composé des deux prénoms de son épouse, en guise d'hommage à cette dernière) dévoile son identité, une fois sa carrière militaire achevée. Il explique, par cette carrière militaire et le devoir de réserve, les raisons pour lesquelles il a dû prendre des pseudonymes. La même année, il donne *L'écrivain*, un roman autobiographique.

Il avait donc publié auparavant, *Morituri* (1997), suivi de *Double blanc*, la même année, et, *L'automne des chimères* en 1998 sous le pseudonyme féminin de Yasmina Khadra.

Pour illustrer son style, on peut lire quelques lignes de *Morituri* où abondent les jeux de mots et la poésie :

« Je regarde Alger et Alger regarde la mer. Cette ville n'a plus d'émotions. Elle est le désenchantement à perte de vue(...) Alger vit à l'heure des idées fixes. Ses troubadours ne chantent plus. Partout où porte leur muse, ils la voient muselée. Leurs mains orphelines, plus tôt deux fois qu'une – d'abord pour la flûte qui s'enraie, ensuite pour la plume qu'on assassine – ne savent plus tâter le pouls de la terre comme elle le faisait naguère quand nous étions sorciers et sourciers. Alger est un malaise, on y crève le rêve comme un abcès. »

Depuis, l'auteur ne cesse de produire régulièrement des romans qui font son succès dans quarante-deux pays où il est lu. C'est véritablement avec *Les agneaux du Seigneur* (1998) et *A quoi rêvent les loups* (1999) qu'il s'est fait connaître. Ces deux romans sont consacrés à la tragédie algérienne.

On retiendra encore, *Les hirondelles de Kaboul* qui transporte le cadre de l'action en Afghanistan, *Les sirènes de Bagdad* et *L'attentat*. Ces trois romans sont consacrés aux relations entre Orient et Occident, ils ont été intitulés par Khadra, *la trilogie des malentendus*. *La dernière nuit du raïs*, porte sur la Libye et Kadhafi. *L'équation africaine* (2006) évoque les prises d'otages au large de la Somalie.

Ce que le jour doit à la nuit publié en 2008, adapté au cinéma par Alexandre Arcady, renvoie cette fois-ci au passé dans le contexte spatio-temporel de l'Algérie des années 1936 à 1962.

Son écriture, varie selon les romans, ainsi Beate Burtscher-Bechter se référant à Roland Barthes, parle d' « **une écriture blanche** » pour *Les agneaux du Seigneur* (1998). Elle compare l'écriture de ce roman à celle des journalistes, **écriture neutre**, « perdant tout recours à l'élégance, l'ornementation », où le « regard est observateur », une écriture dénuée de poésie, qui « dit tout » sans ambiguïté et sans allusions.¹⁵

L'Olympe des infortunes paraît en 2010, il croque le tableau d'une communauté de marginaux vivant sur un terrain vague, loin du centre de la ville, Yasmina Kadra donne la parole aux marginaux.

« ..Car historiquement, sociologiquement, traditionnellement, chez nous, le malheur réveille la générosité spontanée, plus que la compassion ou la solidarité des bonnes gens, tandis qu'à notre époque dite moderne, hélas ! Il semble que l'on favorise le choc des civilisations, non le dialogue des civilisations. » Nous dit Yasmina Khadra.

Khalil publié en 2018, est l'histoire d'un jeune marocain d'une banlieue de Belgique. Rejeté par le système scolaire, il se fait enrôler pour un attentat-suicide, mais échoue dans sa mission à cause d'une panne de sa ceinture d'explosifs. Le cheikh lui promet une nouvelle

¹⁵Beate Burtscher-Betcher « Enquête sur la crise algérienne. La série noire de Yasmina Khadra in Najib Redouane et Yasmina Mokaddem (dir) ,*1989 en Algérie : rupture tragique ou rupture féconde*, 1999 p. 72, Les Éditions La Source, Toronto, 1999, p.172

mission, au Maroc, cette fois. Khalil dont la sœur est morte dans un attentat de métro hésite à passer à l'action. Le doute s'installe alors chez le jeune embrigadé.

Khalil est le portrait d'un djihadiste qui propose une vision de l'intérieur et expose la complexité d'une conscience déchirée. Il faut remonter à l'enfance pour comprendre la psychologie de Khalil : les relations au sein de sa famille, la société occidentale ne lui ont pas permis de s'accomplir. « L'existence est ainsi faite ; il y a des gens aisés et des gens lésés, des gens à qui tout réussit et des canards boiteux. Bien sûr, au début, je cherchais à comprendre, pourquoi la chance ne me souriait pas. Je me posais un tas de questions... » p. 199

Les deux derniers romans de Yasmina Khadra sont *L'outrage fait à Sarah Ikker*, 2019 et *Le sel de tous les oublis*, 2020.

On compte une trentaine de romans écrits par Yasmina Khadra.

5.1.2. Salim Bachi

Salim Bachi est né en 1971 à Alger, il a vécu à Annaba. Il s'installe à Paris en 1997. Il se fait connaître en tant que romancier grâce à son premier roman, *Le chien d'Ulysse* en 2001. L'auteur inscrit le roman dans le tragique :

« Le 5 Octobre 1988, une partie de notre jeunesse se jetait dans les rues d'Alger avec la violence d'un fleuve en crue. Tragédie algérienne. »

La Kahena paraît en 2003, le thème de ce roman s'articule autour de la quête identitaire. Il forme un diptyque avec *Le Chien d'Ulysse*.

Autoportrait avec Grenade, publié en 2005, est un récit autofictionnel.

Salim Bacchi donnera en 2006, *Tuez-les tous*, roman consacré à l'attaque du 11 Septembre contre les tours jumelles du World Trade Center. C'est un récit à forte charge référentielle. La dernière nuit du personnage principal sans nom, nous est racontée. Accablé par ses pensées, le film de sa vie se déroulant dans son esprit, le personnage sort de la chambre d'hôtel pour tenter de s'extraire de ses souvenirs, et rencontre une jeune femme avec laquelle il parle pour oublier que le lendemain il doit précipiter son avion sur l'une des tours.

Puis il publiera en 2008, *Le silence de Mahomet*, biographie romancée du prophète QSSL Mohammed, roman polyphonique.

En 2010, *Amours et aventures de Sindbad le marin*, porte sur l'errance. Enfin en 2017, il produit *Dieu, Allah, moi et les autres*.

En 2012, *Moi Khaled Kelkal* revient sur l'événement qui a secoué la France et Paris, l'explosion dans le RER Saint-Michel dont l'auteur, Khaled Kelkal, fils d'immigré de la deuxième génération fait l'objet d'une chasse à l'homme.

L'auteur dans un monologue retrace la vie et les déboires d'un jeune poussé à la délinquance, emprisonné pour un vol de voiture. A sa sortie de prison, il est endoctriné et bascule vers le terrorisme. Abattu en direct à la télévision, le fameux ordre enregistré : « Finis-le, finis-le ! », lui vaudra de devenir sous la plume de Bachi un contre-exemple du modèle du terroriste construit par l'Occident.

En 2013, il publie *Le dernier été d'un jeune homme*, consacré à Albert Camus.

L'écriture chez Salim Bachi s'appuie sur la diversité des genres, l'intertextualité et l'interculturalité, et tend vers des formes de (re)construction de soi, tout en restant attachée aux événements extérieurs et aux rapports conflictuels entre Orient et Occident.

5.1.3. Boualem Sansal

Né en 1949, ingénieur de formation, il enseigne à l'université, puis il devient haut cadre dans la fonction publique algérienne. Il entame un parcours littéraire tardivement à partir des années 90, à la suite du décès prématuré de son ami Rachid Mimouni, qui l'avait pressé de se mettre à l'écriture.

En 1999, il obtient le prix Goncourt du premier roman pour *Le serment des barbares*. Il écrit également *L'enfant fou de l'arbre creux*(2000). IL rédige par la suite des essais et des nouvelles, mais *Harragas* (2005),*Le village de l'Allemand* (2008) et *2084, la fin du monde* (2015) sont ses textes les plus connus.

Dans *Harragas*, la narratrice-personnage, Lamia, est médecin pédiatre, elle vit seule à Alger. Elle recueille Chérifa, amie de son frère, enceinte de cinq mois, en attendant de retrouver ce frère disparu. Le roman décrit une population en proie à ses problèmes quotidiens et dont les jeunes vont chercher ailleurs leur bonheur.

Najib Redouane nous dit de Sansal :

« *Imprégné de la réalité de son époque, il recourt à la puissance des mots pour secouer les consciences endormies, en mettant en jeu les multiples forces du passé, du présent, de l'ailleurs, de l'ici, de l'autre et du même. En s'inspirant de l'actualité la plus pressante, il porte un regard aigu et sensible sur la déroute du temps présent, révélant une nouvelle dynamique du texte algérien.* » ¹⁶

5.1.4. Kamel Daoud

Né en 1970 à Mostaganem, Kamel Daoud est journaliste et tient une chronique au Quotidien d'Oran, *Raïna raïkoum*.

Ce jeune journaliste vit en Algérie et devient écrivain à partir des années 90.

Il commence par écrire *La préface du Nègre*. Mais il se fait connaître quand il écrit *Meursault contre-enquête*, un roman au titre provocateur où l'auteur fait parler le frère du jeune Arabe tué par Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus.

Le récit se présente comme une suite/réponse au roman de l'écrivain de l'école d'Alger, Albert Camus, *L'Étranger*, qui a soulevé de nombreuses critiques du fait de l'absence des Arabes dans ses romans et de l'anonymat pesant sur la victime arabe de Meursault, injustement tuée et tombée dans l'oubli.

Le texte met en avant le besoin **de mémoire et d'identité**.

« *Impossible de prouver qu'il avait existé alors qu'il avait été tué publiquement* » écrit Daoud a propos de ce personnage de Camus.

Kamel Daoud publie son roman aux éditions Barzakh, en 2013, l'année du centenaire de la naissance de Camus.

L'œuvre de Daoud a été traduite dans 35 langues et a obtenu, en 2015, le prix Goncourt du premier roman.

Il a été considéré tantôt comme pastiche du style des Noces d'Albert Camus, tantôt comme parodie des phrases du *Mythe de Sisyphe* du même auteur ; également lu, comme réécriture sur le fond de *L'Étranger*, et sur la forme de *La Chute* (toujours du même auteur), le texte indique que Daoud procède à des exercices **oulipiens**, avec contraintes d'écriture, citations, et intertextualité, le tout enrobé dans l'humour et adapté au contexte algérien.

Ainsi la fameuse phrase d'ouverture de *L'Étranger* : « *Aujourd'hui, maman est morte* » devient sous la plume de Daoud, « *Aujourd'hui, M'ma est vivante.* ».

¹⁶Najib Redouane, op. cit.

En 2017 paraît *Zabor ou les psaumes*, puis *Mes indépendances*, et en 2018, *Le peintre dévorant la femme*.

Dans *Zabor*, l'auteur raconte l'histoire du personnage éponyme, Zabor, un enfant mal aimé par son père, qui a pris une seconde épouse. Zabor, rejeté, vit loin de la maison familiale dans laquelle se trouvent son père, sa marâtre et ses demi-frères. Il a été confié à sa tante. De plus, un handicap l'oblige à quitter l'école, il déserte également l'école coranique. Marginalisé dans tout le village d'Aboukir, il se réfugie dans les livres et finit par se découvrir un don, l'écriture. Grâce à l'écriture, il finira par acquérir la reconnaissance des gens du village en éloignant de la mort les malades. Mais, ses demi-frères ne croient pas en ses pouvoirs. Et lorsque vient le tour de son propre père, il ne peut le sauver de la maladie. Ce roman soulève de nombreuses questions, celle des langues et de l'écriture, de la culture, des religions, de la communication.

5.1.5. Aziz Chouaki

Azziz Chouaki, il a été qualifié comme « l'auteur le plus surprenant et le plus novateur de la littérature algérienne des vingt dernières années ». (Christiane Achour, Insaniyet) Né en Algérie en 1951 en Kabylie, il a grandi à El Harrach et fait ses études à l'université d'Alger. Journaliste, écrivain et musicien de jazz, il écrit un recueil de nouvelles et poèmes publié chez Laphomic intitulé *Argo*, puis un récit, *Baya* en 1989. Il quitte l'Algérie en 1991, pour s'installer en France.

Il se fait connaître par *L'étoile d'Alger* (1997) publié dans la revue Algérie Littérature/Action. En 2000, il publie un roman *Aigle*, en 2003, un autre roman, *Arobase*. Il écrit également pour le théâtre, *El Maestro*, 2001, *Une virée*, 2003.

Aziz Chouaki déclare : « *Je crois que toute écriture est une biographie. En l'occurrence, mon écriture me ressemble si l'on veut. Elle est arabe, berbère, anglo-saxonne, française. De par ma culture musicale, elle est jazz, funk, contemporaine, plastique.* »

« *Je travaille beaucoup le signifiant, j'essaye de trouver du goût au-delà du sens, travaillé sur les sons, les correspondances.* »¹⁷

¹⁷Christiane Achour, Aziz Chouaki, *entre héritage et dispersion*. Le contemporain métis, Insaniyat.

TD

Extrait 1 : A quoi rêvent les loups

« Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé. J'étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaüm cauchemardesque jonché de cadavres d'enfants, la mère ne suppliait plus.

Elle se tenait la tête à deux mains, incrédule, pétrifiée dans la douleur.

Dehors les corps gisaient parmi les carcasses de bêtes éventrées, partout, à perte de vue. L'odeur de crémation ajoutait au drame une touche d'apocalypse. C'était dantesque, certes, mais c'était écrit.

Assis sur une roche, l'imam Othmane pleurait.

- Si rien ne mérite d'égard à tes yeux, dis-moi que c'est parce que tu ne mérites pas grand-chose, psalmodia-t-il.

- Qu'est-ce que tu radotes ?

Il montra le hameau en feu d'une main horrifiée.

- Nous sommes en guerre.

- Nous venons de la perdre, émir. Une guerre est perdue dès lors que les gamins sont assassinés.

-Debout !

- Je ne peux pas.

- Lève-toi, c'est un ordre.

- Je ne peux pas, je te dis.

Je braquais mon pistolet sur lui et l'abattis.

Nous nous engouffrâmes dans la forêt, marchâmes une partie de la nuit et observâmes une halte dans le lit d'une rivière. Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je me demandais à quoi rêvent les loups, au fond de leur tanière, lorsqu'entre deux grondements repus, leur langue frétille dans le sang frais de leur proie accrochée à leur gueule nauséabonde comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes. »

Yasmina Khadra

Extrait 2 : Tuez-les tous

« Il lui dit, je vais te conter une histoire, elle lui dit, je t'écoute, il lui dit, il était une fois un oiseau, le roi des oiseaux, et tous les autres s'étaient rassemblés,

tous

oui, tous les oiseaux de la création

alors elle l'interrompit pour lui annoncer qu'elle aimait les oiseaux, comme dans le film ajouta-t-elle, espiègle

il ne comprit pas puis il se souvint, oui, comme dans le film, finit-il par répondre, mais ils n'étaient pas effrayants, ils ne voulaient de mal à personne ces oiseaux-là, ils étaient pacifiques

Et lui il ne l'était pas mais cela il préféra le taire et poursuivit son histoire d'oiseaux partis en quête du roi des oiseaux, rassemblés dans les cieux, parcourant les cieux à la recherche de l'oiseau roi, qui finalement les reçut dans son palais aérien, son palais vide il reçut les derniers survivants, puisque la plupart étaient morts en voyage

elle lui dit que c'était bien triste, il était d'accord avec elle, mais tous les contes ne sont pas merveilleux et il répéta qu'il avait bien ri quand il avait compris qu'Ali Baba et les quarante voleurs n'était qu'un compte en banque

je ne comprends pas, lui dit-elle

mais il s'en fichait, lui comprenait ce qu'il avait voulu dire, et il poursuivait en lui racontant qu'ils n'étaient plus que douze à l'arrivée dans la palais lumineux du roi. Ils seraient dix-neuf eux, demain quand ils prendraient les avions, pas plus, il le savait

alors, lui demanda-t-elle, ils sont arrivés dans le palais et ont demandé à être reçus par le roi en personne, le plus bel oiseau de la création

oui c'est exactement cela, et ils attendirent longtemps le chambellan du roi, un oiseau au corps noir comme le tien et elle se mit à rire

tu as remarqué lui dit-elle, je ne suis pas très grosse

non, c'est vrai, mais ça me plaît, mais pas de la manière

oui, je sais, lui dit-elle, un peu agacée, mais continue

ils attendirent, ils attendirent longtemps avant d'être reçus par le plus bel oiseau de la création, ils attendirent si longtemps qu'ils vieillirent et moururent, les uns après les autres

mais ton histoire est très triste

et quand il n'en resta plus qu'un, le plus vieux, le plus patient, le chambellan l'appela et lui dit qu'il pouvait enfin voir le roi des oiseaux. Le plus vieil oiseau de la création eut un sourire amer, tous ses compagnons étaient morts et lui-même n'en avait plus pour longtemps et il n'est pas parti, il a attendu, lui demanda-t-elle en le regardant comme un enfant incrédule oui il avait attendu ce moment toute sa vie, sans jamais perdre patience, sans jamais renoncer, abandonnant amis, famille, enfants, oiseaux, il avait attendu le moment de pénétrer dans la salle du trône et à présent le chambellan du roi l'invitait à entrer(...)

dans la salle du trône où il ne vit que des miroirs, des milliers de miroirs qui le reflétaient à l'infini dans toutes les postures de la vieillesse et de la fatigue, et comme il ne comprenait pas, le chambellan lui dit, cérémonieusement, en lui présentant ses reflets, voici le roi des oiseaux, et il s'inclina devant lui pendant que dans les miroirs le plus vieil oiseau de la création regardait peu à peu son image disparaître et mourir

Ô mon Dieu, c'est une belle histoire, tu l'as inventée ? Non, il ne l'avait pas inventée, ou alors, il y a très longtemps, et elle se mit à pleurer

Pourquoi, pourquoi pleures-tu

Parce que c'est la plus belle histoire qu'on m'ait racontée

mais lui ne pleurait pas, il avait juste envie de mourir, ici dans cette chambre en carton-pâte (...) et il lui avait raconté cette histoire absurde d'oiseaux en quête d'éternité pour ne pas avoir à lui dire qu'ils étaient condamnés, qu'ils ne connaîtraient jamais rien avant de mourir malgré tout ce qu'ils ingurgitaient de force et qui n'aurait pas suffi à cinq vies au siècle dernier ;

et une fois morts, plus rien, le néant, et elle se mit à pleurer, touchée par son invention qui n'en était pas une, comme si elle ressentait obscurément la part de désespoir qui émanait de son récit et il se sentit désarmé, impuissant, lui qui recherchait avant tout le contraire de la faiblesse, la puissance et la gloire, désarmé par la clairvoyance de cette femme. »

Salim Bachi (pp.72 à 76)

Questions :

- 1) Qu'est-ce qui vous frappe dans la ponctuation de ce texte? Quel en est l'effet ?
- 2) En vous inspirant du résumé, expliquez la fin de cet extrait ; quel est le rôle de ce conte étrange dans l'histoire de la destruction des tours jumelles?

Extrait 3 : Le serment des barbares

« ...Puisque tu m'en parles, dis-moi ce qu'il est devenu ce brave homme.

- Il est mort...il y a trois mois.

- Ina lillah oua ina illih radjihoun. De quoi est-il mort ?

- On l'a égorgé dans sa... maison.

-Qui a fait ça ? Pourquoi ?

- On ne sait pas... c'est pour ça que je viens te voir

- Moi ? Allah seul est grand ! Suis-je devin ? Puis-je rendre la vie à un mort ? Que peut bien pour toi un dinandier aveugle ?

- Me parler du passé... comment tu l'as connu... ce qu'a été votre vie.

- C'est le passé... le réveiller n'apporte rien de bon.

- On peut en tirer des leçons, argumenta Larbi, lui-même peu convaincu de la pertinence de cette conduite en ces temps de réformes ou mettre un pied devant l'autre ne conduit qu'à son lit de mort.

- Des leçons ? Ici ? Si nous savions seulement marcher, nous serions dans un paradis. Est-ce cela que tu vois autour de toi, mon ami ?

- Ma mission est modeste : retrouver l'assassin et le livrer à la justice.

Le vieil homme haussa les épaules;(…)

-Abdallah est un fils du pays, lui de Bordj-Menaïel et moi des Issers, un village voisin. J'avais quelques années de plus, ça ne faisait différence. Pour personne. Gamins nous passions nos journées à piéger tout ce qui court dans les bois, tout ce qui vole dans les airs. On les vendait aux colons en fin d'après-midi(…) Abdallah s'est employé comme ouvrier agricole. En montagne, l'agriculture ne nourrit pas son homme ; il se louait dans les vallées, un jour ici, un jour-là, plutôt à Palestro d'où sa mère est originaire ; c'est une bonne terre, cette région, mais ses gens sont ingrats ; sans respect de leurs femmes accrochées aux balcons comme des guirlandes à vendre, ils vivaient de la grande route comme les pêcheurs vivent de la rivière. Ce qu'ils gagnent d'un côté, ils le portent de l'autre sans se mouiller le front. Puis la guerre avec Hitler est arrivée. Avec d'autres j'ai été mobilisé à la sortie d'un café. J'ai fait la campagne d'Italie, tu sais. La Sicile...Monte Cassino...c'était terrifiant pour nous qui ne craignons pourtant que la faim, les humeurs du caïd et les maléfices des femmes. Beaucoup sont morts. Nous étions des ignorants, nous n'avions que notre conscience pour affronter

cette guerre de machines et survivre. La mort venait du ciel, de sous terre, de l'air que tu respires, de l'eau que tu bois. Avec ton fusil à un coup, tu étais un sabi avec un tire-boulettes (un long silence puis une lumière dans l'oeil). A la victoire j'ai défilé à Paris, sur les Champs-Élysées ! Oui, mon ami, avec les tabors marocains, les lions de l'Atlas ! C'était fabuleux ! On avait l'impression que la vie était en train de naître sous nos yeux. J'avais le grade de caporal-chef, ce qui pour un indigène était le top des honneurs. Après ma démobilisation j'ai un peu bourlingué en France pour me débarrasser de mes peines puis je suis rentré. J'ai cherché Abdallah. Je l'ai trouvé du côté de Reghaïa, chez un grand colon...

-Le domaine Villatta, rappela le policier.

-Oui, c'est ça, le domaine Villatta ; une grande et belle exploitation ; il s'y trouvait bien mais...il avait changé...tout avait changé ; il y avait de la souffrance dans l'air, une impression de fin de monde. Dans nos cafés, on ne parlait que de Guelma, Sétif et d'autres lieux encore ; on disait que leurs habitants avaient été massacrés par les gendarmes et les colons pour avoir dit qu'il était temps pour eux aussi de vivre libres.(...) Abdallah était devenu grave...oui ; il paraissait heureux de son sort et triste à la fois. Enfin..., en 54, la révolution est arrivée et avec, le désordre, le malheur. Tout le monde s'est battu... »

Boualem Sansal (pp. 348-349)

- 1) A quelle époque sommes-nous ?
- 2) La mort de Abdallah et l'enquête menée par le policier, Larbi, permettent d'évoquer le passé. Quel est-il ?
- 3) Comment faut-il comprendre l'attitude des deux hommes par rapport à la phrase suivante : « On peut en tirer des leçons » ? Les interlocuteurs sont-ils en accord sur le passé ?

Extrait 4 : Zabor ou les psaumes

« Il fut un temps où je marchais presque le sourire aux lèvres, pour proposer aux voisins, aux maisons lointaines mes services : voulez-vous lire une lettre difficile ? Que je parle à un malade vieilli ? Que je lui tiennne compagnie ? Pensez-vous que je peux être utile ?

Où se trouve la chambre de Hadj Mohammed ? Comment va El Hadja Ghania ? On m'ouvrait car j'étais le fils de Hadj Brahim, on m'offrait du café et on me laissait écrire au chevet du malade parce qu'on se disait que je m'acquittais du devoir (prescrit par le Prophète)

de rendre visite à des souffrants. C'était au début de ma vocation, avant que la méfiance fasse des ravages sur ma réputation. J'avais certes quitté l'école coranique, mais ma maîtrise du français m'avait restitué une aura, moins brillante, mais passible de respect. Le français était une langue de la mort, pour ceux qui se souvenaient de la guerre, mais pas une langue morte.

Pour les autres, les spectateurs de films, les proches de parents immigrés ou les ambitieux rêvant de quitter le village ou de gagner de l'argent sans suer sous le soleil, cette langue témoignait d'un prestige, elle était la preuve qu'on avait fait un grand voyage même si on n'avait jamais quitté Aboukir.

Je visitais les cimetières, déjà soupçonneux quant à leurs vocations, m'asseyais près des tombes et m'essayais à la méditation. De plus en plus m'apparaissait l'évidence que ce lieu était une fausse piste, une sorte de ruse pour égarer la foule et la compassion. Mais j'aimais ces parages faussement déserts, pour leurs arbres, leurs racines, leurs pierres et leurs herbes odorantes. On y retrouvait l'essentiel du décor de l'éternité : le cycle, le minéral interrompu, la terre retournée et le ciel surtout, débordant la colline. Parfois les femmes y venaient pleurer un défunt, ou des hommes se hâtaient pour enterrer dans la bousculade un des leurs. Les pierres tombales y avaient un intérêt presque mathématique : je calculais les âges, je jouais avec les dates de naissance et de mort et je pensais avec fascination à ce blanc du trait d'union entre les deux indications, à cette ravine du souffle irréductible car il s'agissait d'une vie, mais absolument vide, car entre la naissance et la mort manquait le récit d'une histoire. Je rêvassais sur la possibilité d'une pierre où serait écrite une vie entière, dans chaque détail, précisant le grain et le grandiose, le souffle et la peau, toutes les rencontres et tous les dialogues menés avec les autres ou avec soi-même dans sa propre tête. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait rêver d'une pierre tombale qui serait annotée sur tout son volume, entourée, investie, traversée par l'écriture dans son cœur sec, qui serait l'écriture elle-même, l'image composée de mille images en cellules, ruche, le corps lui-même(...)

J'avais sous la main une langue devenue riche, habile, presque obéissante, un peu sauvage aux confins de l'île, excitante car mêlant corps et distances, utilisable. J'avais appris cette langue seul, lui donnant des libertés que lui auraient refusées les écoles et les maîtres, et elle était là, épuisée par le manque de rebonds dans les textes que je connaissais par cœur.

La pierre tombale fut ma pierre de Rosette pour imaginer la suite de ma révélation. »

La pierre de Rosette est un morceau de pierre gravé, portant trois écritures différentes et dans deux langues d'un même texte, qui ont permis de déchiffrer les hiéroglyphes.

Questions :

- 1) Dans ce texte il y a trois paragraphes. Pensez-vous que le deuxième paragraphe soit détaché du premier et du troisième ? Justifiez votre réponse.
- 2) Dans le premier paragraphe, en vous inspirant du résumé du roman, dites pourquoi Zabor rend-il visite aux malades ?
- 3) D'après le troisième paragraphe, que représente pour Zabor cette langue qu'il a apprise seul ?

De nombreux écrivains dont les noms restent à découvrir et les œuvres à lire tels Abdelkader Djemaï, Aïssa Khelladi avec *Peurs et Mensonges...*

La littérature algérienne de langue française n'aura jamais été plus féconde qu'à la suite des années sombres. Forte de sa tradition de contestation et de dénonciation, elle s'empare à bras le corps des derniers événements pour la production de textes dont l'écriture, le style, tout en restant en relation avec le référent socio-culturel, ne sont pas dépourvus de travail sur la langue, mêlé à l'humour et la poésie. Des styles renouvelés, surprenants dans leurs procédés relèvent diverses tendances.

Bien que la décennie noire soit derrière nous, les écrivains ont comme une volonté de prolonger sa mémoire pour comprendre ce qui s'est produit, faire le pont avec le passé, expliquer le présent.

Il n'est pas indifférent de relever que la plupart des écrivains soient venus du journalisme vers la littérature, alors que d'autres ont eu une formation scientifique.

Pour cette nouvelle floraison littéraire, on retiendra, donc, que les auteurs restent près de l'**histoire**, mais aussi de l'**événement dans son instantanéité**. Il **témoignent** à leur manière en mêlant l'imaginaire au réel.

Le référent tragique constitue la trame des textes romanesques pour « une graphie de l'horreur » dont le but final n'est pas le simple compte-rendu, mais bien au contraire, la mise

en place d'une fiction qui vise à délivrer des messages, **à combler les espaces vides du réel**, à soumettre à la réflexion.

En définitive, la fiction tend à vouloir comprendre le réel. En effet, selon Schaeffer, la fiction a une **valeur cognitive**, elle permet de mieux comprendre le réel. C'est ce que donnent à lire les romans de cette période.

5.2. Nouvelles écritures et « nouveau souffle » des années 2000

Dans la continuité de cette nouvelle approche des moments de l'Histoire, de nombreux autres auteurs ont été distingués à la suite de cette période ; nous retiendrons encore pour les années 2000, les noms de Mustapha Benfodil, Djamel Mati ou Rachid Mokhtari, mais il aurait été tout autant intéressant de se pencher sur d'autres écrivains que nous nous contenterons de citer : Sadek Aïssat, Youcef Tahari, Meghlaoui Hocine, Mohamed Magani, Grine Hamid, Mouhoubi Salah, El Kébir Akram avec son titre accrocheur , *N'achetez pas ce livre...C'est une pure arnaque !!!*, et bien d'autres encore.

N'achetez pas ce livre...C'est une pure arnaque !!! Se présente sous la forme d'une enquête policière dans laquelle un personnage de roman cherche un manuscrit volé où il est lui-même personnage principal. Le roman est rédigé dans un parler de jeunes et truffé de jeux de mots.

5.2.1. Mustapha Benfodil

Mustapha Benfodil est né à Relizane en 1968. Il est romancier, poète, dramaturge, journaliste à El Watan.

Il publie *Zarta* chez Barzakh, en 2000. En 2003, il produit *Les bavardages du seul*, un texte de 500 pages complexe, onirique et baroque (caractérisé par le l'instabilité de la structure générale). L'auteur mêle dans ce roman des traits de genres différents, conte, récit, lettres et écriture journalistique.

En effet, un personnage Ouali Ben Oualou est pris dans un délire. Ses bavardages comportent, malgré le délire, de nombreuses références axées sur la culture, les sciences et l'Histoire. On relève, dans ce roman, pour lequel l'auteur a obtenu le prix du meilleur roman en 2004, la tendance à créer une forme romanesque nouvelle.

Archéologie du chaos (amoureux) est un roman à la structure éclatée qui paraît en 2007.

Paru en 2018, *Body writing. Vie et mort de Karim Fatimi (1968-2014)* est un roman qui aborde les événements d'Octobre 88 et obtient le prix littéraire Mohammed DIB en 2020. L'auteur y raconte l'histoire d'un couple dont le mari est mort dans un accident. Pour faire son deuil, sa veuve lit tous les écrits qu'il a laissés et se met à écrire son propre journal. Deux voix se font entendre : celle de Mounia et celle de Karim.

En 4ème de couverture, on peut lire le commentaire de l'éditeur :

« *A la croisée de plusieurs genres (journal, récit épistolaire, BD, reportage, chronique, manifeste), ce roman kaléidoscopique relève le pari insensé de recréer le chaos de l'Algérie des années 1990 par l'expérimentation formelle : le texte est mots, ratures, photos, pages arrachées, papiers d'emballage, dessins, fragments, fracas, convulsions. Il est un corps vivant qui palpite, éructe et s'esclaffe, servi par une prose ludique et exubérante, où le grotesque le dispute en permanence au tragique... »*

Benfodil a également écrit une dizaine de pièces de théâtre.

5.2.2. Djamel Mati :

Cet ingénieur en astrophysique, est né en 1950 à Alger. C'est à partir des années 2000 qu'il se met à l'écriture. Il est l'auteur de romans et d'essais.

Sa trilogie, *Les élucubrations d'un esprit tourmenté* comprend : *Sibirkafi.com* (2003), *Aigre-doux* (2005), *On dirait le Sud* (2006).

Dans *Sbirkafi.com*, un jeune homme est perdu dans le désert. Son errance lui permet de se retrouver, car elle n'est pas seulement physique, elle est aussi errance mentale et correspond à une quête de soi.

Le roman est écrit sur le mode de l'ironie et plonge les personnages dans un monde qui les déconnecte du réel. Le cybercafé est un lieu introduit dans l'univers contemporain censé permettre d'entrer en contact avec le monde. Chez Mati, il est transformé en prison, il devient un lieu de tortures pour des personnages perdus dans le désert dont le seul point de repère est une cabane au point B114.

Aigre-doux voit le narrateur retourner vers Alger, dans un lieu peu sûr de la Casbah. A nouveau resurgit le rêve et l'imaginaire. Le recours au fantastique permet à l'auteur de dénoncer certaines tares de la société par le surréel, ainsi, il personnifie des légumes, et les fait parler :

« Tiens ! Prends ça sur la gueule ! Dit la frite brûlante sur la figure du préposé aux poêles trop confiants. » (p.34)

On dirait le Sud est un roman qui fait de nouveau appel au magique, au merveilleux. Dernier volet de la trilogie « Les élucubrations d'un esprit tourmenté », le désert et les sens sont les thèmes forts de ce roman. Zaïna, Ines et Neil. Les personnages déambulent dans le désert dans une quête éperdue de soi. Le point commun de la trilogie est le rêve, le fantastique.

Fada(2004) est le 2ème roman de Djamel Mati, il convoque un univers de délire, un monde insolite « au gré des événements. Où la folie prend parfois le pas sur la raison »

Dans le roman, *Fada ! Fatras de Maux*, « le lecteur s'aperçoit que l'ensemble du texte ne constitue nullement un roman de type traditionnel mais que sa composition atypique se résume à un ensemble d'unités textuelles d'inégale longueur et relativement indépendantes et portant chacune un titre différent. Fada, est le personnage qui traverse le roman assez épisodiquement ; c'est une figure de cohésion interne mise au service du discours philosophique. »¹⁸

Yoko et les gens du Barzakh est publié en 2016.

Son dernier roman **Sentiments irradiés**, porte sur les essais nucléaires de Reggane en 1960 nommés « opération gerboise bleue ». L'auteur déclare à propos de cette dernière production : « C'est un **devoir de mémoire** pour moi, que de revenir sur cette tragédie. »

Le personnage Kamel, né à la Casbah d'Alger, fait des études de droit, et s'engage dans la révolution, puis doit fuir l'armée française. Lors de sa fuite, il se retrouve à Reggane, le jour des essais nucléaires. Il restera hanté par ce qu'il a vu et vécu jusqu'au jour où il décide d'aller en France pour raconter son expérience, animé par un esprit de vengeance car il a perdu sa femme et sa fille à Reggane.

5.2.3. Rachid Mokhtari

Rachid Mokhtari est né à Mekla au sud de Tizi Ouzou. Son père déserte l'armée française et rejoint l'ALN, il tombe les armes à la main en 1957. C'est alors que sa famille s'installe à Alger. Normalien, Rachid Mokhtari est enseignant, puis inspecteur

¹⁸Selon Fouzia Bendjellid dans son article, Djamel Mati :Fada, Fatras de maux « Délire, absurdité et humour » paru in les cahiers du CRASC N°28, 2013p. 208-213.

d'enseignement de la langue française. Puis il devient journaliste et rédacteur en chef du quotidien, Le Matin. Il produit des émissions radiophoniques et, actuellement, il s'occupe de la page culturelle du journal de L'Est Républicain.

Romancier, essayiste, il a produit sur la littérature de langue française, *La graphie de l'horreur* (2003) et *Le nouveau souffle du roman algérien* (2006), *Tahar Djaout, un écrivain pérenne* (2010). Il a donné une biographie de Matoub Lounes, et a consacré un ouvrage au poète Mohand U M'hand chanté par Slimane Azem et Allaoua Zerrouki et un essai sur Cheikh el Hasnaoui.

Pour ce qui est de l'écriture romanesque, il a produit *Élégie du froid* (2004), *L'amante*(2009) et *Mauvais sang*(2012).

L'amante ancre le récit dans les années passées à partir de la crise mondiale de 1929, puis la seconde guerre mondiale, les guerres coloniales et la guerre d'indépendance de l'Algérie. Deux récits sont imbriqués, celui d'un père et celui de son fils. Leurs voix sont relayées par d'autres voix, celles de personnages légendaires, issus de la culture populaire. La fragmentation et l'émiettement des récits va permettre de multiplier les points de vue.

Dans *Mauvais sang*, le lecteur est plongé dans un mouvement de va et vient entre deux périodes cruciales de l'Histoire d'Algérie, celle des années de la décennie noire et la période de la guerre d'indépendance à travers l'histoire du rédacteur en chef d'un quotidien algérien.

Ce dernier reçoit de ses correspondants régionaux des nouvelles glaçantes des massacres perpétrés un peu partout. Il essaie de fuir cette réalité en se remémorant son enfance, tout autant douloureuse en écrivant son propre journal. Il recourt aux mythes pour dire l'horreur de ce « mauvais sang ». Il aborde ainsi, l'histoire des veuves et des orphelins de la guerre d'Algérie.

Inspiré de son expérience, ce roman représente **un travail de la mémoire**. L'auteur y écrit : « *A force de triturer ta mémoire, cette dernière et ultime identité, tu finiras par l'assécher, l'essorer comme une serpillère.* »(p.7)

Textes

Extrait 1 : *Body writing*

« (...) *Encore une nuit d'enfer qui s'annonce, hebheb à bout portant, et une mine sous l'oreiller. Kifèche al hala andkoum ? Kil lkbèche. Moutons de service pour un énième*

sacrifice. Des contingents d'Ismaël sans secours. Ils vont encore nous repasser le couteau sur la gorge après l'avoir aiguisé chez Momo le rémouleur. Continuez à roupiller pendant qu'on monte la garde. Va, va vaquer à ta chorale, darling. Au « Britiche Cawncile ». Maman, ils ont cassé mon violoncelle ! Terrorisme taä la tchitchi ! La seule chorale qui nous est autorisée, ma poupée, nous autres, les populations expiatoires, c'est les bêlements de brebis sacrificatoires. Mon Stabat mater est un génocide a capela tous les soirs. Dans l'indifférence générale. Les politiques tiennent la bougie. Les militaires jouent les chœurs antiques. Le monde entier spectateur cathartique ou supporter sadique des forces du Pire. Le irhab arrive aux portes d'Alger, s'arrête au barrage de « l-Dra ». Le gendarme, non pardon, le policier, on est en zone intra-muros, vérifie ses papiers. Ah, Désolé. Ici c'est pas possible. Je ne peux pas vous laisser passer. Allez-vous faire exploser ailleurs...EMCHI TARTAG ROUHEK BAID.

Ah ! Là, tu es carrément de mauvaise foi mon chéri ! Je sais que c'est ton dépit, ton amertume, ta colère, ton humour noir, qui te font dire ça. Je comprends combien ce fut douloureux. Injuste. Cruel. Je mesure, en lisant ces atrocités, combien tu as été meurtri. Et la plaie est restée ouverte. Béante. Purulente. Brûlante. Mal cicatrisée. Nous avons vécu la guerre différemment. Avec une intensité, une amplitude, une topographie différentes. Je t'ai exhorté à consulter, tu disais : Dans ce cas il faut faire la chaîne: 30 millions de patients devant moi. Tu as fini par admettre que nous en avons, tous, peu ou prou souffert. A des degrés divers. Nous traînions tous des séquelles. Et tu disais que la première de toutes, c'était les mots. La guerre des récits qui continue à miner le texte social. Tu abhorrais les manichéismes. Ta souffrance physique était doublée d'une souffrance sémantique. Je comprends mieux pourquoi il t'était difficile de reprendre une vie normale. Chacun de nous gardait ses traumatismes pour lui. J'étais d'autant plus encline à à...à me taire sur ces années-là que tu n'arrêtais pas de dire qu'Alger n'avait rien vu par rapport à la campagne, l'arrière-pays...Que ce n'était rien par rapport à ce qu'avait vécu la Mitidja. Et toi, le rescapé des champs de bataille, tu étais naturellement bien placé et tu avais toute la légitimité pour en parler. Pour ouvrir ou fermer le sujet. Tu étais le seul, parmi tous nos amis « mâles », à avoir passé ton service militaire en pleine fournaise de ces années folles. Pourtant, j'ai eu ma part de merde, moi aussi, faut pas croire ! Et c'était pas de la tarte. C'était pas du terrorisme « petit-bourgeois ». Du... « terrorisme taä la tchitchi » comme tu dis, non ! C'est pas gentil de dire ça ! Si ton humble moitié te disait tout ce qu'elle a enduré dans ce même Alger « intra-muros »...Je ne veux pas verser dans la compétition macabre. Les épanchements émus. Le

pathos. C'est pas un concours de sang. Pourquoi diable n'a-t-on jamais eu cette conversation avant ! Tu veux vraiment savoir ? Tant pis ! C'est toi qui l'a cherché. »

M. Benfodil pp.201-202

Stabat Mater : est une expression latine qui veut dire « la mère se tenait debout ». Elle évoque une scène tragique où la mère assiste à la mort de son fils.

Questions :

Le premier paragraphe de cet extrait est le texte que lit Mounia, il a été rédigé par Karim. Le second est celui qu'écrit Mounia.

- 1) Que remarquez-vous, en ce qui concerne les langues employées par Karim ? Si l'on relit les romans des auteurs des années 50 (Feraoun, Dib...), le procédé est-il utilisé de la même manière ? Pourquoi ?
- 2) Pourquoi le texte de de Mounia n'est-il pas organisé en paragraphes ? Quelle impression ressort de sa lecture ?

Extrait 2 : *On dirait le Sud*

« L'aube pousse Zaïna au réveil. Après une autre nuit agitée, les rêves macérés se terminent en immuables frayeurs. Étourdie par les dernières visions nocturnes, la jeune femme ne fait pas grand cas de la couleur nouvelle que revêt l'horizon, une pigmentation mousseuse, veinée abondamment de vert et peu de sang ; un enchevêtrement où l'espérance prend le dessus sur la cruauté du destin : le présage d'une contrepartie favorable.

Cependant, dans sa tête, tout reste pareil, au sortir d'un sommeil, elle ne fait que changer de cauchemar. Zaïna se sent seule au monde, pareillement à une rescapée d'un extraordinaire cataclysme qui a mis cette mer à nu et à sable. Ses yeux ne voient que le vide ! « Tout ce que disait Noure, tout ce que reflétait le miroir n'a su combler le néant qui ne cesse de m'aspirer vers un autre néant. Vide échange vide. Leurres maquillent chimères. Espoirs éblouis par tant d'inconsistances. Je vis au milieu d'un monde fantasque fardant son esthétique dans le miroitement de rêves décadents. Tristes faux-semblants flottant sur des déserts mutilants. Reflets tavelés de douleurs. Mémoire écoscée blessant mes introspections futiles. Vivre autant qu'hier m'est insoutenable. Mesure unique, partir. Car ici, rien ne remplit

le vide si ce n'est le vide lui-même. Me vider de moi-même. Offrir ma substance pour plus de cohérence. Mais j'ai peur. » Ainsi, Zaïna répand ses pensées confuses. Ainsi parle son esprit vide.

Tout autour d'elle, dans cet univers ubuesque et mensonger : on dirait le Sud !

Depuis des jours, une seule obsession hante son cerveau : partir loin d'ici, quitter ce désert maudit, quitter cette cabane pourrie, quitter cet horrible géôlier. A côté de la sienne, la paillasse de son compagnon se retrouve inoccupée. Une colonie de cafards déambule en grignotant les miettes coincées entre les entrelacements de raphia, les restes du maigre repas du soir. Cro-Magnon est sorti avant que le soleil ne commence son boulot de pyromane, probablement en pleine nuit. Cette fois, il a fichu le camp pour plusieurs jours : c'est la seule bonne nouvelle, depuis des lustres, pour Zaïna.

- Demain, je pars pour longtemps...pour affaires, avait-il annoncé à la chèvre, la veille, avant de s'effondrer sur sa natte pourrie et d'entamer sa symphonie nocturne.

Croyant que c'est à elle que le zoophile s'adresse, narquoise, elle demande :

- Quel genre d'affaires ?

Le primate la regarde comme si elle venait d'exister.

- Hein ? Tu ne comprendras pas, t'es qu'une femme, toi !

Rouge de colère, elle étouffa un juron et pria très fort pour qu'il ne revienne plus, ou mieux qu'il crève en plein désert piqué par les scorpions et se fasse bouffer par les charognards qui eux-mêmes se feront massacrer par les bédouins. De cette manière, c'est plus sûr, il sera mort pour de bon, ce crétin à la cervelle fêlée ! La nuit, elle a rêvé d'hyènes tachetées et de scorpions noirs festoyant autour d'un cadavre calciné par le soleil. Un beau songe. »

Djamel Mati(pp .96-97)

Questions :

- 1) Qu'est-ce qui rend l'atmosphère oppressante ?
- 2) Comment comprenez-vous la phrase : « on dirait le Sud » dans le contexte de ce roman ?

Extrait 3 Mauvais sang

L'enfant s'était perdu en voulant rattraper dans sa course un rayon de soleil dans les champs escarpés. Soudain, une femme emmitouflée dans un fichu noir l'agrippa par la taille, le mit sur son dos et fonça à travers les sentiers, en emportant l'enfant ravi aux siens en ce

jour d'été, saison qui n'est pourtant pas celle de Tawkilt, l'ogresse qui aime les bourrasques, les oueds en furie et les bébés endormis et qui n'aurait fait qu'une bouchée de ce corps chétif.

On raconte qu'une fois en hiver, on avait entendu crier, dans la langue, que paraît-il, ton père parlait quand il était encore affublé de ses galons de sergent-chef de l'armée française, des soldats qui avaient encerclé le village. En longeant le cimetière, en file indienne, ils avaient fait trembler les dépouilles des ancêtres. La Mégère sortie de la tombe n'en fit qu'une bouchée. Aux aurores, l'ogresse repue, les maquisards vinrent récupérer les armes puis s'enfuirent en se faufilant entre les sépultures.

« Tais-toi, je suis ta grand-mère et je te ramène chez toi. » Le soir, l'enfant fut l'objet de toutes les attentions de cette nouvelle aïeule et d'une tante qui le gavèrent d'œufs durs et de tranches de pain français. Ce même soir, les deux femmes dépêchèrent un groupe de maquisards auprès de sa mère « Ton enfant, que Dieu te le garde, ce fils de chahid est dans sa famille paternelle, dans une belle maison, où il ne manque de rien. Il ira chez son Bienfaiteur dans la capitale pour étudier car il ne mérite pas le sort de berger que tu lui réserves... »

Les ratissages de l'armée française empêchaient tout déplacement. Pourtant les deux villages n'étaient qu'à un kilomètre à vol d'oiseau entre le nord et le sud. La mère, affolée, sollicita l'aide des villageois qui la rabrouèrent : » Femme inconsciente, remercie Dieu que ton fils quitte cet enfer. De quoi te plains-tu ? Tu sais bien que ton fils est un étranger chez nous, dans son village maternel. Ton époux, que Dieu bénisse tous les martyrs, t'a répudiée de son vivant, au cœur des maquis. Alors ? C'est à sa famille paternelle de décider de son avenir. Bénis Dieu d'avoir encore le toit paternel avec ta sœur. »

Rachid Mokhtari pp.19-20

Questions :

1. Dans le premier paragraphe et le début du deuxième (jusqu'à « tranches de pain français »), à quel genre peut-on rattacher le texte ?
2. La suite de cet extrait modifie, les traits du genre premier, comment ? Quels sont les éléments qui relient le texte au réel ?

6. La poésie postcoloniale

Si la littérature romanesque s'est imposée tant par la qualité de ses écrits que par leur quantité, la poésie n'est pas en reste. La majorité des auteurs cités sont romanciers et poètes. Certains sont également dramaturges.

Le cas de Mohammed Dib est à retenir. Plus connu pour ses romans que pour sa poésie, ce dernier, pourtant, avait déclaré qu'il était poète avant tout et que c'était de la poésie qu'il était allé vers le roman, et non l'inverse. Tout au long de sa carrière, il a écrit de nombreux recueils de poèmes dont: *Ombre gardienne*, 1961, *Formulaires*, 1970, *Omneros*, 1975, *Feu beau feu*, 1979, *O vive*, 1987, *L'enfant-jazz* 1998.

Un autre groupe de poètes nés dans les années 40, Malek Alloula, Mourad Bourboune, Ahmed Azzegagh, Nabile Farès, Rachid Boudjedra, étaient adolescents durant la guerre.

Connus également pour la plupart par leurs romans, ils ont commencé à scruter la société de l'Algérie post- indépendance.

Plus tard, on verra des écrivains nés autour des années 50, comme Belamri , Tengour, Hamid Tibouchi, Hamid Skif, Abdelmadjid Kaouah investir le domaine de la poésie.

Tahar Djaout, dans son anthologie, souligne que « *la sensualité et la générosité de Sénac, l'enracinement de Hadj Ali, la hargne de Boudjedra, l'interrogation de Nabile Farès, l'inquiétude de Malek Alloula accompagnent l'itinéraire de « maints jeunes poètes. »* ».

De fait, si l'on retrouve chez ces derniers des thèmes portés par la littérature de revendication des premiers poètes et écrivains tels Kateb ou Malek Haddad, on trouve, par ailleurs une poésie inspirée de la culture ancienne arabe, celle de l'éveil à d'autres émotions et aux sentiments. Ainsi la poésie s'enracine dans une volonté de dire les blessures et les peines.

Il convient de souligner que la poésie fait figure de parent pauvre. Peut-être n'a-t-elle pas reçu les mêmes structures accueillantes que le roman. Et surtout, le public est très peu tourné vers elle.

Quelques extraits

Mohammed Dib, Ombre gardienne³

Ne demandez pas

Si le vent qui traîne

*Sur les cimes
Attise un foyer ;*

*Si c'est un feu de joie,
Si c'est un feu de pauvres
Ou un signal de guetteur.*

*Dans la nuit trempées encore,
Femmes fabuleuses qui
Fermez vos portes, rêvez.*

*Je marche, je marche :
Les mots que je porte
Sur la langue sont
Une étrange annonce.*

Mohammed Dib, *Port*

*Il pleut; le port bruit. Pourquoi suis-je ici
A regarder le blanc navire aussi ?*

Les quais sont gris d'une foule immobile.

*Le soleil pend à travers les fumées.
Que te faut-il ? Tu souffres à hurler.*

Le paquebot parti, voici la ville.

*Hiver partout, un cauchemar fait d'eau
Et d'ennui drape à l'infini Bordeaux.*

Et maintenant où seras-tu tranquille ?

*C'est l'insondable où s'affole la pluie ;
Passé midi, d'un coup il a fait nuit.*

Maintenant où vas-tu chercher asile ?

*Au cinéma, dans un bar que tu vois
Plein de néon, de buveurs flous, de voix ?*

L'insensé qui dit ces mots inutiles !

Questions :

1. Quel roman de la première trilogie de Dib, le premier poème rappelle-t-il ? Quels sont les termes qui permettent de détecter une intertextualité interne ?
2. Que raconte le second poème ?

Yucef Sebti , *L'enfer et la folie* (extrait)

L'auteur figure parmi les plus anciens de la « jeune génération » de poètes. Il n'a écrit qu'un seul recueil *L'Enfer et la folie*, poèmes d'impatience et du cri.

Son écriture, nous dit T. Djaout, s'interroge surtout sur une société où les techniques prennent le dessus sur tout. C'est ainsi que le poète axera toute une réflexion sur la pensée « social-techniciste » qui envahit de plus en plus la production culturelle, investissant de fait le domaine de la poésie. Cette pensée, selon lui, agit à travers des discours confectionnés sur le mode du calcul, de la quantification et se manifeste surtout dans la langue française parce que chez nous, cette langue vit d'un usage essentiellement scientifique et technique, coupée de l'humus revigorant des expressions populaires.

« Faire des poèmes, nous disait Sebti lors d'un entretien, c'est faire violence à la monotonie des mots. » p.17- 18 Les mots migrants.

*Dans les gorges poussiéreuses
tournoyaient des oiseaux
Une mélodie mélancolique montait.*

*Avec grâce
ils plantaient au-dessus des eaux,
battant de temps à autre de leurs ailes.*

*Serpent emprisonné depuis des millénaires.
Rhumel ! Tu rampes pour t'échapper de ta cellule.
Noir, souillé, tu tentes de fuir
en vain.*

*Jamais,
tu le sais,
tu ne sortiras de là.
Mais rapaces, tu t'enfonces.
Vaincu, voudrais-tu cacher ta honte ?
Ou te creuses-tu une tombe ?*

*Planète, notre planète, tu enroules sur tes hanches,
La ceinture incommensurable des années,
où vas-tu ? D'où viens-tu ? Vers où nous conduis-tu ?*

*Dans la sérénité qui se condense avec la fraîcheur
le soir tire le rideau en daim
et dans quelques instants tout sera sombre.*

*Mais la nuit a déjà posé ses colonnes,
le jour a replié ses ailes transparentes.
Pourquoi cette cadence ininterrompue ?
Vers quel horizon va-t-il furtivement ?*

*Feuille que les frissons du soir remuent,
lambeau d'un habit qui se flétrit,
Pourquoi es-tu sur la chaussée ? Vers où vas-tu ?*

*Oued Eddous ! Tu te dores au soleil,
tu n'es plus qu'un amas répugnant d'os,
pourras-tu terminer ta longue traversée ?
Es-tu muet ? Es-tu mort ?
Tu regardes ces nuages culbutant
au deçà du Djurdjura. Où vont-ils ?
Oiseau ! Pourquoi ce refrain mélancolique ?
L'air est limpide comme un bloc de glace
et...*

Questions

- 1. Quels éléments de la nature sont-ils interrogés ?*
- 2. Quels sentiments du poète sont exprimés ?*

Rabah Belamri (*poème écrit à font-Romeu, été 81*)

« Pour Rabah Belamri, questionneur infatigable du monde, la poésie n'est sans doute qu'un moyen qui participe, avec d'autres, à une quête de clarté et de plénitude. Un besoin de lumière comme d'une eau longtemps refusée mais aussi une dénonciation de tout ce qui grève le quotidien ou l'espérance : la femme aliénée ou marchandée, le bonheur séquestré. Voici les deux axes essentiels de cette poésie faite d'un équilibre savant où l'excessif et le sobre alternent en mailles top serrées pour laisser la place à l'éparpillement. » (op.cit .p.19)

peur

de rester sur le môle

le vent défaisant tes fantômes

cavalcade

spoliée de sa fureur

ventre ouvert

au tumulte de la légende

Peur de l'oubli

quand l'imposture élève des châteaux
Peur de l'esquif
quand la mer se retire
Peur de la plume
avalée par les remous
Peur de glisser derrière l'espoir
Peur de la peur
clouée au genou

A l'origine le craquement de la nuit
la rue en liesse
you-you larmes et rires
tout dansait en nous
nos mains
nos lèvres
nos rêves assoiffés d'existence
notre caravane dansait sur les dunes
les étoiles sur les balcons
les filles sur les étoiles
hanches largement dénouées
nous buvions l'horizon à grands traits
nous mordions dans l'espérance
à pleine bouche
dans nos veines bruissait une hirondelle
les anges du ciel caracolaient sur notre peau
nous frôlions la déraison

Éblouis par les mirages
nous n'avons pas vu que les chacals étaient de la fête
et le sable à nos portes
sur nos paupières
qu'il investissait sans bruit notre source

*et que déjà dans notre sang
il sévissait*

*Quand notre caravane s'est couchée sur le flanc
par le sable étouffée
nos mains étaient nues
comme le galet après la crue*

*Ouverts jusqu'à la moelle
nous avons ramassé la parole orpheline
et nous avons marché
(nous marchons encore)*

Questions

1. Chaque strophe semble être dédiée à une période précise de l'Histoire d'Algérie. Lesquelles ?
2. Dans la première strophe, montrez comment le sentiment de peur est signifié de façon croissante,
3. Dans la suite du poème, quel pronom personnel est répété, quel est l'effet de cette répétition ?

Habib Tengour (poème écrit en 1978)

« ... poétique, triturant les mots et les essorent pour les délester de leurs déchets et ne laisser filtrer à l'air libre que ce dont la strophe a besoin pour composer ses jambages, sa respiration et sa rythmique.

*Plutôt peu connu au bataillon de cette poésie algérienne dite jeune ou nouvelle, Habib Tengour a publié en 1976 un recueil original *Tapapakitaques*, où la texture de ses recherches se trouvait déjà posée : une réflexion sur les rivages et le grand large, la cité et le pouvoir, la fabulation et l'histoire, l'onirisme et le réel. Né à Mostaganem en 1947, il fait désormais partie de ceux qui prennent à bras-le corps le langage » op. cit.p.21*

*Le port interdit semblait dormir dans les cales des navires
un marin encore tatouait l'horizon*

*Le Voyage nous étions nombreux à le souhaiter
mais la mer n'exhibait que la graisse de ses blessures*

*Nous étions en exil dans nos mains nos rêves
Des simulacres heurtant la moiteur des jours*

*Pourquoi nous dire fiers de montagnes muettes
Sceller le cri dans l'argile des lassitudes
Les rues sont grises d'intolérance la peur*

*Je m'éveillerai au turquoise de tes lèvres dit la vague
aux regards suspendus*

Anna Greki, Temps forts, 1966

*L'indépendance au chant du coq où l'as-tu mise ?
Tu veux saigner la grenade avec un couteau
Plonger chaque cervelle dans un bain de sel
Que l'herbe qui y pousse reste à ras de peau
Quel est ce peuple roi ce chien sue l'on muselle ?
La misère qui hurle a encore du talent.*

« Cet extrait rappelle l'exil de celles qui ont dû quitter leur terre, leur pays, exilées d'hier et d'aujourd'hui » (Ch. Achour, Noûn, p.62) »

Yamina Mechakra dans *La grotte éclatée* dont le statut générique reste à définir écrit ces vers :

« Mais ce jour-là je le connais ; de ce jour-là je me souviendrai

C'était un jour d'automne. Un des blessés traînait un bras blessé. Il avait perdu un œil.

Arris mon silence et ma douleur.

Arris mon coin d'ombre et ma lumière.

Arris qui a su allumer un soir d'hiver au creux de mon âme

triste et froide un feu qui m'a illuminée et m'a tenu au chaud.

De l'œil qui lui restait il me regarda comme on regarde quelqu'un pour qui on n'a pas changé.

Et comme il l'avait fait pour moi quand j'eus peur et froid je me penchai sur lui et essayai de lui dérober un peu de sa douleur.

Nous nous sommes mariés sans cadî et sans burnous ; sans zorna et sans couscous. »

...

Yamina Mechakra, *La grotte éclatée*

Questions :

1. Grâce à quel procédé, le texte poétique l'emporte sur le texte narratif ?

Soumeya Ammar-Khodja, cette poétesse et nouvelliste est née en 1956. Décède en Janvier 2021. Fille d'un homme de Lettres, Omar Benmalek, elle est la sœur d'Anouar Benmalek. Après des études à l'université Mentouri de Constantine, elle soutient une thèse sur la poésie de Mohammed Dib à l'université de Paris 13. Elle a publié des nouvelles, des études critiques et surtout des poèmes, ces derniers parus essentiellement dans les revues Aubes, Estuaires et Entrelacs.

En ce qui concerne ses nouvelles. On lui attribue *Ma vie que vous traversez*, 2003, *Rien ne memanque*, 2004, *De si beaux ennemis*, 2014.

Fadhela-Mériem

Branches de rosier

Frémisantes vivaces

Nervures de chair
De ma mémoire en éveil
Voici que je parcours
En cette nuit escarpée
Les lignes fiévreuses
De vos déraisons
Femmes de féminité intense
Mes sœurs invisibles
Que je refaçonne
Que ma nostalgie affamée
Balbutie nomme et retient
Mériem
Corps tatoué
Crucifié en silence
Pour que naisse le destin
Fadhela
Libellule foudroyée
Plainte hululante
Pour que naisse le destin
Pécheresse d'amour
D'amour vaste

Cette littérature s'est exprimée également à travers des poèmes dont voici quelques extraits :

Vous m'avez giflée
- on ne m'avait jamais giflée
Le courant électrique
Et votre coup de poing
Et ce vocabulaire de voyou
Je saignais trop pour pouvoir encore rougir
Toute une nuit
Une locomotive au ventre

*Des arcs-en-ciel devant les yeux
C'était comme si je mangeais ma bouche
Si je noyais mes yeux
J'avais des mains partout
Et envie de sourire
Puis un matin, un autre soldat est venu
Il vous ressemblait comme une goutte de sang
Votre femme, lieutenant,
Vous a-t-elle remué le sucre de votre café ?
Votre mère a-t-elle osé vous trouver bonne mine
Avez-vous caressé les cheveux de vos gosses ?¹⁹*

Conclusion

La littérature algérienne a produit « un nouveau paysage » grâce au renouvellement de procédés. Parmi ces procédés, on compte les techniques du roman policier, et celles du nouveau roman adoptées par le postmoderne à savoir fragmentation, multiplications des récits, recours à l'intertextualité, notamment par le biais des mythes et légendes, enfin hybridité langagière.

Avec le rappel fréquent de l'Histoire « la distanciation prise avec le réel » s'opère par le biais de l'allégorie, du ludique, de l'humour, de la dérision, de la poésie, des jeux de langage et du délire. Ceci rend cette littérature romanesque plus attractive, plus en phase avec son temps.

Loin d'être au service d'une idéologie, la littérature algérienne s'affirme, s'affine, se diversifie et s'ouvre à la passion de l'écriture et au plaisir des mots pour offrir au monde et aux lecteurs une manière d'universaliser les sentiments, les impressions, les expériences, d'extérioriser les traumatismes face aux situations les plus pénibles à vivre pour l'humanité.

Elle a, dès lors, définitivement conquis sa place dans la sphère littéraire mondiale et compte des lecteurs admiratifs, des défenseurs ardents, des spécialistes de toutes nationalités qui restent attentifs et en attente de derniers talents à découvrir. Cette littérature, sans conteste, a été façonnée par un passé et un présent tumultueux.

¹⁹Hawa Djabali dans *Espoir et parole* citée par C. Achour, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*

CHAPITRE 2

Les Algériennes et la littérature

La littérature de langue française a débuté tardivement chez les algériennes. Le facteur essentiel est que les filles ont eu accès à l'école encore plus rarement que les garçons dans l'Algérie coloniale. D'une part, le discours dominant de l'époque était qu'il suffisait de donner une éducation domestique aux filles à savoir hygiène, travaux ménagers, couture... d'autre part, les familles algériennes refusaient de confier leurs filles à l'école française méfiante à l'égard de l'acculturation qui les guettait. Par conséquent, peu de femmes ont été alphabétisées, et ont eu la possibilité de découvrir et encore moins de s'adonner à la littérature.

Pourtant, il faut rappeler que la parole des femmes n'a pas attendu l'écriture pour se manifester. Toute une tradition orale à travers les contes déroulés par des narratrices, le plus souvent, les femmes âgées qui regroupaient les familles, le soir. Autour de ces narratrices se formait un cercle d'auditeurs, et se répandaient de la sorte de nombreux récits. Les femmes ont ainsi contribué, à la manière des conteurs dans les souks, à diffuser et sauvegarder une littérature orale, gardienne de la mémoire des peuples.

Ces histoires, narrées par des femmes, ont donné lieu par la suite à des recueils de contes dont les actions de personnages légendaires tels que Djeha et Aïcha ont marqué l'imaginaire collectif. Les femmes sont donc partie prenante de la littérature, car **la littérarité du conte** n'est plus à démontrer. Le conte a permis la naissance des théories de la narrativité (Propp). De nos jours, le conte, du point de vue des pratiques sociales et de l'imaginaire humain, occupe une place de choix dans les études littéraires.

Longtemps reléguée au second plan, la littérature faite par les femmes aujourd'hui est pleinement intégrée dans les études littéraires. En revanche, parmi les premières Algériennes qui se sont mises à l'écriture, **seuls, deux noms émergent**, à partir de **1947** ; deux femmes dont les motivations semblent pourtant différentes : Marie Louise Marguerite Taos Amrouche et Djamila Debèche.

1. Les années 47

Djamila Debèche, son premier roman a pour titre, *Leïla, jeune fille d'Algérie*(1947), la deuxième porte le titre de *Aziza* (1955). Née à Sétif, elle avait lancé une revue féministe, *Action*.

Si Taos Amrouche est considérée comme la première femme écrivain, Djamila Debèche est la première femme journaliste.

Leïla, jeune fille d'Algérie est un témoignage du roman algérien « qui tente de rompre avec le modèle colonial et de se constituer en tant que prise de parole du colonisé. »²⁰

Leïla est issue d'une famille riche du Sud. Après avoir fait des études à Alger, elle retourne dans sa famille qui veut lui faire épouser un cousin. Après avoir trouvé un travail à Bougie, elle l'abandonne et finit par épouser un jeune médecin, elle retournera vivre dans le Sud où elle veut améliorer la vie des populations défavorisées et lutter contre l'analphabétisme.

Selon Nora Kazi-Tani, ce roman, en faisant la promotion de l'émancipation des femmes, a tendance à ne pas échapper au discours colonialiste et aux clichés orientalistes, en opposant la tradition et la modernité.

Dans *Aziza*, l'auteure déroule sur fond de période électorale dans l'Algérie coloniale, les difficultés des intellectuelles à s'affirmer, prises dans les écueils de l'acculturation, et les relations entre deux communautés. Ce roman autobiographique montre la prise de conscience progressive du personnage principal.

Aziza est une femme moderne qui travaille dans une agence de presse. Elle rencontre un ami d'enfance devenu avocat de renom. Mais qui craint pour sa notoriété s'il épousait Azziza. Il finit par se marier, mais ils quittent la ville pour aller vivre au douar. Quand Kamel repart pour travailler en ville, Azziza réalise que cette vie est impossible et désire elle-même

²⁰» selon Nora Kazi-Tani (in *Djamila Debèche, dans une parole déviée : le premier roman féminin en Algérie* (Discours, enjeu(x), Intertextualité, ou interaction des discours, 8ème journées d'études du département de Français, ILE d'Alger, 5-6-7 Avril 1986)

reprendre son travail en ville. Elle comprend alors que son mari la préfère au douar, à cause de ses allures d'occidentale. Elle se sépare de son mari. Constatant qu'elle est rejetée de partout, elle pense à émigrer, mais y renonce finalement.

Le roman montre que l'éducation occidentale crée des problèmes à cette jeune femme qui est issue d'une société traditionnelle et attachée aux coutumes. Le roman fait passer l'héroïne par une série d'épreuves avant qu'elle ne retrouve sa place dans la société.

Amina Azza Bekkat relève dans le roman le passage suivant :

« Fakia Brahil, musulmane algérienne comme moi, avait un esprit qui me déplaisait. Elle avait transformé son prénom en celui de Francine. Pour ma part, je n'ai jamais songé à dissimuler mon origine. »

« Un jour, c'était à la fin de 1944, je m'étais rendue au service maritime de santé, pour certaines formalités d'embarquement. Je voulais aller à Marseille chez des parents. »

« Il y avait beaucoup de monde et l'on avait séparé les voyageurs en deux groupes : d'un côté les Européens, d'un autre les Musulmans. Lorsque le groupe des musulmans fut invité à se former, tout naturellement, je me rangeais avec mes compagnes aux haïks blancs. Mécontent de ce qu'il prenait pour une erreur, un jeune infirmier vint vers moi.

« - Allons ! Mademoiselle ! Mettez-vous de l'autre côté. Vous voyez bien qu'ici c'est pour les Musulmans. Je lui tendis ma carte d'identité. »

« Il lut mon nom, reparti sans un mot. Parmi les miens, on me regarda avec surprise, sans sympathie. Une gêne m'envahit. Ni dans un groupe, ni dans l'autre j'étais à ma place. »²¹

En définitive, Aziza finit par comprendre qu'il est nécessaire de faire un choix ; elle décide de ne pas partir en France et de rester en Algérie pour aider à la construction du pays.

L'auteure critique conclut son article de la manière suivante. *« Djamila Debèche montre par l'intermédiaire de son porte-parole Aziza que sa préférence va à la symbiose de l'authenticité et de la modernité, pour ce qui a trait à la place de l'Algérienne. »*

Par ailleurs, Djamila Debèche a produit des essais. *Les Musulmans algériens et la scolarisation (1950)*, et *L'enseignement de la langue arabe en Algérie et le droit de vote aux*

²¹Citée par A. Azza-Bekkat in Expressions, N°7,2001, revue du département de langues (pp.152-153)

femmes algériennes (1950). Elle est tournée vers l'action et la revendication sociale, alors que Taos Amrouche est plus focalisée sur sa personne. Debèche elle-même, nous dit Déjeux, résume son œuvre en deux mots : **révolte et solitude**.

La question des femmes est soulevée dès les années de formation des partis tels que le PCA, Parti Communiste Algérien, le MTLD, Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques qui crée en 1947 l'UFMA, Union des Femmes Musulmanes Algériennes.

Les romans de Djamilia Debèche sont témoins de cette première littérature de femmes qui revendiquent leur place au sein des mouvements contre le colonialisme. Dès 1956, dans la plate-forme du FLN, un paragraphe est ainsi consacré au mouvement des femmes.

En somme, les Algériennes prendront la plume pour tenter de donner leur propre appréciation des femmes et de leur quotidien, enfin pour contrer et corriger l'image qu'en donne les clichés orientalistes : femme mystérieuse, enfermée, objet de plaisir avec tout le cortège de fantasmes sur le harem.

2. Les années 50, ont vu l'entrée en littérature de **Assia Djébar** qui occupe une place centrale parmi les classiques. Non seulement, elle n'a pas été découragée par les critiques négatives portées à son premier roman, de plus, elle a eu une carrière aussi longue et riche que celle de Mohammed Dib, elle est devenue une écrivaine incontournable dans la littérature algérienne de langue française.

Elle a voulu faire entendre la voix des femmes qui ne possèdent pas l'écriture. Tout au long de son parcours d'écrivaine, des thèmes reviennent, ce sont, l'identité, le corps, la violence, la guerre. Elle s'est voulu « écrivaine de guerre ».

Dans *L'amour, la fantasia*, elle évoque la période coloniale et la conquête française et la guerre d'indépendance. Elle mêle dans cet ouvrage autobiographie, témoignage avec des détails historiques, et lieux de l'enfance, le thème de la violence y est important.

Dans *Ombre Sultane*, elle relate la vie de souffrances de deux femmes, l'une éduquée de façon traditionnelle et l'autre occidentalisée ; l'écriture y est plus romanesque qu'autobiographique. Les thèmes se développent autour du corps féminin, de la sororité des femmes et des traditions féminines.

Le blanc de l'Algérie est un hommage rendu à de nombreux personnages publics décédés durant l'Histoire de l'Algérie. Le thème de la mort fait également partie des sujets abordés par Djebbar.

Vaste est la prison traite du passé séculaire de l'Algérie. L'auteure remonte à Jugurtha pour dire pour dire l'histoire des Algériennes et revaloriser la place de la femme dans l'Histoire du pays tout en parlant des femmes d'aujourd'hui et de son histoire personnelle.

En 1968, **Fadhma Aït Mansour**, la mère de Jean et de Marguerite Taos fait publier une autobiographie, *Histoire de ma vie*. L'auteure raconte une vie difficile. Elle écrit que, malgré son instruction à l'école française, elle n'a pu se lier ni avec les Français, ni avec les Algériens. Elle est restée une éternelle exilée. Elle n'était nulle part chez elle.

Vincent Monteil résume bien le livre par ces mots, dans la préface qu'il a rédigée : « *Fadhma Aïth Mansour Amrouche, la mère de Taos et de Jean, a quitté cette terre, mais elle nous reste présente, par ces pages où l'on retrouve les travaux et les jours, les naissances, les morts, le froid cruel, la faim, la misère, l'exil, la dureté de cœur, les mœurs brutales d'un pays rude...* »

3. A partir des années 75

De nouvelles écrivaines apparaissent à partir des années 75.

Aïcha Lemsine, parmi elles, connaît un grand succès avec *La Chrysalide* en 1976. Elle y soulève le problème du statut des femmes stériles vouées à être renvoyées dans leurs familles ou à accepter des co-épouses, dans un monde imprégné de croyances dans des superstitions diffusées par les marabouts.

En effet, Khadidja, mariée à seize ans ne peut enfanter, après des soins, elle finira par avoir un enfant, mais le médecin la prévient qu'elle n'en aura plus d'autres. Le mari prend une seconde épouse. Cette dernière meurt en couches, le mari perd du même coup les jumeaux qu'elle attendait. Il prend alors une troisième épouse. La fille de cette troisième épouse, Faïza, enceinte, perd son fiancé dans un accident, elle sera accueillie par sa famille qui élèvera l'enfant. Si les trois premières femmes sont placées dans une société traditionnelle, l'auteure montre, avec Faïza, une nouvelle image de la femme,

Aïcha Lemsine a écrit également *Ciel de porphyre* en 1978, et en 1983, *Ordalie de voix*, un essai. Femme d'ambassadeur, elle écrit sous un pseudonyme et précise, « j'ai choisi l'écriture pour respirer, pour parler, pour aimer. »

Yamina Mechakra, née à Meskiana en 1949, écrit un premier roman *La grotte éclatée* en 1979, roman préfacé par Kateb Yacine. Dans cette préface intitulée *Les enfants de la Kahina*, il écrit : « *Dans notre pays une femme qui écrit vaut son pesant de poudre.* » Une phrase devenue une référence.

La structure éclatée rapporte, de façon complexe et souvent lyrique, l'histoire se déroulant durant la guerre d'indépendance d'une jeune orpheline qui soigne les blessés au maquis. Elle épouse un maquisard dont elle a un enfant, Arris. Elle raconte les blessures et les deuils que cette guerre lui a occasionnés. La symbolisation par le titre montre combien les repères ont été perdus : la grotte est détruite, fracassée comme l'est le monde dans lequel baigne l'histoire narrée.

En outre, Christiane Achour, dans *Noûn*, évoque « *une très belle nouvelle lyrique publiée en 1976, par Yamina Mechakra , L'Éveil du Mont.* »

Arris est le second roman publié en 1999. C'est un roman qui porte sur la condition des enfants abandonnés, inspiré de son expérience de psychiatre. « *Je garderai toujours en mémoire l'image de cette mère de 17 ans qui m'a jeté son nourrisson dans les bras et elle est tombée par terre.* » Dit-elle.

Arris raconte l'histoire d'un enfant de l'Aurès arraché à sa mère et qui va avoir une vie des plus douloureuses, il restera en quête de son enfance et de son identité.

Yamina Mechakra, psychiatre et femme de lettres, s'est engagée pour une **décolonisation culturelle** qui viendrait achever l'indépendance acquise. De nombreux écrits de l'auteure ont été perdus. Pour Yamina Mechakra, écrire, c'est faire voler en éclats, la mémoire de la guerre, les meurtrissures des femmes. Yasmina Mechakra meurt en 2013 à la suite d'une longue maladie.

Hawa Djabali écrit *Agave*(1983) où un « je » masculin s'exprime pour dévoiler l'intime. Scénariste, elle a rédigé le scénario de *Houria* et de *Glaise rouge*.

Christiane Achour signale qu'elle a également écrit des livres pour enfants qui n'ont pas été publiés ainsi que des pièces de théâtre : *Les petites filles de Hizia*, *La Dernière des îles*, *Ricanements ou le Prélude aumariage*, *Le zajel maure du désir* (1997).

Hawa Djabali dit qu'elle « a essayé de dire ce que ne peuvent dire ceux qui sont condamnés au silence.

Hafsa Zinaï Koudil est auteure de *La fin d'un rêve*, son premier roman, paru en 1984. C'est un roman autobiographique portant sur l'enfance durant la guerre d'indépendance. Elle est née à Aïn Beïda en 1951 et vit actuellement en France.

Elle produira en 1986, *Pari perdu*, un roman abordant le thème des mères célibataires. Le fiancé de l'héroïne étant mort dans un accident de voiture, celle-ci connaîtra des déboires qui la conduiront à la mort.

En 1990, elle prend pour sujet la vie d'artiste dans *Le papillon ne volera plus*, puis en 1992 elle fait paraître *Le passé décomposé*.

Enfin elle écrit un récit témoignage en 1997, *Sans voix* dans lequel plusieurs voix féminines se font entendre pour raconter des vies de femmes prises dans le tourment de « la décennie noire ».

Elle est arrivée à l'écriture « *presque par dissidence, pour réagir contre une vie tracée.* »²²

Leïla Sebbar est une romancière particulière, née de père algérien et de mère française, instituteurs tous les deux de 1935 à 1965 en Algérie. Elle quitte l'Algérie en 1962 pour poursuivre des études en France.

Leïla Sebbar, dès son premier roman, met en scène des femmes qui ont été exilées en terre étrangère, la terre française. En effet, « *Elle trouve son créneau dans les milieux de l'immigration maghrébine en France et chez les êtres pluriculturels, libérés des frontières contraignantes, mixtes et enrichissantes* »²³

Elle cible dans *Fatima ou les Algériennes au square* (1981) les femmes déracinées, exilées et qui se regroupent pour discuter des us et des coutumes du pays et de leurs conditions actuelles. Dans *Shérazade* (1982) et *Le chinois vert d'Afrique* (1984), elle fait connaître ces populations transplantées et leurs errements.

Le récit intitulé *Parle mon fils, parle à ta mère* (1984) dévoile la sensibilité d'une mère. C'est une mère des banlieues qui s'inquiète pour son fils fugueur. Mais c'est la mère qui parle, le fils ne dit rien, il est très éloigné de ce passé que lui raconte sa mère.

²²Déjeux, J., 1994, *Littérature féminine au Maghreb*, Paris, KARTHALA Editions, p.188

²³Op.cit. p.152

Elle compose également *Les carnets de Shéhérazade* (1985) et *J.H. cherche âme sœur* (1987) où elle fait parler deux jeunes gens emprisonnés, Djaffar et Roland, qui se racontent leurs aventures.

Le fou de Shéhérazade (1991) met en scène un homme dans Beyrouth en guerre qui doit participer à un film. Shéhérazade, nous dit Déjeux, est cette femme brune aux yeux verts et aux cheveux frisés qui ressemble à Leïla Sebbar. Elle concentre en ce personnage un « *croisement de signes et desymboles, de réminiscences historiques.* »²⁴

Elle produit encore *Le silence des rives* en 1993. en 1999, *Soldats*.

Et plus tard, en 2003, *Je ne parle pas la langue de mon père*, texte où est posée avec acuité la **question de l'identité**, question construite autour du silence du père. Sont abordées, alors, les problématiques de l'identité, de l'exil, de la langue liées au déchirement, au déracinement ressentis par l'auteure.

Elle écrit « *C'est dans l'exil que la langue de mon père m'est revenue, langue d'amour, langue d'émotion que j'ai besoin d'entendre sans la comprendre* ».

Elle dit encore, parlant de la langue arabe : « *Si j'écris c'est parce que cette langue me manque.* »

En 2004, elle fait publier *Mes algériens en France, carnet de voyage*.

L'exil dont parle Sebbar dans les *Lettres parisiennes, autopsie d'un exil* (un échange de lettres entre elle et l'écrivaine Nancy Houston) (1986), est un **exil intérieur**. Il est inspiré de sa méconnaissance de la langue arabe.

Cette auteure semble balancer entre l'Algérie et la France, elle manifeste une écriture entre deux espaces, la conduisant à effectuer un va et vient entre **identité et altérité**.

A cet égard, elle se confie dans *Lettres parisiennes* :

« *Souvent m'est renvoyée au visage mon identité floue, pas claire, pas nette...C'est l'attitude des journalistes à l'égard de mes livres qui m'a révélé cette instabilité identitaire...Ils...m'ont tantôt prise comme maghrébine, tantôt comme algérienne nationale ou comme immigrée, ou fille d'immigrés. L'exil est le malentendu...Chaque fois que j'ai à parler de moi en écrivant des livres, j'ai à me situer dans mon **métissage**, répéter que le français est ma langue maternelle, à expliquer en quoi je ne suis pas immigrée, ni beur, mais simplement en exil, un exil doré certes, mais d'un pays qui est le pays de mon père et dont j'ai la mémoire, vivant*

²⁴Op.cit. P28

dans un pays qui est le pays de ma mère, de ma langue...mais où je ne trouve pas ma terre. »
(p. 125)

Leïla Sebbar s'est démarquée par cette double appartenance qui lui a fourni la matière de ses productions.

4. A l'instar du développement de la littérature des années 1990 durant la décennie noire, chez les écrivains, on retrouve ce même mouvement chez les femmes qui s'installent à l'étranger et écrivent des romans ayant une large part autobiographique : Malika Mokeddem, Latifa Benmansour.

Maïssa Bey, pour sa part, continue à vivre en Algérie tout en écrivant des romans qui traitent de la période sombre.

4.1. Malika Mokeddem

Elle est née le 5 Octobre 1949 à Kenadsa. *« Je suis née et j'ai grandi dans le désert algérien. J'habitais hors de mon village, une maison adossée à une d'une, face à des étendues mornes, infinies. Aînée d'une nombreuse fratrie, j'ai très tôt pris conscience de la préférence de mes parents (et au-delà de la société) pour les garçons. Secrètement, cette injustice me mortifiait, me pétrifiait, me minait. J'étais vouée au sort de toute aînée : devenir un modèle de soumission. L'école m'a ouvert une échappée, jusqu'alors insoupçonnée, dans l'impasse de cette fatalité. »*

L'auteure se réfugie dans la lecture, accède au lycée de Béchar où elle était « presque constamment la seule fille de sa classe. Elle obtient le baccalauréat, puis entame des études de médecine à Oran. Elle les termine en France et commence une spécialisation en néphrologie à Montpellier. Elle s'installe en tant que médecin en France, ferme son cabinet un temps pour s'adonner à l'écriture avant de revenir à son métier de médecin, qui, selon ses propos, lui fournit les sujets de ses romans.

Dans *Les hommes qui marchent* (1990), Malika Mokeddem écrit une saga familiale sur plusieurs générations qui vont passer du nomadisme à la sédentarité. La phrase *« plutôt mourir que de laisser le roumi continuer à m'écraser »* souligne la prise de conscience. Elle souligne la violence qui accompagne la sédentarisation, dénonce le racisme qui alimente cette violence.

L'histoire se passe à Kenadsa dans le Sud algérien. La vie de Leïla prend racine dans celle de l'Algérie colonisée puis indépendante, de 1945 à 1970. Leïla désire quitter le le Sud pour aller à Oran poursuivre des études de médecine. Son enfance a été bercée des contes de sa grand-mère et de ses lectures qui ont forgé un caractère de révoltée. Leïla refuse de se soumettre aux interdits. Elle a été marquée par la différence entre son vécu et ce qu'elle a lu dans les livres. Son parcours est raconté sous le rappel de la voix de la grand-mère, Zohra, ancienne nomade qui est la mémoire de ces hommes qui marchent et du patrimoine culturel familial. L'auteure illustre le bouleversement introduit par la guerre dans la société, la situation des femmes change. De fait, en devenant combattantes, elles gagnent en liberté.

Mokeddem comme Djébar donne des détails de l'Histoire, Mai 45, 20 Août 55 dans le constantinois, l'arrestation de Ben Bella en 1956, le référendum de 1962. Tous ces événements forment la chronologie du roman où le référent historique est très présent. Le roman a eu un succès tel qu'il a été traduit dans plusieurs langues européennes.

En 1992, elle publie *Le siècle des sauterelles*. Elle cherche à répondre à un besoin existentiel en écrivant.

L'interdite (1993) est le troisième roman, comme le précédent, il puise dans la veine autobiographique. Les filles, maintenant scolarisées trouvent refuge et évasion dans la lecture à l'instar de Malika Mokeddem, *L'interdite* en témoigne :

« *Quand j'ai grandi, j'ai appris que le ciel c'est que de l'air, tellement que çq devient bleu avec les étoiles qui sont des boules de feu qui tournent dedans... Quand je serai grande, je conduirai des avions qui vont très haut, dans les étoiles : (je veux être) cosmonaute, oui. Quand ils sortent de leur avion, ils volent dans l'air doucement.* »²⁵

Sultana, le personnage principal, après s'être installée en France à Montpellier retourne dans le Sud où elle veut exercer son métier de médecin. Sultana cherche à retrouver les difficultés vécues dans l'enfance, raconte les blessures passées et présentes. La part de l'autobiographie est bien perceptible dans ce roman.

La quête identitaire accompagne la nostalgie et l'exil. Malika Mokeddem raconte, elle aussi, l'Algérie des années 90 grâce à un imaginaire et une culture de nomade pour laquelle l'écriture est « marche », voyage, évasion, et, apaisement.

²⁵ Ch. Achour, Noûn, *Algériennes dans l'écriture*, Biarritz, Séguier- Atlantica 1999, p.56

En 1995, paraît *Des rêves et des assassins*. Elle raconte une histoire que lui a rapportée une de ses patientes, celle d'une femme qui quitte son pays, l'Algérie pour reconstituer l'histoire de sa mère partie en 1962 en France.

En 1998, paraît *La nuit de la lézarde*, un roman où souffrance et apaisement sont présents. Il s'agit de deux destins différents de femmes sur fond de troubles durant la période des années 90, en Algérie.

La transe des insoumis dénonce l'oppression du système colonial.

En 2001, *N'zid* traite du thème de l'errance entre **la mémoire et de l'oubli** et retourne à la violence avec l'évocation du terrorisme. en 2003, Mokeddem fait paraître *La transe des insoumis*, puis *Mes hommes*, en 2005, un roman où le « je » est celui d'une narratrice omnisciente, Malika, dont le rapport au monde extérieur est puisé dans le vécu personnel de l'auteure et passe par la relation au père, une relation conflictuelle. Ce sera en 2008, avec *Je dois tout à ton oubli*, qu'elle évoquera les relations à la mère.

Il sera suivi en 2011 par *La désirante*. *La désirante* est l'histoire d'une recherche livrée par la narratrice pour retrouver son bien-aimé, Léo, disparu en mer. A travers cette quête, se profile une autre quête, celle identitaire, menée entre mer et désert.

Entre fiction et fragments autobiographiques, tous les romans de Malika Mokeddem portent la marque de **l'interculturalité** et mêlent culture orale bédouine et culture inspirée de ses lectures, où se retrouvent les empreintes de la littérature française, russe, américaine et celles de la mythologie gréco-romaine.

Ses romans, qui ont fait l'objet de nombreuses analyses, portent sur la violence, le féminin et l'immigration, en recourant souvent à des stéréotypes.²⁶

Elle veut établir un pacte référentiel en donnant des détails historiques, comme Assia Djebar. *La transe des insoumis* dénonce également l'oppression du système colonial.

²⁶selon Khaled Zekri (Stéréotypes et déplacements génériques chez Malika Mokeddem in Charles Bonn, *Échanges et mutations des modèles littéraires entre Europe et Algérie*, Tome 2 Actes colloque « Paroles déplacées » Le Harmattan, 2004 ,(pp;297 à 305)

4.2. Latifa Ben Mansour est née en 1950. À Tlemcen. Son père est le premier Algérien agrégé de mathématiques, elle le connaîtra très peu puisqu'il meurt en 1954. Après avoir obtenu le baccalauréat, elle entre à l'École Normale Supérieure de Kouba et suit des études de Lettres.

Puis elle obtient une bourse pour des études plus poussées en France. Elle soutient une thèse d'État et obtient une licence en Arabe. Puis elle s'oriente vers la psychanalyse. Actuellement, elle vit en France et enseigne dans une université parisienne.

Latifa Ben Mansour bat le rappel de ses souvenirs d'enfance à Tlemcen dans son premier roman, *Le Chant du lys et du basilic*, qu'elle a écrit pour ses deux enfants, elle y décrit l'Algérie dans ses traditions. Elle veut, à son tour, reconstituer la vie quotidienne des femmes dans les années 45. Elle fait appel à la tradition orale pour donner une idée d'un certain art de vivre à la mode de Tlemcen, mais elle évoque également les souffrances de sa famille durant la guerre de libération. Il y a aussi dans ce roman une large part d'autobiographie, qui a pour cadre temporel la guerre d'indépendance.

Meriem, quinze ans est dans un hôpital, elle a eu un accident. Elle ne semble pas consciente, mais elle entend les voix des adultes autour d'elle...

La prière de la peur est un roman qui retient encore Tlemcen pour cadre durant la montée de la violence, Tlemcen entre passé et présent dans une Algérie bouleversée par les événements des « années rouges ». Un récit enchâssé dans un autre, celui de Hanen qui rentrant à Tlemcen le jour de l'attentat de l'aéroport d'Alger perd ses jambes. Elle se sait condamnée et, dès lors, rédige un manuscrit à partir des réminiscences d'une aïeule. Il sera lu publiquement par sa cousine, une autre Hanen, le jour des funérailles, ainsi la transmission sera assurée. Mais le jour venu, les événements rattrapent la lectrice et les lieux sont investis par les tueurs, l'aïeule et la cousine y perdent la vie ;deux récits s'imbriquent où se mêlent l'histoire des fondateurs de la ville, de la culture arabe, andalouse, musulmane, occidentale pour donner au message de Latifa Benmansour une portée explicative et didactique. Les contes, les chants andalous, les fondateurs de la ville évoquent un monde ancestral, un patrimoine qui affirme la civilisation, les véritables valeurs et les racines de Tlemcen.

En 2001, *L'année de l'éclipse* rapporte le destin d'une femme, Hayba, qui a fui son pays, l'Algérie, durant les années noires et a du mal à retrouver une vie normale entre difficultés matérielles et mémoire traumatisée, elle finit quand même par renaître à la vie.

Passé et présent se superposent. Tradition et mythes s'intègrent dans l'histoire narrée par le biais de l'intertextualité.

Latifa Benmansour utilise la polyphonie pour dénoncer les espoirs trahis, le rejet des savoirs, la place de la femme dans l'espace social durement gagnée, puis à nouveau à conquérir.

On remarque que les années 2000 ont été particulièrement fécondes pour les femmes avec les écrivaines telles que Djébar, Mokeddem, Benmansour, Sebbar, Maïssa Bey et de très nombreuses écrivaines à l'instar de Leïla Hamoutène ou de Nora Sari qui s'inscrivent dans une dynamique prometteuse. Souvent, elles ont le souci de **témoigner**, de même, l'autobiographie est largement développée.

4.3. Maïssa Bey, à son tour témoigne donc du vécu des femmes par une production régulière durant les années 2000. Son entrée en littérature précède et annonce une nouvelle génération d'écrivaines, d'autres plumes qui vont bientôt s'affirmer et peu à peu se détacher des événements sanglants des années 90 pour traduire de nouvelles préoccupations, évoquer d'autres thèmes..

Parmi ces dernières on retiendra Adjimi Kaouter, Haïder ou Linda Chouiten se détachant d'un plus grand nombre de femmes qui s'exercent à l'écriture.

Maïssa Bey fait partie d'une génération plus jeune que celle de Djébar ou Sebbar. Elle est née en 1950. Elle entre en littérature en s'imposant d'emblée avec *Au commencement était la mer*, 1996, un roman qui porte sur **l'incommunicabilité et la solitude**. *Cette fille-là*, 2001, **Entendez-vous dans nos montagnes**, 2002, **Surtout ne te retourne pas**, 2005, **Bleu, Blanc, vert**, 2006, **Pierre, sang, papier ou cendre**, 2008 et, **Puisque mon cœur est mort**, 2010, sont ses principaux romans.

Dans ce dernier roman, Aïda, une femme divorcée, perd son fils assassiné, alors qu'il rentrait chez lui, un soir. Elle lui écrit tous les jours afin de supporter la perte et l'absence. Cette forme de thérapie va-t-elle la libérer de ses souffrances, de ses peurs ...?

En outre, Maïssa Bey a écrit des nouvelles dont **Sous le jasmin la nuit**, en 2004.

Cette fille-là présente l'histoire douloureuse de Malika enfermée dans un hospice, ses compagnes d'infortune, Aïcha, Yamina, Ma Z'ahra, Fatima, Kheïra Mbarka, Badra, Houria

ont chacune une histoire de vie lourde de difficultés, rejets, abandons, violences, manifestations de misère sociale et morale. Cette destinée collective est alors à prendre dans sa valeur symbolique.

Surtout ne te retourne pas, inspiré du tremblement de terre qui s'est produit à Alger en 2003, le récit se donne à lire comme une vision de la condition féminine à travers la quête de soi du personnage principal Amina, prise dans les tourments d'une société qui se cherche elle-même.

Pierre, sang, papier ou cendre, 2008, est un roman qui revisite l'Histoire pour une réécriture. Elle évoque le débarquement à Sidi Fredj et inscrit les rapports des colons et des colonisées à travers le massacre des populations par les enfumades.

5. Les années 2000

Période de mutations sociales, économiques, culturelles très importante, les années 2000 voient émerger de nouveaux noms chez de jeunes femmes qui bouleversent le paysage littéraire avec une écriture féminine de plus en plus présente et diversifiée : Nassira Belloula, Sarah Haider, Linda Chouiten, Lynda-Nawel Tebbani, Kaouter Adimi, la postérité retiendra certains noms ; La jeunesse de ces écrivaines qui font leurs premières armes permet de parier sur l'avenir des femmes dans cette littérature.

Nassira Belloula est née à Batna en 1961, elle a grandi à Alger où elle a fait des études supérieures, puis est retournée à Batna. Journaliste, elle est également romancière, essayiste, poétesse. Elle vit au Canada depuis 2010 où elle collabore à Radio-Canada et poursuit des études en Histoire.

Ses romans sont : *Visa pour la haine*, 2008, *La revanche de May*, 2012, *Terre des femmes*, 2014 pour lequel elle a obtenu le prix Kateb Yacine, *Aimer Maria*, 2019. En outre, elle a écrit des récits et des recueils de poèmes dont *Les portes du soleil* en 1988.

Leïla Marouane de son vrai nom Leïla Z. Mechentel est née en 1960, dans une famille réfugiée en Tunisie. Elle commence des études de médecine qu'elle abandonne pour les Lettres. Devenue journaliste à Horizons, puis El Watan, elle doit fuir en France après des menaces et une agression. Elle s'installe à Paris en 1991, et publie *La fille de la Casbah* en 1996, *Le Châtiment des hypocrites* en 2001, *La fille et la Mère* en 2005, ses romans traitent

de la liberté et de la condition féminine. Ils ont été traduits dans plusieurs langues, publiés dans plusieurs pays.

Sarah Haider est née à Alger en 1987. Journaliste, son premier roman écrit en français, *Virgules en trombe* a reçu le prix Escales littéraires d'Alger en 2013, un roman noir, dérangeant, non linéaire, avec la violence comme terreau d'écriture. Ce roman est proche d'un monde masculin marginal. Il cherche à libérer les mots retenus, enfouis. Elle a ensuite publié *La morsure du coquelicot*, 2016 ; elle écrit également en langue arabe, *Zanadeka*, elle a reçu le prix Apulée en 2005.

Dans *Virgules en trombe*, l'auteure met en scène une femme auteure en prise avec son personnage. L'universitaire Hadj Meliani commente ainsi le « *presque roman* », « *l'amour des mots, l'extase d'une imagination en délire et la puissance impétueuse de la logorrhée verbale.* »

Lynda Chouiten, jeune auteure, elle enseigne l'anglais dans une université à Boumerdès. Elle a écrit *Le Roman des Pôv'Cheveux* (2017), portant sur la condition humaine à travers ses personnages qui ne sont autres que des cheveux.

Son second roman, *Une valse*, a obtenu le prix Assia Djébar en 2019. C'est un livre sur la condition des femmes privées de liberté et marginalisées. Le personnage est une couturière, qui pressée par les codes et usages sociaux, vit dans l'angoisse.

Lynda-Nawel Tebbani, son premier roman *L'éloge de la perte* est une histoire d'amour impossible entre une femme et un haut fonctionnaire autour d'une passion commune pour le malouf, musique constantinoise.

Son second roman paru en 2020, *Dis-moi ton nom, folie* présente un personnage brûlé qui doit supporter la souffrance en faisant appel au chant et aux Atlals (liés à la poésie arabe, les atlals consistent à regarder les ruines et à faire resurgir le passé en évoquant les souvenirs). Interné dans un hôpital psychiatrique, sa solitude et son silence sont peuplés de voix intérieures.

Kaouther Adimi. Elle est née en 1986 à Alger, à l'âge de 4 ans, elle part en France avec ses parents. Elle obtient une licence de langue et littérature françaises à Alger. Puis retourne pour d'autres études à Paris où elle vit actuellement.

Son premier roman date de 2010, *Des ballerines de papicha* raconte le quotidien d'une famille de quartier populaire, quotidien de promiscuité et de désœuvrement.. Le second roman, 2011, est intitulé *L'envers des autres*.

Puis elle fera publier *Des pierres dans ma poche* : l'histoire d'une jeune fille qui s'est établie à Paris pour poursuivre des études, mais qui doit retourner en Algérie pour assister aux fiançailles de sa jeune sœur. Elle porte un regard chargé d'humour sur la société. La question du célibat des jeunes filles prises entre les conventions sociales et leur désir de liberté y est soulevée.

Nos richesses, 2017, raconte l'histoire d'un étudiant à Paris chargé de venir à Alger pour débarrasser une librairie ayant appartenu à Edmond Charlot, éditeur des années 30-40 à la rue Hamani ex Charras.

Entre le journal fictif de l'éditeur et le mouvement de la vie à Alger en 2017, l'auteure aborde la question de **la transmission et de l'héritage**, dans ce roman.

Son dernier roman, *Les petits de Décembre*, 2019, est centré sur un groupe d'enfants de la cité du 11 Décembre, qui se bat pour garder le terrain sur lequel ils jouent au football et qui va leur être enlevé pour construire des villas. Elle y souligne l'intérêt pour le **passé et l'Histoire**.

Les fictions qu'elles soient nouvelles, romans, récits courts restent les plus répandues et portent la marque du vécu. Généralement, les dernières productions s'ouvrent à l'espace, avec le thème de **l'exil** développé dans les années 93. Cependant certaines écrivaines s'essayent à la poésie et même au théâtre.

CHAPITRE 3

La littérature de la migration

Nés de parents immigrés plusieurs auteurs se sont mis à l'écriture pour affirmer leur présence au monde et les difficultés rencontrées dans une société qui éprouve du mal à les accepter.

Dans une société postcoloniale, qui ne répond pas à leurs attentes et qui continue à développer à leur égard un sentiment d'exclusion, les auteurs manifestent leur tiraillement entre la culture des parents et celle d'adoption transmise par la société et l'enseignement.

Ainsi si la double appartenance est une richesse, elle est plus souvent considérée comme une menace pour l'intégrité du pays d'accueil. Elle est alors ressentie comme une différence, source de difficultés, sentiment que traduit ainsi Sakina Boudekhenne : « Le passé de nos parents, c'est notre présent, et notre présent de deuxième génération a-t-il un futur ? »²⁷

Aussi, puisqu'ils sont perçus comme différents, les auteurs recourent souvent à la langue orale dans leurs textes, visant ainsi à mieux marquer leur altérité. La littérature devient pour eux un moyen de se faire entendre, de rendre compte de leur marginalité.

On retrouve dans leurs textes des néologismes, des contractions, des fautes, et des mélanges de langues et de niveaux. Ils écrivent dans la langue des banlieues. Ils sont aussi de plus en plus nombreux, et leurs textes traduisent une réalité qui reste en lien avec l'Algérie. Ils sont nombreux, six auteurs ont été choisis pour les représenter.

1. Mahdi Charef : en né 1952, son père parti travailler comme terrassier en France fait venir sa famille. Il passe son enfance et son adolescence dans les cités de transit. Il travaille à dix ans dans une usine, fait de la prison, et devient écrivain puis cinéaste. Il s'est fait connaître par *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, 1983, dont il a tiré un film.

Il relate l'histoire de deux jeunes des cités de banlieues et la mal vie. C'est un récit autobiographique décrivant le quotidien social et familial et particulièrement la relation avec sa mère.

A bras le coeur, 2006, retrace la vie difficile des émigrés.

²⁷Citée par Simona Barello (in Ch. Bonn, *Échanges et mutations des modèles littéraires*, p. 213-214).

2. Akli Tadjer : né en 1954 à Paris où il vit toujours. Il quitte tôt l'école et vit de petits boulots jusqu'au jour où travaillant comme coursier dans un journal, il se fait remarquer par le rédacteur en chef qui l'inscrit dans une école de journalisme. Ses romans sont traduits dans plusieurs langues. Outre, *Les A.N.I. du Tassili*, il a écrit plusieurs romans dont **Courage et patience** (2000), *Le porteur de cartable* (2002), *Il était une fois...peut-être pas* (2008), *Qui ne sont pas raciste, ici ?* (2019), *D'Amour et de Guerre* (2020).

Le premier roman d'Akli Tadjer s'intitule *Les ANI du Tassili* (1984) Ce roman décrit la situation des émigrés. ANI signifiant Arabes Non Identifiés, est construit sur OVNI pour montrer la perception d'étrangeté qui les distingue. Omar, le personnage narrateur, après un retour au pays d'origine, voyage d'Alger à Marseille sur un bateau nommé Le Tassili. Omar de La Garenne-Colombe rencontre différents groupes sociaux sur le bateau. Ce roman souligne l'exclusion des ANI et les non-dits de la première génération d'émigrés.

3. Azouz Begagg

Né en 1957, dans un bidonville de Lyon où il a vécu jusqu'à l'âge de dix ans, Azouz Begagg à plusieurs cordes à son violon. Il est écrivain, chercheur en sociologie et économie, homme politique, il a été ministre, il est également scénariste.

Il a écrit *Le gône du châaba* en 1986, *Quand on est mort, c'est pour la vie*, *Salem Ouessant*. Il a écrit une cinquantaine de livres entre essais et romans. Son dernier roman s'intitule **L'arbre ou la maison, 2021**.

Dans ce dernier roman, deux frères deux frères vivant à Lyon retournent à Sétif, après une longue absence. Ils vont s'occuper des tombes de leurs parents et visiter la maison familiale...

Dans **Mémoires au soleil**, on peut lire : « *Ce jour-là, l'envie de vengeance m'avait gagné. Je rêvais de voir plus tard mon nom de famille en haut de l'affiche pour sortir mon père de l'anonymat, de l'indigénat et lui rendre sa dignité d'homme libre. La langue française allait devenir l'instrument de ma revanche contre son analphabétisme.* »

On peut lire encore : « *Les vieux d'ici rêvent de là-bas
Les jeunes de là-bas rêvent d'ici. Leurs rêves se croisent en Méditerranée puis se noient.* »

4. Farida Belghoul est née en 1958 à Paris, son père est éboueur, sa mère, femme de ménage. Elle entre à la Sorbonne et poursuit des études en économie. Enseignante dans un

lycée professionnel, elle est militante politique, notamment, elle s'engage contre le racisme. Parallèlement, elle monte des films documentaires sur l'immigration.

Georgette de Farida Belghoul est un monologue intérieur dans lequel une fillette de 7 ans raconte l'analphabétisme de ses parents à l'origine des différences culturelles entre sa famille et la société. Dans la bouche de l'enfant beaucoup de critiques sont placées.

L'ironie porte sur le langage des beurs et la vision que les Français ont de ceux-ci. Ainsi la confusion des formes de la langue : « *Tu viens quand vous voudrez ! Vous êtes chez toi !* » ou la décomposition du mot analphabète : *âne – alpha – bête*.

5. Faïza Guène

Née en 1985 dans une banlieue, Faïza Guène est la cadette d'une famille de trois enfants. Elle écrit son premier roman à l'âge de dix-neuf ans, elle est scénariste.

Jeune romancière, son premier roman, **Kiffe kiffe demain** a eu un grand succès et a été traduit dans 2- langues. *Durêve pour les oufs* 2004, est son deuxième roman, elle y décrit le monde qui entoure Ahlem avec humour.

Ahlem a vingt-quatre ans, un père qui a perdu la boule, un frère qui trouve des petits boulots mal payés et tourne mal...

En 2008, elle publie **Les gens du Balto** et en 2014, **Un homme ça ne pleure pas**. En 2020, elle fait publier **La discrétion**.

Avec "La discrétion", Faïza Guène veut "réparer l'offense de l'oubli"



“Quand ma fille lira ce livre plus tard, j'ai envie qu'elle sache de quelle lignée elle est issue, qu'elle en soit fière”. Dans son roman, "La discrétion", Faïza Guène revient sur l'histoire de sa mère, depuis son enfance en Algérie sous l'ère coloniale

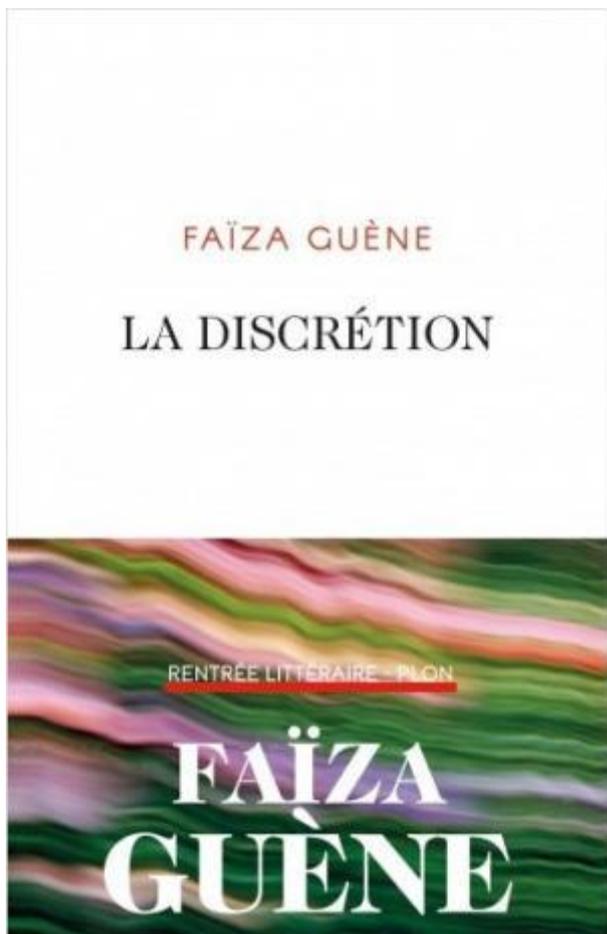
Avec son sixième roman, *La discrétion*,"paru aux éditions Plon, Faïza Guène rend hommage aux mères immigrées du Maghreb, de l'Algérie plus particulièrement, et à la sienne. Une histoire singulière qu'elle replace naturellement dans la grande Histoire de France

Publiée pour la première fois à l'âge de 19 ans, Faïza Guène est entrée dans la littérature par un *“heureux accident”*, comme elle aime à le dire. C'est un de ses professeurs de lycée qui contacte une amie éditrice en lui donnant les trente pages d'une nouvelle écrite par la jeune fille.

Kiffe kiffe demain,"son premier roman sort en 2004, se vend à plus de 400 000 exemplaires, et sera publié dans 26 langues. La jeune femme fait sa place dans le paysage littéraire français,

et n'a eu de cesse depuis, de raconter dans ses romans le quotidien de familles immigrées, ainsi que leurs rêves.

***La discrétion*, "entre colère réprimée et dignité bafouée"**



La discrétion est le sixième roman de Faïza Guène, sorti aux éditions Plon le 27 août 2020

© Éditions Plon

Dans *La discrétion*, elle pose son regard plein de douceur sur Yamina Taleb, 70 ans, vivant à Aubervilliers en banlieue parisienne, en compagnie de son mari, Brahim, ancien maçon, et ses enfants, Malika, Hannah, Imane et Omar. La vieille dame est effacée, discrète, et refuse de hausser la voix face aux humiliations du quotidien. Ses enfants ne le comprennent pas et pour certains d'entre eux, la colère prend le dessus.

Les souvenirs lancinants de Yamina enfant, puis adolescente, jeune adulte en Algérie et à son arrivée en France, rythment le récit du quotidien de la famille Taleb. Yamina est née en Algérie, sous l'ère coloniale et le roman *La discrétion* raconte son histoire, entre une colère réprimée et une dignité bafouée.

Faïza Guène a mûri l'idée de ce roman, parti d'un texte écrit et lu pour la radio. "*Dans ce texte court, je racontais déjà l'histoire d'une femme, une mère exilée*", explique-t-elle. Elle y

évoquait également le sort de son mari, mort en France, et le rapatriement de son cercueil en Algérie. *“J’ai écrit cette phrase : ‘Mort de discrétion’. Au moment où je l’ai lue à voix haute, cela m’a remuée, comme un choc très fort en moi qui m’a amenée à écrire ce roman”*, poursuit-elle.

Je n’ai pris conscience que tardivement de l’infériorisation provoquée par cette discrétion.

La jeune femme prend alors conscience du poids de ce mot, de ce qu’il a représenté pour ses parents. *“À l’adolescence, j’ai commencé à voir mes parents confrontés au mépris des médecins, de l’administration. Je ne mettais pas de mot dessus, ça me faisait mal, ça me mettait en colère. Je percevais en revanche leurs sacrifices pour nous. Je n’ai pris conscience que tardivement de l’infériorisation provoquée par cette discrétion”*, confie la romancière²⁸

²⁸<https://information.tv5monde.com/info/avec-la-discretion-faiza-guene-veut-reparer-l-offense-de-l-oubli-376756>

6. Nina Bouraoui

Née de père algérien et de mère française, Nina Bouraoui a pu être rapprochée de Leïla Sebbar, quoiqu'elle soit d'une autre génération. Nina Bouraoui est difficile à classer. Elle est considérée par certains comme écrivaine française, par d'autres comme Algérienne puisqu'elle hérite de la nationalité de son père, enfin d'autres la classe parmi les beurs puisqu'elle vit en France.

Bouraoui n'a pas connu la guerre d'indépendance son œuvre n'y réfère pas. L'écriture de Bouraoui est cependant chargée de violence, une violence qui décrit « *une identité violentée par les discours dominants et par la collision de deux langues, deux cultures, deux espaces.* »²⁹

Le thème de l'**identité** est présent partout dans son œuvre. Ses romans sont :

La voyeuse interdite, 1991, il porte sur *l'enfermement*. *Poing mort*, 1992, « *une forme d'écriture érotique qui inspire la répulsion au lecteur* »(id. p.191) Dans ce roman, le personnage, gardienne de cimetière est obsédée par la mort *L'âge blessé*, 1996.

Le bal des murènes, 1997, est axé sur le mal existentiel féminin. La mère du narrateur refuse sa féminité par la maternité, en éloignant d'elle ses enfants. Ce refus trouve sa source dans une généalogie perturbante, un père qui a assassiné sa mère et une mère qu'elle n'a pas connue. En effaçant les référents, Nina Bouraoui veut donner à son récit une portée universelle. En effet, les noms des personnages ne sont pas mentionnés, ni leur statut social.

Ce roman fait le lien entre la littérature et la psychanalyse.

L'âge blessé, 1998 relate l'histoire d'une vieille femme qui vit dans la forêt, qui est pour elle le lieu de la quête identitaire.

Le jour du séisme, 1999, est un texte fragmenté dans lequel elle écrit, « *je viens de la terre de mon père, je viens de la terre de Rabiaa et Bachir* », ses parents. Elle raconte l'histoire du tremblement de terre d'El Asnam en 1980. C'est un texte difficile à classer on hésite entre poème en prose et roman autobiographique.

Garçon manqué, publié en 2000, relate comme le précédent l'enfance de l'auteure. Écrit à la première personne, la narratrice est autodiégétique.

Bouraoui vit sa double identité comme une **violence** et exprime cette identité dans une écriture de la violence.

²⁹Trudy Agar Mendousse, *Violence et créativité, de l'écriture algérienne au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 159

En 2002, *La vie heureuse*, traite de l'amour. Mais à ses yeux l'amour n'est qu'une autre forme de violence. On la qualifiée d' « écrivaine de l'entre-deux ».

En guise de conclusion

Longtemps la littérature algérienne de langue française a été réduite à une image collective, celle de la guerre d'indépendance et l'héroïsme guerrier, et associée à la peinture de la société et la misère sous la colonisation, avec la description de la famille et de ses traditions.

Cependant, si le discours social continue à dominer souvent les thèmes évoluent en fonction des préoccupations de l'heure et des réalités nouvelles, modernité, idéologies, place des femmes, phénomènes migratoires, exils et errances, identité, interculturalité.

La guerre, la violence

Kateb Yacine dans *Le polygone étoilé* écrit un épisode où Mustapha arrêté, lors des manifestations du 8 Mai 1945, assiste à une séance de torture. Un tortionnaire est appelé en renfort afin que les prisonniers comprennent bien ce que l'on attend d'eux, il sait parler arabe, on l'appelle, le docteur (par rapport au savoir qu'il détient). Il interroge le prisonnier afin qu'il parle et dévoile le complot ourdi contre la France :

« Ker! kerrrr r! cerrrrrr! ker ! Kerrrrrrrrrrrr !

Le fellah aux abois ne savait que répondre. Il suffoquait, se débattait, et ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre. En désespoir de cause, il se mit à crier, lui aussi comme le Docteur :

Ker ! Ker ! Kerrrrrrrr ! Ker !

C'était donc facile on lui demandait qu'une onomatopée, le cri de la grenouille ! Oui, M'sieu.Kerrrrrrrrrr !

Et l'interrogatoire se termina une fois encore par une douche collective sous le tuyau des inspecteurs, car nous avons suivi toute la séance, et, en proie au fou rire, nous répétions en chœur: ker! Ker! Ker! Kerrrrrrrrrrrr ! »

Zineb ben Ali commente et explique : « On voit la séance de torture tourner au fou rire. La communication que veut instaurer le Docteur n'est pas possible. En prison, le seul

échange est celui de la violence exercée par les uns et subie par les autres. De plus les paysans arrêtés ne peuvent comprendre les questions de leurs tortionnaires. Le Docteur, qui connaît le jargon du peuple, va servir d'intermédiaire pour établir la communication. Il possède le lexique, cet inventaire basé sur la relation Sa/Sé. Mais il lui manque une compétence, qui est justement en relation avec la gueule et la gorge. Il ne pouvait ni appuyer le K, ni même rouler le « r », à la manière arabe. Tout est là dans la « gutturalisation » emphatique de k, dans le « r ». Pour réaliser cela, il faudrait aller au fond de la gorge. Il ne le peut et tout lui reste en travers de la bouche. Il ne peut s'avancer plus dans la gueule du loup. Lui qui se voulait médiateur dans cette « tordue », ne voit pas que la torture bloque la communication. Il programme « ker »...mais il produit un son sans signifier, une sorte de signifiant vide. Une onomatopée. « Le cri d'une grenouille », un chant de batracien. Le vieux paysan soumis à la question croit comprendre. Il colle au S le ker un autre Sé: faire la grenouille. Il s'exécute et chante. On retrouve ici la langue des tortionnaires...»

Ecrire en l'absence des autres langues, les « premières ». ³⁰

Exils

On parle des exils, car il y a au moins deux périodes où l'exil a été évoqué dans la littérature. La période où l'exil domine chez Dib avec Habel et la trilogie nordique, Nourredine Aba, Assia Djebar ou les exils des derniers départs, Yasmina Khadra,...

Christiane Achour pose la question de l'exil :

« Est-il viable pour une littérature d'exister en exil ? La réponse peut-être affirmative pour une période raisonnablement limitée dans le temps : la littérature algérienne ne serait ni la première ni la dernière à connaître ce genre de situation. Cette période pourrait être mise à profit et c'est ce qui apparaît assez nettement ... A plus long terme, il est à craindre que se perçoivent des limites, une situation d'exil imposant des impasses, au niveau des thèmes traités de la manière de les façonner : au niveau de la construction du groupe précis des écrivains : comment reconnaître les siens »...quand l'événement pousse à une expression prolifique, multiforme, partant du réel et prenant la forme plus ou moins masquée du témoignage ? Au niveau de la diffusion enfin : une littérature n'existe pas si elle n'est pas lue,

³⁰Ecrire dans un genre inconnu in CH. Bonn Echanges et mutations des modèles littéraires entre Europe et Algérie pp.12-13

appréciée, commentée et transmise. Or une littérature en exil est coupée de ses espaces de production et de diffusion nationaux. »

La langue

Dès la naissance de cette littérature, le problème de la langue s'est posé. La langue constitue un enjeu important. La langue n'est pas un acquis, mais un lieu de mutations. Les écrivains doivent créer leur propre langue d'écriture. Dans les années 50, le français utilisé par les écrivains est un français académique afin de pouvoir être intégré dans le champ littéraire français. Mais, de plus en plus, une rupture prend forme qui consiste à briser les structures de cette langue en y introduisant celles propres à l'arabe.

Si Kateb Yacine a parlé de « *butin de guerre* », il a également évoqué la « *langue d'emprunt* » et l'a conçue comme un élément de combat qui visait à faire un moyen d'affirmation identitaire et de revendication nationale.

Kateb Yacine abandonne la langue française une fois l'indépendance acquise, et s'adapte à la société algérienne en utilisant l'arabe dialectal.

Pour lui, « *jusqu'à l'indépendance, il était important de s'exprimer en français, parce que cela pouvait atteindre le peuple français avec lequel il y avait un conflit.* » (Le poète comme un boxeur, p.76)

Malek Haddad pose le problème de la langue dans *Les zéros tournent en rond*. Pour lui, « *la langue française est mon exil. Mais aujourd'hui la langue française est aussi l'exil de mes lecteurs. Le silence n'est pas un suicide, un hara-kiri. Je crois aux positions extrêmes. J'ai décidé de ma taire ; je n'éprouve aucun regret, ni aucune amertume à poser mon stylo.* »³¹

Boudjedra déclare : « *Ou on marche dans le sens de l'Histoire et on admet que la langue arabe est la seule langue de ce pays, ou on est à contre-courant dans l'Histoire et on croit que le français aura un avenir.* »

³¹<https://lecourrier-dalgerie.com/memoire-malek-haddad-le-poete-ecrivain-aux-histoires-damour-contrariees-par-la-guerre>. Consulté le 2 juin 2021

Mais c'est **Assia Djébar** qui souligne toute l'ambiguïté portée par l'écriture en langue française. Elle souligne la difficulté de transposer en français un univers culturel inscrit dans une autre langue

Assia Djébar écrit en parlant d'elle :...*une femme qui vient de la culture arabe berbère mais qui écrit en français, et dans ce passage de langues, il y a plus qu'un passage...* » (*Pourquoi j'écris*, 1993)

Djébar comme de nombreux autres écrivains allie des mots, des expressions idiomatiques de la langue maternelle directement passées dans la langue française comme : « *Mère, le feu te mange ! Le feu te mange.* »

L'auteure, dans *L'amour la fantasia*, compare le français à la tunique de Nessus, c'est-à-dire un cadeau empoisonné.

La question de la langue s'accompagne du problème de l'identité.

L'identité et la littérature

Écrire dans la langue de l'Autre suscite une quête identitaire. Comme le souligne Assia Djébar.

« *Au fond, tout mon travail de vingt à quarante ans a été de rechercher cette ombre perdue dans la langue française. Il y a deux sortes de pertes : la perte qui vous hante et la perte que vous oubliez, l'oubli de la perte. Le terrible, c'est l'oubli de la perte.* »³²

Cependant, aujourd'hui, d'autres points de vue émergent.

Le concept d'identité est revu à la suite d'une série de déplacements, de migrations, d'engouement pour le tourisme, d'ouverture au monde par le développement des nouvelles technologies de la communication. Le monde bouge, s'ouvre aux autres revoit les idées préconçues et les clichés, les oppositions binaires et leur préfère l'adoption de l'échange : culture d'origine et culture d'adoption se croisent lors de ces échanges.

Le discours littéraire algérien est ainsi le produit de la rencontre de deux univers culturels au moins, il porte la marque du brassage de ces cultures qui devraient s'enrichir mutuellement. La question de l'identité est perçue dans une perspective de négociation des

³²Ch Albert, *Francophonie et identité culturelle*. Karthala, 1991, p. 15

différentes traces culturelles. L'identité est conçue comme « métaphore du croisement culturel ».

L'espace littéraire devient le lieu de questionnements identitaires, à partir de traces, en rapport avec les souvenirs, l'Histoire, le passé, les cultures, les langues et finalement le questionnement porte sur soi.

En définitive, les thèmes développés dans la littérature portent la marque des questionnements à partir de traces, de souvenirs sur l'Histoire, le passé, la culture, la langue et finalement sur soi, sur l'identité et la relation à l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

ABDOUN Mohammed Ismaïl, *Kateb Yacine*, Paris, Fernand Nathan 1983, Alger SNED, 1983.

ACHOUR Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Paris, Bordas, 1990.

ACHOUR Christiane, Noûn, *Algériennes dans l'écriture*, Biarritz, Séguier- Atlantica 1999.

AGAR-MENDOUSSE TRUDY, *Violence et créativité de l'écriture algérienne au féminin*, L'Harmattan, 2006.

ARNAUD Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française. Origines et perspectives*, Tome 1, Condet-sur-Noireau, Publisud, 1986.

AREZKI Dalila, *Romancières algériennes francophones. Langue, Culture, Identité*, Biarritz, Séguier Atlantica, 2005.

AZZA-BEKKAT Amina, *Regard sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006.

AZZA-BEKKAT Amina alii, *Assia DJEBAR 1936-2015 Écrire pour se raconter. Variations sur une œuvre*, Constantine, Média plus, 2019.

BENDJELLID Faouzia, *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab Editions, 2012.

BONN Charles, *La littérature algérienne de langue française. Imaginaire et discours d'idées*, Sherbrooke, Naaman, 1982.

BONN Charles sous la dir. *Migrations des identités et des textes entre l'Algérie et le France dans les littératures des deux rives*, Paris, L'Harmattan, 2004.

BONN Charles sous la dir. *Échanges et mutations des modèles littéraires entre Europe et Algérie*, Paris, L'Harmattan, 2004.

BONN Charles, *Lectures nouvelles du roman algérien. Essai d'autobiographie intellectuelle*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

- BOUZAR Wadi, *Lectures maghrébines*, Alger, OPU Publisud, 1984.
- DÉJEUX Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Éditions Karthala, 1994.
- DAOUT Tahar, *Les mots migrants, Anthologie poétique algérienne*, Alger, OPU, 1984.
- GAFĀĪTI Hafaiti, Kateb Yacine, *Unhomme, eue œuvre, un pays, Loin de Nedjma*, Alger Laphomic Voix multiples, 1986.
- KATEB Yacine, *Soliloques*, Bouchène, Alger, 1991.
- KHATIBI Abdelkadir, *Le roman maghrébin*, Paris, Maspéro, 1968.
- LE BOUCHER Dominique, *Terre inter-Dite*, Co-éditions, Editions Chèvre-Feuille éto Soliloques Éditions ilée, Clapiers, 2001, Editions Barzakh, Alger, 2001.
- LEBDAÏ Benaouda, *Chroniques Littéraires (1990-1993)* Alger, OPU, 1994.
- MEBIROUK Sadek, *Ecrivains Algériens d'Expression Française*, Constantine, Numidia Livres, 2018.
- MEMMI Albert (sous la dir.) *Anthologie des Écrivains Maghrébins d'expression française*, Paris, Présence Africaine, 1965 (2ème édition).
- MOKHTARI Rachid, *Le nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*, Alger Chihab Editions, 2006.
- NACIB Youssef, *Mouloud Feraoun*, Alger, SNED Fernand Nathan, 1982.
- TEXTES à remettre dans le cours ou dans les annexes
- NAJIB Redouane (sous la dir.), *Diversité littéraire en Algérie*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Trudy Agar Mendousse, *Violence et créativité, de l'écriture algérienne au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2006.

Sitographie

- <http://www.org/Textes/Manuref/Boudjedra.htm>
- <https://ouvragescrasc.dz/pdfs/2014-roma-1990-najib>
- <https://information.tv5monde.com/info/avec-la-discretion-faiza-guene-veut-reparer-l-offense-de-l-oublie-376756>

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	04
Quelques pré-requis et définitions utiles	04
CHAPITRE 1 : Cas de la littérature Algérienne	19
1. Son Histoire.....	20
2. Ses différents genres.....	22
3. La littérature des « français d’Algérie ».....	25
4. Les précurseurs algériens des années 20-30	29
Phase 1 : Avant l’indépendance	38
I. Le cas du roman :	
1. Mohammed DIB.....	45
2. Mouloud FERAOUN.....	53
3. Mouloud MAMERI.....	64
3. Yacine KATEB.....	75
4. Malek HADDAD.....	87
5. Taos AMROUCHE.....	94
6. Assia DJEBBAR.....	96
II. Le cas de texte poétiques :	
1. Yacine KATEB.....	110
2. Malek HADDAD.....	111
3. Taos AMROUCHE.....	114
III. D’autres écrivains, d’autres œuvres de la période des années 50	
Phase 2 : Après l’indépendance (Nouvelles écritures)	126
Cas de Mohamed DIB	126
Phase 3 : Littérature algérienne contemporaine	
1. Le renaissance de la littérature avec Rachid Boudjedra , « l’enfant terrible ».....	135
2. Désenchantement et désarroi Mourad Bourboune, Nabile Fares.....	150
3. La vision prémonitoire Rachid Mimouni et Tahar Djaout.....	155
4. Entre continuité et renouvellement.....	164
5. Explosion littéraire et le renouvellement esthétique.....	165
5.1.L’explosion de l’expression littéraire.....	165
5.1.1. Le phénomène Yasmina Khadra	170
5.1.2. Salim Bachi.....	173
5.1.3. Boualem Sansal.....	174

5.1.4. Kamel Daoud.....	175
5.1.5. Aziz Chouaki.....	176
5.1.6. Extraits de textes.....	177
5.2. Nouvelles écritures et « nouveau souffle » des années 2000.....	185
5.2.1. Mustapha Benfodil.....	185
5.2.2. Djamel MATI.....	186
5.2.3. Rachid Mokhtari.....	188
5.2.4. Extraits de textes.....	189
6. La poésie postcoloniale.....	193
CHAPITRE 2 : Les Algériennes et la littérature.....	205
1. Les années 47.....	206
2. Les années 50 (Djebar).....	208
3. A partir des années 75 (Yasmina Mechakra, Leila Sebbar.....)	209
4. A l’instar du développement de la littérature des années 1990.....	213
4.1. Malika Mokeddem.....	213
4.2. Latifa Benmansour.....	216
4.3. Maïssa Bey	217
5. Les années 2000.....	218
6. Extraits de textes.....	220
CHAPITRE 3 : La littérature de la migration.....	232
1. Mahdi Charef.....	232
2. Akli Tadjer.....	233
3. Azouz Begagg.....	233
4. Farida Belghoul.....	233
5. Faïza Guène.....	234
6. Nina Bouraoui.....	238
7. Textes.....	239
Conclusion	244
Bibliographie	249
Progression proposée par le département	253

Module : Littérature de la Langue d'Étude (LLE)

Unité Fondamentale

NIVEAU 2^{ème} Année

Objectifs : à l'issue de ce module, l'étudiant sera capable de :

- 1- approfondir les connaissances acquises en 1^{ère} année
- 2- découvrir les différentes littératures de la langue d'étude
- 3- lire un texte littéraire (qui relève des LLE)
- 4- analyser et interpréter un texte littéraire

Semestre 1

Introduction : Rappel des pré requis de la 1^{ère} année

Chapitre 1 : Cas de la littérature Algérienne

- 1- Son histoire : Des origines au 21^{ème} siècle
- 2- Ses différents genres : roman, poésie, théâtre, ...
- 3- La littérature des « *français d'Algérie* »
- 4- Développement historique et littéraire de la littérature algérienne :

Phase 1 : Avant l'indépendance (Auteurs fondamentaux)

I- Le cas du roman :

- 1- Mohammed DIB
- 2- Mouloud FERAOUN
- 3- Mouloud MEMERI
- 4- Kateb YACINE
- 5- Malek HADDAD
- 6- Taos AMROUCHE
- 7- Assia DJEBBAR

II- Le cas des textes poétiques

- 1- Kateb YACINE
- 2- Malek HADDAD
- 3- Taos AMROUCHE

Semestre 1

Phase 2 : Après l'indépendance (Nouvelles écritures)

Cas de Mohamed DIB

Phase 3 : Littérature algérienne contemporaine

- 1- Yasmina KHADRA
- 2- Maïssa BEY
- 3- Rachid BOUDJEDRA

Mode d'évaluation du module (évaluation : Examen/Contrôle continu)

Nombre de TD par semestre ? **04**

Les TD s'effectuent sous forme de :

Travail de groupe	Travail individuel
Devoir à la maison	Exposés (travaux de recherche)

Références bibliographiques

1. Romans et livres proposés par les enseignants
2. Bonn. C, Garnier. X, Lecarme. J (sous la direction de), *Littérature francophone*, Paris, Hatier, 409 p
3. Joubert. J-L (sous la direction de), *Littérature Francophone : anthologie*, Paris, Nathan, 1992, 446 p.